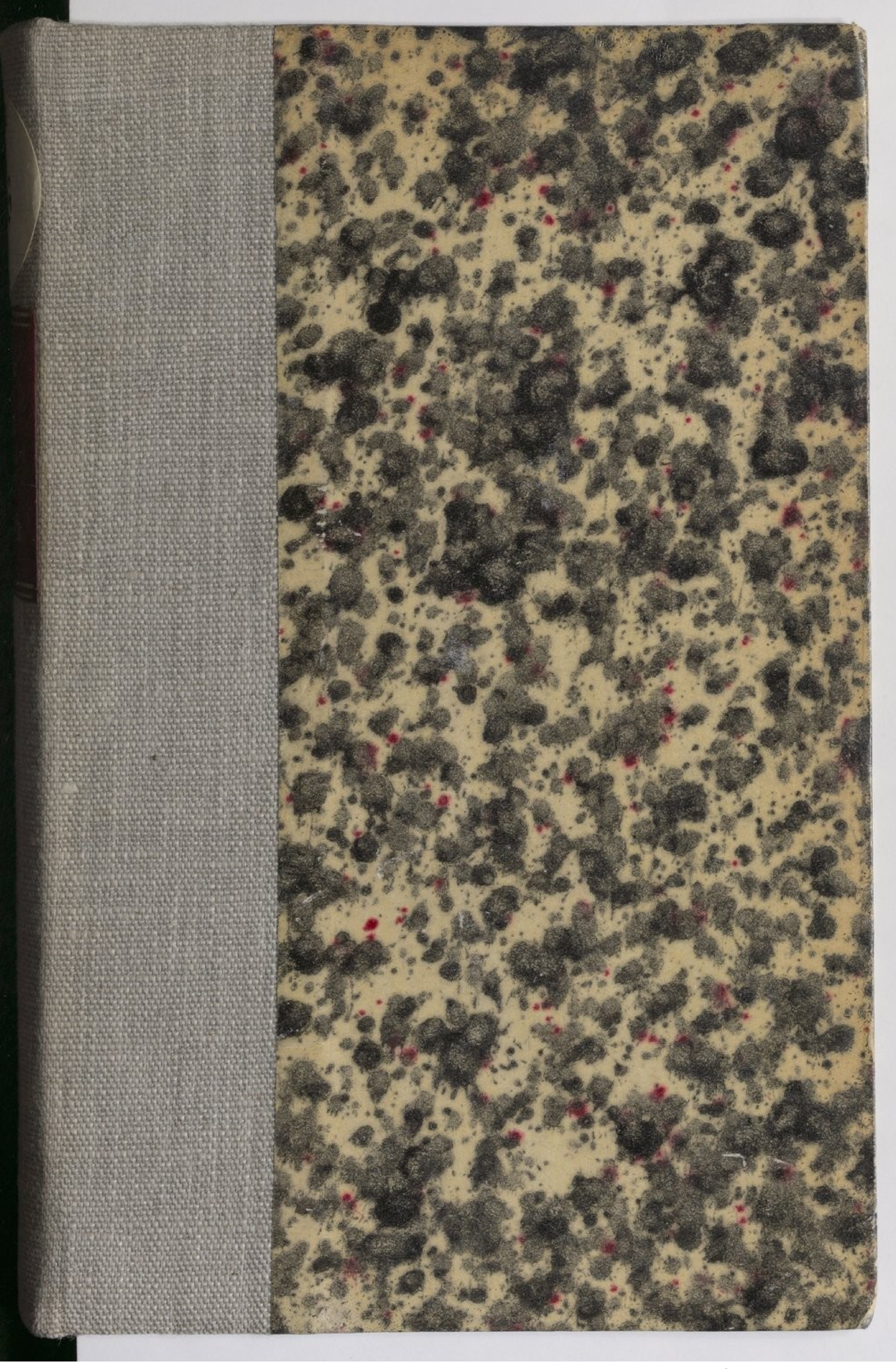
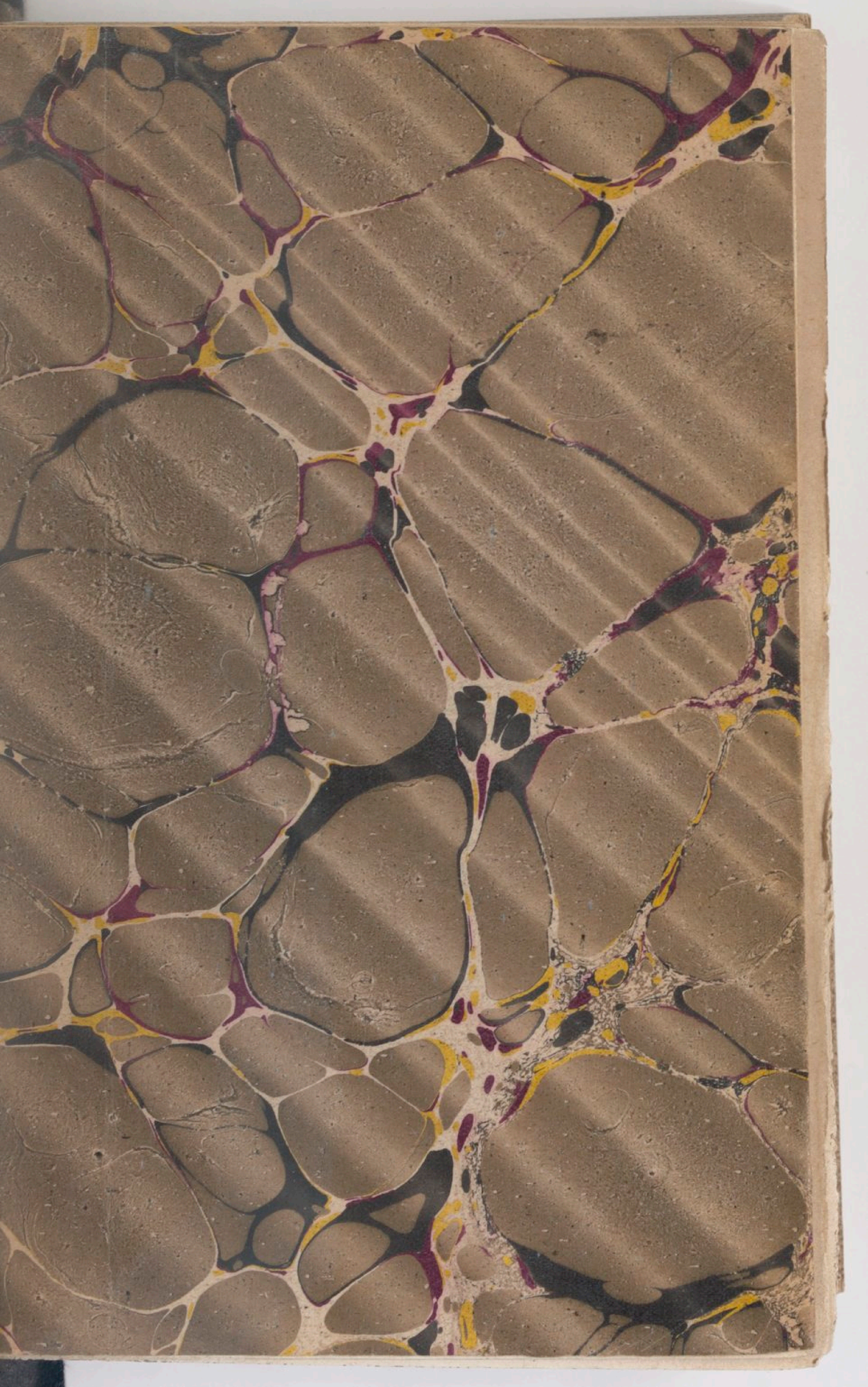
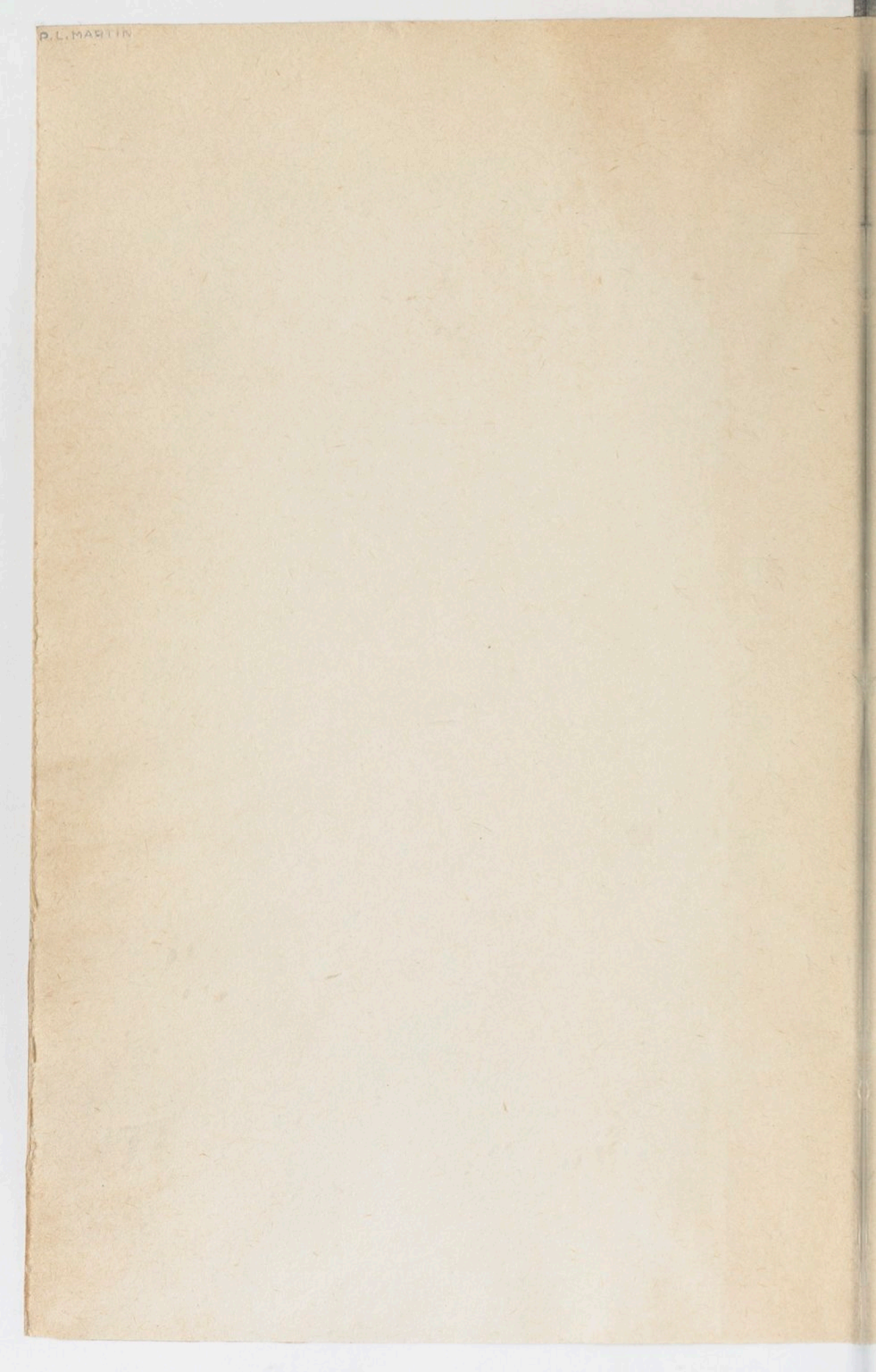
Le Piano de Jeanne. Qui perd gagne. Il ne faut jamais dire : Fontaine... Un ami véritable. Par Francisque Sarcey


BnF Gallica









LE
PIANO DE JEANNE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LE MOT ET LA CHOSE

Un volume grand in-18.

ÉTIENNE MORET

Troisième édition — Un volume grand in-18.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine, Jeanne Robert.

LE
PIANO DE JEANNE

QUI PERD GAGNE

IL NE FAUT JAMAIS DIRE : FONTAINE...

UN AMI VÉRITABLE

PAR

FRANCISQUE SARCEY



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1876

A

MONSIEUR AMAURY DUVAL

Mon cher Amaury,

Permettez-moi de vous dédier ce livre. Il vous rappellera sans doute des souvenirs qui nous sont bien chers à tous deux.

C'est de madame votre sœur, la bonne et spirituelle madame Guyet-Desfontaines, que je tiens la première des histoires qui composent ce volume.

Vous souvient-il de ces charmantes causeries de l'après-dîner, dans ce fumoir où elle n'admettait qu'un petit nombre d'intimes, et d'où les ennuyeux étaient si sévèrement exclus ?

C'est là qu'un soir elle me conta le *Piano de Jeanne* avec cette vivacité et cette bonne grâce dont elle animait toujours la conversation.

Comme son histoire était vraie, elle n'avait pas de dénouement. Vous savez que dans la vie réelle rien ne se termine jamais, et que les événements s'en vont d'un cours ininterrompu, le flot poussant le flot, jusqu'à l'abîme éternel où ils sont emportés sans retour selon le mot de votre cher Lamartine.

Elle avait imaginé un dénouement que je n'approuvai pas; j'en proposai un autre à mon tour, qui ne lui agréa point. Une discussion s'ensuivit, où nous ne voulûmes céder, ni l'un ni l'autre.

C'est alors que, par badinage, elle me défia à une sorte de combat singulier. Nous écririons tous deux le récit qu'elle venait de faire, en le terminant chacun à notre façon.

Hélas! mon pauvre ami, que tout cela est loin! Un abîme de tristesse nous sépare de ce temps heureux, où nous nous amusions de si bon cœur à ces bagatelles. Celle qui était

l'âme et la joie de ces réunions nous a quittés pour jamais ; un autre l'a suivie, dont la perte nous a été tout aussi douloureuse et plus inattendue encore.

Il n'y a, mon cher ami, que le travail pour nous consoler de deuils si cruels. Tandis que vous achevez dans le silence de l'atelier ce vaste ensemble de peintures décoratives que le public parisien aura bientôt la bonne fortune d'admirer, je me suis mis à écrire cette nouvelle, dont notre chère et vieille amie m'avait fourni le sujet, et l'ai fait suivre de quelques autres.

Je ne puis me défendre, en les publiant, d'un regret et d'un chagrin. Elle ne les lira pas ! Il me semble que ces contes lui auraient plu ; ils sont gais, et elle aimait le franc rire.

Vous comprendrez ce sentiment vous qu'elle soutenait dans vos doutes et qu'elle encourageait dans vos espérances d'artiste, d'une si sincère et si chaude admiration.

Je vous le dis tout bas : en vous dédiant ce livre, c'est à elle que je pensais rendre un dernier témoignage de tendre affection ; et

je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas d'avoir ainsi associé son nom au vôtre.

Je vous serre la main.

Votre ami,

FRANCISQUE SARCEY

LE
PIANO DE JEANNE

I

Deux heures venaient de sonner à l'horloge de la paroisse... Ne vous effrayez pas, cher lecteur. Ce début n'est pas si noir que vous le supposez peut-être. Il n'a d'autre intention que de vous apprendre en effet qu'il est deux heures quand mon récit commence ; et remarquez encore, symptôme plus rassurant, que ces deux heures qui venaient de sonner sont celles de l'après-midi ; une heure bienveillante, comme vous savez, où le crime, ami des ténèbres, se sauve du soleil et se cache ; où les honnêtes gens vaquent sans crainte à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Et comme vos inquiétudes se fussent encore mieux dissipées, si vous aviez pu voir l'honnête et digne visage de la vieille Marguerite, l'air d'aimable abandon avec lequel elle agitait son plumeau sur les meubles, et le ton de conviction joviale dont elle s'écria :

— Deux heures ! bon ! monsieur va commencer sa musique.

Un impérieux coup de sonnette retentit :

— Qu'est-ce que je disais? grommela Marguerite en souriant.

Et tout aussitôt une voix furieuse éclata dans la maison :

— Marguerite ! Marguerite ! criait-elle.

— On y va, monsieur, on y va, dit Marguerite.

Et sans se presser, en femme habituée à ces algarades, elle poussa la porte du salon, où son maître se promenait à grands pas :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a encore? demanda-t-elle, toujours la même chose?

Le maître, d'un geste violent de la main, lui désigna la croisée ouverte :

— Fermez cette fenêtre, Marguerite, fermez-la ; ou je ne réponds de rien.

— C'est le piano, n'est-ce pas?

— Fermez la fenêtre!

— Oui, je sais bien, c'est le piano. Mais puisque c'est tous les jours à recommencer, est-ce que vous ne feriez pas mieux, monsieur, de vous y habituer tout de suite? ça a-t-il du bon sens de se mettre dans des états pareils? et pourquoi? je vous le demande.

— Fermez la fenêtre!

— Pour un méchant piano qui ne fait pas déjà tant de bruit!

Au moment où Marguerite excusait le malencontreux piano, dont les sons arrivaient par bouffées à travers la croisée ouverte, des gammes ascendantes et descendantes s'échappant d'un second piano entrèrent, avec un coup de vent, dans la chambre comme une volée d'oiseaux effarouchés.

— Cela va bien, très-bien, parfaitement bien, disait entre ses dents le maître de Marguerite, qui arpentait rageusement le salon en frappant sur sa tabatière.

— Mais, monsieur, observait la vieille bonne, puisque c'est toujours la même chose, vous ne

pouvez pourtant pas vous priver de soleil et de grand air, pour deux méchants pianos.

Elle n'avait pas plus tôt achevé la phrase, que l'air de *Viens, gentille dame!* s'envola d'un troisième piano...

— Ils sont trois! s'écria le malheureux au désespoir! ils sont trois à cette heure! c'est à en devenir fou.

Il se jeta sur la fenêtre et la ferma lui-même avec emportement. Mais les sons arrivaient, distincts encore bien qu'affaiblis, à travers la fragile barrière de vitres frémissantes. Les uns venaient des étages supérieurs, les autres montaient d'en bas, et tous se mêlant au hasard formaient une insupportable cacophonie.

— Eh bien! monsieur disait Marguerite d'une voix conciliante, quand vous vous tournerez les sangs, à quoi ça sert-il, puisque c'est toujours la même chose?

— Marguerite, mon habit, mon chapeau, ma canne?

— Pourquoi faire?

— Pour sortir. Veux-tu que je reste ici à écouter ce trio de pianos en délire?

Il prêta l'oreille un instant.

— Et ils sont faux, les misérables! une pluie de fausses notes! c'est à faire frémir la nature!

— Et, comme ça, vous allez?... interrogea Marguerite.

— Je vais comme un homme à bout de patience.

— Non, je vous demande où vous allez.

— Où je vais? où je vais? Je vais chercher un autre logement.

— Ne dites donc pas ça, monsieur. Voilà six mois que vous voulez changer d'appartement, et qu'en fin de compte vous restez dans le vôtre. Pianos à part, il est commode. Nous y mangerons encore plus d'une fois la soupe.

— C'est ce qui vous trompe, Marguerite. Demain, j'en aurai loué un autre. On m'en a indiqué un dans l'île Saint-Louis...

— Dans l'île Saint-Louis !... s'écria Marguerité épouvantée.

— Oui, Marguerite, dans l'île Saint-Louis, une île qui n'est pas inhabitée, ni sauvage, mais où n'ont point encore pénétré les pianos de la civilisation moderne.

— Vous n'avez pas encore donné congé.

— Je donnerai congé dès aujourd'hui. Je paierai un trimestre s'il le faut, et ne me rompez plus la tête ; vous êtes à vous toute seule plus insupportable que quatre pianos réunis.

Et saisissant d'un mouvement brusque la canne et le chapeau qu'il avait demandés, il sortit avec fracas.

Marguerite le regarda longtemps descendre l'escalier :

— Qu'est-ce qu'a donc, monsieur ? demanda-t-elle. Il est comme un lion. Il ne se connaît plus.

M. Valdreck marchait d'un pas rapide. C'était un vieillard d'une soixantaine d'années environ, mais très-vert et vigoureux pour son âge. Ses cheveux, relevés en touffes grises tout autour de son front lui donnaient tout à fait grand air. Il avait le visage grognon ; mais ses yeux reluisaient, à travers ses sourcils épais et tombants, d'une bonté aimable et spirituelle ; la bouche un peu grasse et large marquait je ne sais quel goût de sensualité, qui, décelant de jolis appétits de gourmandise, tempérait la mauvaise hu-

meur de cette physionomie froncée partout de rides peu avenantes. Le nez était gros, franchement ouvert, et les ailes en palpitaient d'un léger mouvement très-caractéristique, comme si c'eût été le nez du cousin Pons, humant le plat couvert d'un dîner prié. Les artistes ont de ces figures à la fois maussades et jouisseuses.

Valdreck était musicien, et musicien de génie. Mais, parmi les fées qui l'avaient doué à son berceau, il faut croire qu'il s'en était glissé une méchante qui avait juré de rendre inutiles les dons de toutes les autres. Valdreck n'avait jamais pu réussir pleinement auprès du grand public. Il était tenu en haute estime par ses confrères, admiré des connaisseurs; il n'avait jamais goûté les douceurs de la popularité. Il avait composé des symphonies, dont quelques-unes avaient eu l'honneur d'être jouées par l'orchestre du Conservatoire; il avait publié une foule de morceaux de musique de chambre, qui tous avaient fait les délices des amateurs; il comptait même dans son bagage quelques romances que toutes les femmes avaient chantées d'une voix plus ou moins juste, en se pâmant

de tendresse, et deux opéras-comiques, dont un en trois actes, qui avaient poussé jusqu'à la soixantième représentation, avec un succès très-honorable.

Comment n'était-il pas arrivé à se former, de tant de succès dans tous les genres, une grande célébrité? personne ne l'a jamais su, et lui moins que personne. Vous avez vu souvent dans un foyer de grosses bûches, toutes rouges, qui répandent une bonne chaleur; il suffit, pour qu'elles s'égaient d'une jolie flamme, d'un coup de pincette qui les frappe. Peut-être le talent de Valdreck n'avait-il jamais reçu cette secousse; peut-être n'avait-il jamais eu de chance; peut-être encore la fierté de son esprit et la sauvagerie de son caractère l'avaient-elles écarté des sentiers où se cueillent les fleurs banales de la réclame. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait pas empli son mérite et qu'il était resté à mi-chemin de la gloire.

Il le sentait, et il en était quelque peu chagriné. Il avait l'âme trop haute pour éprouver la moindre jalousie contre les maîtres qui, sans avoir son talent, réussissaient mieux que lui.

Mais son imagination était comme noircie d'un mécontentement général, qui s'exhalait en boutades humoristiques, toutes pleines de mépris pour la plupart, mais sans amertume, où il semblait que la gaieté surnageât encore. Cette gaieté, qui avait été le fonds premier de sa nature, se retrouvait tout entière, quand il lui arrivait d'être à table, avec trois ou quatre amis, devant un bon dîner, bien servi et fourni d'excellents vins. Il s'y connaissait, et c'était plaisir de voir s'éclaircir peu à peu tous les plis grognons de son visage : ce qu'il n'adoucissait point par exemple, c'était le ton bourru qu'il s'était accoutumé de prendre, et il bougonnait des éloges à la cuisinière de la même voix qui lui servait à grogner contre le faux goût des musicastres et de leurs admirateurs.

Il était professeur au Conservatoire, et professeur respecté ; car il adorait son art, qui était une religion pour lui, et il mettait tout son cœur à ses leçons. Il n'en donnait jamais en ville ; il consacrait à la composition la meilleure part de sa vie, qui était fort retirée et très-studieuse. On le voyait sans cesse, en robe de chambre, se

promener dans son appartement, rêvant à quelque mélodie; quand il avait achevé la phrase musicale, il se la jouait sur le piano, mais si doucement que l'on eût dit qu'il l'écoutait de la bouche d'un sylphe la lui chuchotant à l'oreille. Rien ne lui était plus désagréable que d'être dérangé lorsqu'il donnait ainsi audience à cette voix mystérieuse de l'inspiration. Au moindre bruit, le démon familier s'envolait, et le pauvre musicien, agacé, irrité, énervé, n'avait d'autre ressource que de puiser dans sa tabatière d'énormes prises, qu'il engouffrait avec désespoir dans les vastes profondeurs de son nez.

On comprend que le piano — le piano des autres, bien entendu — fût devenu sa bête noire. Aux premiers temps de son installation dans l'appartement qu'il habitait, il n'en avait point trop souffert. Le piano, sans être un meuble fort rare, ne s'était pas encore mis à la portée de toutes les bourses; on n'en comptait guère qu'un par maison, et dans celle où il demeurait, cet un-là, c'était le sien; il n'y avait rien à dire. Un vieux proverbe assure qu'à chacun plaît l'odeur de son propre dîner; mais à

mesure que le progrès — oh ! le progrès! l'affreux progrès! — avait multiplié ces engins de tapage diurne, ils avaient envahi tous les étages de l'immeuble où Valdreck conversait, à voix basse, avec sa pensée. Sous ses pieds un Pleyel, sur sa tête un Erard, et jusque dans la loge du concierge un sabot de rebut, très-capable encore de faire son bruit, quoiqu'il y manquât quelques notes. Oh! si elles avaient manqué toutes!...

La maison n'avait plus été tenable. La musique — ou tout au moins ce que les habituées du piano appellent de ce nom — commençait dès le matin. Le matin! l'heure de la rêverie, l'heure où les idées s'éveillent plus fraîches et chantent dans le cerveau reposé !

A dix heures le charivari s'arrêtait; mais c'était pour reprendre juste à deux heures, et ne plus finir qu'à six. Une effroyable orgie de gammes incessantes, au travers desquelles partaient les airs en vogue, ceux que les orgues de Barbarie s'obstinent à moudre sous les fenêtres, ceux dont la banalité écœure et révolte.

Aux premières notes, Valdreck entrait en fureur, et il ne décolérait plus de la journée.

La vieille Marguerite l'écoutait dire : elle se moquait de lui, selon l'occasion, ou le rabrouait. Elle avait son franc-parler avec lui. C'était un cordon-bleu qui savait les faibles de son maître, et lui cuisinait, pour lui tout seul, de bons petits plats dignes d'être servis sur la table d'un archevêque. Elle était attachée à l'appartement pour l'unique raison qu'elle y avait ses habitudes, et qu'un déménagement est toujours un ennui. Et puis, qui sait? peut-être avait-elle l'oreille moins sensible que son maître, et tous ces pianos l'égayaient-ils?

Elle le regarda partir sans en être bien inquiète. Elle l'avait déjà vu si souvent s'en aller, dans la même disposition d'esprit, et revenir, le soir, au logis, bredouille et calmé! elle pensait qu'il en serait toujours de même. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, et c'est ce jour-là que la providence avait marqué pour ouvrir à Valdreck de nouvelles destinées, et me donner, à moi, le sujet d'une histoire.

II

Valdreck se dirigea vers la rue Mongivet (je vous avertis de ne point chercher la rue Mongivet sur les plans de Paris, on a oublié de l'y mettre). Il s'arrêta devant le numéro 14. C'était la maison qu'on lui avait indiquée. Elle lui plut tout aussitôt par son air patriarcal. C'était un corps de bâtiment qui s'élevait au fond d'une cour silencieuse; à droite et à gauche de vastes jardins; en avant sur la rue, un simple rez-de-chaussée, où logeait le concierge, mais qui paraissait une demeure bien somptueuse pour un fonctionnaire du cordon.

Valdreck entra dans la loge, qui était une fort belle chambre coquettement meublée.

— C'est le second qui est à louer, madame? demanda le musicien.

La dame, qui était en train de tricoter dans un vaste fauteuil, leva la tête, ficha son aiguille dans ses cheveux, qui tombaient en grosses boucles blanches sur son visage, et regarda longuement l'aspirant locataire.

— C'est vous qui voulez louer?

— Apparemment, madame.

— Pour vous?

— Pour moi, sans doute, si l'appartement me plaît.

— A la bonne heure. Mais il faut que vous me plaisiez d'abord.

— Ah!

— C'est comme cela, mon cher monsieur; et avancez à l'ordre.

Les types excentriques ne déplaisaient point à Valdreck, qui était artiste jusqu'au bout des ongles. Cette bonne dame, avec ses airs d'importance, piqua sa curiosité.

— Ainsi, dit-il, c'est la règle de la maison que les locataires doivent plaire à madame la concierge?

— Un peu, mon neveu. Il faut qu'on me plaise. C'est que, voyez-vous, je suis la con-

cierge, sans l'être ; je suis la concierge et je ne la suis pas. C'est moi qui garde la porte, si vous voulez. Mais je suis la propriétaire, et Justine ne vous montrera l'appartement que si vous faites mon affaire. Et d'abord, comment vous nomme-t-on ?

Valdreck donna son nom.

— Attendez donc... mais je connais ce nom-là. Je l'ai vu quelque part. Est-ce que ce n'est pas vous qui avez fait une pièce qu'on joue à l'Opéra-Comique ?

— Précisément.

— Un musicien alors? interrogea-t-elle avec une nuance de dédain.

— Vous l'avez dit, et de plus professeur au Conservatoire.

— Oh ! ça, c'est différent ; professeur au Conservatoire ! voilà qui va bien. Et puis vous êtes un homme d'âge. Point d'enfants ?

— Ni femme ni enfants.

— Point de chiens, de chats, ni d'oiseaux ?

— Aucune bête nuisible.

— Je crois que vous m'irez, vous..., et puis vous me donnerez des billets pour l'Opéra-Comique.

— Pardon, madame, interrompit Valdreck légèrement inquiet, est-ce que vous aimeriez la musique?

— Je l'aime, sans l'aimer; je l'aime et je ne l'aime pas. Je l'aime, mais je ne veux pas qu'on en fasse chez moi. Seulement, vous comprenez que du moment qu'il s'agit d'aller au spectacle pour rien, c'est toujours ça de gagné.

Valdreck respira. Tomber sur une propriétaire qui gardait elle-même sa maison et qui détestait le piano, c'était une double bonne fortune. Un horizon de félicités se découvrit à ses yeux enchantés. Il resta quelque temps à faire la conversation avec son hôtesse; il apprit en dix minutes qu'elle s'appelait madame Simonneau; qu'elle possédait vingt mille livres de rente; qu'elle n'avait plus qu'un neveu, un mauvais garnement, officier en Afrique, qui la faisait endêver, mais qui l'adorait; qu'elle avait fait sa fortune en vendant des choux à la halle, et beaucoup d'autres particularités tout aussi intéressantes.

Sur l'invitation de sa maîtresse, Justine pré-

céda Valdreck, un trousseau de clefs en mains, et le mena voir l'appartement. C'était juste ce qui convenait au maëstro. Il fut avant tout séduit par la vue d'un immense salon, très-haut de plafond, dont les larges fenêtres ouvraient d'un côté sur la cour solitaire, et de l'autre, sur un jardin. Il pourrait là se promener tout à son aise, et composer sans crainte d'être interrompu par aucun bruit. Cependant, il crut bon de prendre ses précautions.

— Qui est-ce qui demeure au-dessus?

— Un vieux monsieur, avec sa bonne. C'est un ancien noble qui a eu des malheurs. On dit qu'il a émigré sous Robespierre, mais j'en ignore, parce qu'il n'est pas causeur.

— Il n'a point de fille ni de nièce?

— Non, monsieur. Personne ne lui en connaît; il est sa famille à lui tout seul.

— Et au premier?

— L'appartement est inoccupé.

— Pourquoi?

— Parce que les locataires qui se sont présentés n'ont pas plu à madame. Et puis je crois que madame se réserve cet appartement pour le retour

de son neveu. Elle logera son neveu au rez-de-chaussée, et prendra le premier elle-même.

— Est-ce que le neveu joue de quelque instrument ?

— Que voulez-vous dire?

— Du piano, par exemple ?

— J'ai idée qu'il ne joue que du sabre, le brave garçon ; mais il en joue bien.

— Passe pour le sabre.

Valdreck était aux anges. Ce logis était une trouvaille. Il ne s'agissait plus que d'en savoir le prix.

— C'est deux mille francs et pas un liard avec.

— Pas un liard avec, soit, dit le musicien; mais quelques liards en moins, qu'en diriez-vous ?

— On ne surfait pas ici. Madame Simonneau n'a jamais rabattu un centime ni sur ses choux ni sur ses loyers.

Deux mille francs ! c'était cinq cents francs de plus que Valdreck n'avait l'intention de mettre à son loyer. Il n'était pas riche, et cinq cents francs sont une affaire dans un petit ménage. Il essaya quelque temps d'obtenir une diminu-

tion; cent francs lui auraient suffi; mais la veuve fut inflexible, et Valdreck donna sa parole. Il revint à la maison, un peu inquiet de l'accueil qu'il allait recevoir de Marguerite.

Aussi n'osa-t-il point, le soir même, parler à sa vieille gouvernante du coup de tête qu'il avait fait. Il remit, pour lui avouer son équipée, au jour où sa signature apposée au dos du contrat rendrait la chose définitive. Le lendemain même il avait signé son bail, et il s'en ouvrit à sa bonne, à sa chère, à son excellente Marguerite.

Elle recula, comme si elle venait de recevoir un coup en pleine poitrine :

— C'est du propre! monsieur, s'écria-t-elle. Vous louez autre part, et vous n'avez pas donné congé ici.

— C'est juste, ma fille. Je n'y avais pas pensé. Nous paierons le trimestre et tout sera dit.

— Et tout sera dit! Il paraît qu'à cette heure vous avez des mille et des cent! Vous ne songeriez pas à augmenter mes gages, mais vous vous mettez deux appartements sur le dos et vous criez misère! Vous avez douze ans avec votre

barbe grise ! C'est dégoûtant, foi d'honnête femme !

Dégoûtant ou non, il fallut bien déménager. Ce furent des journées très-douloureuses pour le brave musicien et fort cruelles pour sa domestique. Il s'esquivait dès le matin, et il errait comme une âme en peine dans les environs. Il lui était impossible de surveiller aucun de ces apprêts, et pourtant il sentait un invincible besoin de s'assurer que chaque meuble était à sa place, que ses partitions et ses manuscrits ne couraient aucun risque d'être perdus. Pour Marguerite, elle se multipliait, grondait, tempêtait, faisant à elle seule la besogne de trois hommes et parlant comme six femmes. Quand son maître s'avisait par hasard de s'aventurer dans la poussière de ce déménagement improvisé, elle ne manquait pas de l'inviter, par les épaules, à sortir, à ne pas la gêner plus longtemps.

Il voulait donc sa mort ! Il ne pouvait pas rester tranquille ! On n'avait jamais vu tatillon pareil ! Le pauvre professeur secouait les oreilles et retournait à sa promenade.

Tout a une fin en ce monde. Le jour vint où

l'appartement fut rangé, les meubles en ordre et les parquets propres comme des sous blancs. Ce matin-là, Marguerite cuisina de ses propres mains un joli petit déjeuner à son maître, qui s'oublia longuement à table, en buvant son café à petits coups. Il restait en face de la fenêtre ouverte, perdu en contemplation devant le vaste pan du ciel qui s'ouvrait sur le jardin; il jouissait de ce repos béat qui est la récompense d'une bonne digestion, quand deux heures sonnèrent à l'une des horloges du voisinage.

— Il est deux heures! fit observer Marguerite.

— Eh bien! ma fille, qu'y a-t-il là d'étonnant?

— Ce qu'il y a d'étonnant? c'est que vous ne m'ayez pas encore crié : Marguerite, fermez donc les fenêtres!

En disant ces mots, sa large bouche s'ouvrait pour un sourire narquois.

— Tu vois bien, dit paisiblement Valdreck, que j'avais raison. Tout cela me coûte un peu cher, mais nous aurons la tranquillité pour toujours. C'est un coin du paradis que cette maison.

Et il se renfonça dans sa rêverie.

III

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, dit le proverbe. Les six mois qui suivirent cette installation s'écoulèrent pour M. Valdreck sans être marqués par aucun accident, sans laisser de traces. Il jouissait avec la satisfaction d'un dévot ou d'un égoïste (c'est tout un) d'une quiétude qu'il n'avait jamais connue. A mesure qu'il avait mieux pratiqué son appartement, il s'y était attaché davantage et s'était plu à le rendre à la fois plus commode et plus agréable. Il aimait ses aises en tout. Il savourait le bien vivre comme il goûtait la bonne chère.

Il commença par en changer les papiers, dont le ton criard lui blessait l'œil; il put, grâce à une porte de communication qu'il perça, arranger en forme de cabinet de toilette une chambre

qui jusque-là avait servi de débarras. Une fois engagé dans cette voie, il renouvela ses tapis, dont la couleur était passée; il mit au rancard de vieux meubles qui lui avaient toujours servi, sans qu'il s'aperçût de leur air misérable, et il en fit faire tout exprès de neufs, afin qu'ils s'adaptassent exactement aux encoignures des chambres. Marguerite ne cessait de gémir sur ces dépenses qui la navraient.

— Mais, monsieur, vous n'y pensez pas. Cet appartement-là sera votre ruine ; je vous le prédis. C'est pour la propriétaire que vous travaillez. Un beau jour, quand vous aurez fini tous vos arrangements, elle vous flanquera à la porte, et vous en serez pour vos frais.

— Fermez votre piano, ma chère Marguerite, lui disait Valdreck, en souriant.

— Vous mourrez sur la paille, et ce sera bien fait!

La vieille Marguerite avait quelque peu raison, il faut l'avouer. Le brave musicien ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était allé un peu vite en besogne. Mais l'obligation où il se trouva de payer les notes de réparations et

d'embellissements eut un bon côté. Elle le força à travailler sérieusement. C'était un voluptueux en art, comme dans le reste. Il attendait volontiers l'inspiration, et caressait longuement les mélodies écloses de son cerveau, comme un fumeur d'Orient laisse échapper de ses lèvres, avec une lenteur savante et molle, la fumée diaprée du chibouck. Le pressant aiguillon de la nécessité le poussa hors de ses goûts de rêverie et de farniente.

Il sentit le besoin de faire des démarches. C'était pour lui la plus cruelle des corvées. Il s'y résigna. Il obtint qu'un de ses opéras, reçu depuis longtemps, fût mis à l'étude, et une fois la chose en train, sa vie tout entière fut absorbée par les répétitions dans la journée, et le soir par les retouches à exécuter. Il restait quelquefois très-avant dans la nuit à son piano, et quand Marguerite, inquiète de cette fièvre de travail, lui faisait remarquer l'heure :

— Minuit, déjà ! s'écriait-il. Et personne ne se plaint du bruit que je fais ! Comprends-tu, Marguerite, la joie de n'avoir pas de voisins ?

— Dame ! monsieur, vous en avez tout de

même; mais ils ne disent rien. Ce sont de braves gens; car vous devez joliment les ennuyer.

— Marguerite! dit sévèrement le vieux musicien choqué.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que Marguerite se trompait. Que le vieux gentilhomme du troisième eût un certain plaisir à écouter le piano du maître, ce n'était pas le plus étrange de l'affaire. Mais madame Simonneau elle-même avait fini par prendre goût à la musique. Elle était si ravie et si fière d'avoir pour locataire un homme dont le nom était dans les gazettes qu'elle s'était réconciliée avec l'art qu'il professait. Elle avait lu dans son journal qu'on jouerait bientôt à l'Opéra-Comique une pièce de lui. Cette nouvelle l'avait remplie d'orgueil et de joie. Elle l'avait répandue dans tout le quartier, et avait cent fois répété en se rengorgeant qu'elle assisterait à la première représentation.

Le soir, elle laissait scrupuleusement sa fenêtre ouverte, et retirait les boules de coton qui fleurissaient dans ses vieilles oreilles, pour pomper avec plus de conscience, et sans en perdre un seul, les sons qui s'échappaient de

chez son voisin. Elle avait fini par apprendre par cœur les principaux morceaux, et en fredonnait quelques phrases tous les jours, en poursuivant son tricot. Quand, par hasard, une amie l'interrompait pour lui dire :

— Tiens ! qu'est-ce que vous chantez donc là, madame Simonneau? je ne connais pas ça !

Elle crevait dans sa peau.

— Je crois bien, disait-elle, baissant la voix et d'un air mystérieux, je crois bien que vous ne le connaissez pas. C'est tiré de l'opéra qu'on va jouer, vous savez bien, l'opéra de notre célèbre compositeur, qui est mon locataire et mon ami. Mais, chut ! ne le répétez pas; il ne faut point qu'on en sache une note avant le grand jour.

— Mais vous, pourtant, madame Simonneau, vous le chantez...

— Oh ! moi, c'est autre chose, et puis, c'est sans le faire exprès.

Parfois, sous la porte cochère de la maison s'engouffrait un léger bruissement de soie. Une jolie tête de femme, passant par le vasistas, demandait :

— Monsieur Valdreck, s'il vous plaît.

Madame Simonneau clignait de l'œil, en répondant la phrase traditionnelle :

— Au second, au fond de la cour, porte en face.

Ce regard, chargé de mystère et de malice, voulait dire : C'est une actrice ! quelque Phryné du chant, qui vient répéter son rôle !

Ces jours-là, elle veillait elle-même autour du repos de son voisin comme le dragon au seuil du jardin des Hespérides. Si par hasard quelque visiteur se présentait :

— M. Valdreck n'y est pas, disait-elle sans avoir reçu aucun ordre.

— Mais j'entends son piano, insistait l'importun.

— Quand on vous dit qu'il n'y est pas !

Madame Simonneau attendait l'actrice au débouché de l'escalier ; elle la suivait des yeux dans la cour ; elle la regardait monter en voiture. En France, l'air du théâtre est chargé d'émanations capiteuses ; il suffisait d'une bouffée pour griser l'antique madame Simonneau.

Sa vanité fut au comble lorsque son locataire,

entrant un matin dans sa loge, lui dit avec sa brusquerie ordinaire :

— Vous plairait-il, madame Simonneau, entendre une répétition générale?

Elle pâlit : une première représentation, c'était déjà une primeur bien tentante! Mais une répétition générale! être admise à l'honneur de juger, avant tout le monde, l'ouvrage nouveau ! S'asseoir dans une stalle d'orchestre en qualité d'amie de l'auteur ! Pouvoir dire le lendemain : J'y étais. J'avais bien annoncé que ce morceau était un chef-d'œuvre, que ce finale irait aux nues ! C'était à en avoir la cervelle tournée.

L'opéra du maître obtint un de ces succès de critiques et de dilettantes que l'on distingue des succès d'argent en les appelant : succès d'estime. Mais le retentissement en fut assez fort et assez long, après tout, pour justifier les bruyantes explosions d'enthousiasme dont madame Simonneau se montra prodigue. Valdreck, après cet ouvrage, resta dans cette discrète pénombre dont sa réputation clandestine avait toujours été enveloppée. Il continua d'être estimé des ama-

teurs et indifférent à la foule. Mais il passa grand homme aux yeux de madame Simonneau.

Cette vénérable douairière se prit pour la musique d'une passion dont les éclats faisaient sourire le vieux musicien. Elle avait cherché à se lier d'amitié avec la revêche Marguerite, pour obtenir la permission d'écouter, tout en causant dans la cuisine, le piano du maître, tandis qu'il étudiait ou composait au salon. Mais la terrible gouvernante n'était pas commode à apprivoiser, et madame Simonneau y avait perdu toutes ses avances.

— Ah ! disait-elle parfois en soupirant à son locataire, quel malheur qu'on ne m'ait pas fait apprendre le piano quand j'étais jeune ! Je pourrais jouer toutes les belles choses que vous composez.

— C'est dommage, en effet ! répondait imperturbablement Valdreck, qui riait dans sa barbe.

Un matin, comme il était en train de prendre son café, et qu'il en humait le parfum à petits coups, la bonne dame entra et lui dit après les premiers compliments :

— Ma foi ! monsieur Valdreck, je vous mé-

nageais une petite surprise, qui vous eût été bien agréable. Mais je vous aime tant que je ne peux pas me tenir. Le secret me démange. Il faut que je vous prévienne.

Le musicien pensa que sa propriétaire lui avait confectionné quelqu'une de ces friandises dont elle n'était pas chiche : comme pâtisseries, confitures, sirops ou liqueurs. Il accueillit donc cette ouverture avec un regard bienveillant et un sourire humide de reconnaissance.

— Quel est donc ce grand mystère? demant-il.

— Vous savez bien l'appartement qui est au-dessous de vous?

— Parfaitement, madame Simonneau. Il est vacant.

— Eh bien ! il ne l'est plus. Je l'ai loué.

Valdreck recula, comme un homme mordu par une vipère :

— Et à qui, s'il vous plaît? demanda-t-il avec anxiété.

— C'est là que je vous attendais. Je l'ai loué...

Et ici elle s'arrêta par une suspension savante, comme une mère qui laisse flotter un polichinelle aux yeux de son bébé, avant de le lui mettre dans la main.

— A qui? répéta le musicien avec impatience.

— A qui! s'écria orgueilleusement madame Simonneau, à un artiste, à un chanteur de la Renaissance, à M. Couperose.

— Et vous avez fait cela?

La voix de Valdreck était si altérée, son visage si flamboyant, que madame Simonneau recula d'épouvante.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle. On dirait que vous êtes furieux. Mais c'est lui qui m'a assuré, quand je lui ai prononcé votre nom, que vous seriez enchanté de l'avoir pour voisin, et qu'il serait ravi d'être le vôtre. L'affaire est conclue, et j'ai donné ma parole. Il emménage au terme prochain.

Valdreck tomba anéanti sur sa chaise.

— Non, madame, cela n'est pas possible, murmura-t-il. Vous ne voudrez pas me faire ce chagrin. Il faut résilier.

— Mais puisque je vous dis que c'est un chanteur; vous irez très-bien ensemble; il chantera toute la journée, il vous jouera du piano...

Valdreck bondit comme un de ces diables qu'un ressort lance hors d'une boîte à joujoux. Il était si furieux qu'il sentit bien que si l'entretien se prolongeait, il ne pourrait se contenir et accablerait d'épithètes désagréables sa pauvre propriétaire, qui croyait avoir fait pour le mieux.

— C'est bien, madame, lui dit-il en la congédiant, nous reparlerons de cela plus tard, ce soir, si vous voulez. J'ai un travail pressé qui me réclame.

IV

Et quand elle fut partie :

— Marguerite ! cria-t-il, Marguerite !

La bonne reconnut la voix dont il lui disait au temps jadis :

Ferme la fenêtre !

Elle accourut.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-elle, effarée. Le feu est-il à la maison ?

— Hélas ! c'est bien pis ! l'invasion des pianos commence. Le premier vient d'être loué à un imbécile de musicastre.

— Dame ! ça devait arriver un jour, répliqua philosophiquement Marguerite.

— Ah ! j'en mourrai, ma fille !

— Mais non, vous n'en mourrez pas. Et puis, il y a peut-être moyen d'arranger cela. Tant

qu'un mariage n'est pas fait, il peut se rompre. C'est encore plus vrai d'un bail; tant qu'il n'est pas signé, on peut revenir dessus.

— Au fait, tu as raison, Marguerite. Il doit y avoir un moyen d'échapper à cette catastrophe.

Et, s'enfonçant dans son fauteuil, Valdreck se plongea dans les réflexions les plus profondes.

Il demeura longtemps enseveli dans ses pensées, qui n'étaient point couleur de rose. Marguerite tournait autour de lui, guignant de l'œil un moment opportun pour rentrer en matière. Le silence pesait fort à l'excellente vieille, qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur...

Le maître se leva impétueusement :

— Je vous l'avais bien dit! s'écria-t-il, imitant l'intonation de Marguerite. Ah! parbleu! j'attendais cette phrase absurde. Eh bien! qu'est-ce que tu m'avais dit?

— Que ça n'avait pas le sens commun de faire tant de dépenses pour un appartement où vous n'étiez pas sûr de rester. Nous allons encore être obligés de déguerpir! Quel dommage!

une maison si tranquille! un si bel appartement! tous les meubles faits exprès! monsieur ne retrouvera jamais rien de pareil!

— Te tairas-tu, maudite bavarde!

Valdreck voulut se mettre à son piano; mais l'inquiétude faisait trembler ses doigts; il était agité, nerveux. Il redescendit chez madame Simonneau :

— Voyons! madame Simonneau, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là entre nous, à l'amiable?

— Mais j'ai donné ma parole! j'ai reçu le denier à Dieu!

— Si ce n'est que votre denier à Dieu, je vous le rendrai.

— Oui, mais mon appartement, me le louerez-vous?

Ce mot, tombé au hasard de la conversation, illumina le musicien d'une idée soudaine.

— Pourquoi ne vous le louerais-je pas? demanda-t-il.

— Parce que vous n'en avez que faire. Le vôtre n'est déjà que trop grand pour vous.

— C'est ce qui vous trompe, madame Si-

monneau. J'aime être au large, et je ne sais plus où fourrer mes livres.

— Vous plaisantez?

— Je ne plaisante point; si je louais votre premier, me donneriez-vous la préférence?

— Assurément. Mais vous avez beau être artiste, vous n'êtes pas assez fou pour vous mettre deux loyers sur les bras.

— Cela ne regarde que moi. Quel était le prix dont vous êtes convenue avec ce chanteur, que le ciel confonde!

La dame tira de sa poche un papier timbré plié en quatre :

— Voilà le bail, dit-elle, que j'avais déjà préparé.

— Donnez-le, je vous prie.

Valdreck y jeta un coup d'œil; d'un trait de plume rageuse il biffa le nom de son ennemi, y substitua le sien, signa au bas de la feuille :

— Voilà qui est fait! signez à votre tour.

— C'est pour rire, n'est-ce pas?

— Signez donc, répéta-t-il d'un air si grognon, si hérissé, que la propriétaire ne put s'empêcher de lui dire :

— Oh ! quel visage méchant vous nous faites !

Et elle signa.

Il n'y avait plus à s'en dédire. Valdreck poussa un soupir de soulagement. Mais en remontant l'escalier, au moment de sonner à sa porte, il trembla à l'idée de l'aveu qu'il faudrait faire à Marguerite. Le cœur lui manqua ; il tourna les talons, descendit à pas de loup, comme un voleur pris en faute, et se faufila, en rasant les murailles, par la porte ouverte.

Une fois dans la rue, il ouvrit, selon son habitude de parler tout haut, tout seul, un libre cours à son indignation.

— La vieille folle ! répétait-il, quelle idée s'est-elle allée mettre en tête d'aimer la musique ! à son âge ! et avec sa voix ! C'est qu'elle n'y entend rien, la malheureuse ! pas d'oreille, et elle bat toujours la mesure à contre temps. Ah ! je t'en donnerai, à toi, des billets d'Opéra-Comique. Viens m'en demander, tu seras bien reçue ! car c'est moi, triple brute, qui lui ai fourré ce vertigo en cervelle ! Elle n'avait point l'intention de louer son premier ; non, elle ne l'aurait jamais loué ; elle le gardait pour elle ;

il a fallu que j'eusse la bêtise d'écouter ses balivernes sur l'art et les artistes. Si l'on m'y reprend!

Le digne musicien broda sur ce thème des variations à l'infini, les entrecoupant de gestes qui faisaient retourner les passants. Mais il ne s'en souciait guère. La faim l'avertit qu'il était l'heure de rentrer au logis. Il n'y avait plus moyen de tarder davantage. Il allait se trouver face à face avec la terrible gouvernante et subir le flux de ses reproches.

Il cherchait une entrée en matière pour lui faire avaler plus doucement la pilule. Mais elle ne le laissa pas longtemps en peine. Il la vit qui l'attendait au haut de l'escalier, les bras croisés, l'air méprisant :

— Eh bien ! vous en faites de belles ! est-il possible qu'à cinquante ans un homme n'ait pas le sens d'une oie ! d'une oie, entendez-vous ! Une oie aurait refusé de signer, j'en ai gardé dans ma jeunesse, et je sais ce que je dis...

Le pauvre homme passa, en renflant le dos, sous ce déluge d'imprécations. Il sentait sa coulpe et ne répondait rien. Il fit ce soir-là tout ce qu'il put, afin d'amadouer Marguerite :

il trouva son potage exquis, ses perdreaux cuits à point et savoureux ; il proclama son gratin un chef-d'œuvre, et lui demanda avec des larmes de reconnaissance dans la voix où elle achetait son fromage.

— Tenez ! lui dit enfin Marguerite radoucie, voulez-vous savoir la conclusion de tout ça ? c'est que vous êtes un enfant. Vous avez quatre ans.

Le bruit de cette histoire se répandit, comme bien vous pensez, dans tout le voisinage, et l'on convint, dans une bonne partie de l'île Saint-Louis, que les artistes seraient toujours des originaux, et des mange-tout, que les vieillards mêmes n'étaient pas exempts du petit coup de marteau. Si M. Valdreck, lorsqu'il sortait, n'avait pas été absorbé par les préoccupations de son art, il aurait surpris plus d'une fois attachés sur lui des regards de compassion et de dédain.

Le courroux de Marguerite s'apaisa peu à peu et d'autant plus aisément qu'elle imagina de transformer le salon vide du dessous en un vaste fruitier, où elle conservait, par des pro-

cédés spéciaux, connus d'elle seule, des raisins, des poires et des pommes qui faisaient l'admiration de son maître et de ses amis. Madame Simonneau ne tarda pas non plus à rentrer en grâce : elle remarqua pourtant, non sans un certain chagrin mêlé de surprise, qu'on ne lui offrait plus de places de théâtre... Elle se hasarda un matin à en demander :

— Est-ce que vous n'avez pas aujourd'hui dans vos poches quelque billet d'Opéra-Comique qui traîne ?

— Non, madame, mais il y a séance à l'Institut, et si vous voulez deux billets...

— Comment donc ? avec plaisir.

— C'est que l'Institut... hum ! peut-être allez-vous bien vous ennuyer ?

— M'ennuyer, mon cher !... mais on ne doit entendre là que des gens d'esprit !

Valdreck la regarda en dessous, elle était parfaitement sérieuse.

— J'aime mieux cela ! grommela-t-il entre ses d Lents.a littérature fait moins de bruit que la musique.

Et il s'en alla tout guilleret.

Il dînait en ville ce jour-là, et rentra chez lui passé onze heures du soir. Comme Justin lui donnait son bougeoir, il aperçut dans la loge une fort jolie jeune fille qu'il n'avait pas encore vue. Elle paraissait avoir de vingt à vingt-cinq ans ; tête sérieuse et fine, de grands yeux doux et clairs, une taille élancée, un je ne sais quel air aristocratique répandu sur toute sa personne.

— Mademoiselle rentre bien tard, lui disait Justine.

— Oui, répondit-elle d'une voix harmonieuse et vibrante ; ma tante avait du monde, des amis m'ont ramenée. Veuillez me donner mon bougeoir.

— La bonne a oublié de le descendre.

— Comment vais-je faire ? dit-elle embarrassée.

Valdreck s'approcha galamment :

— Si mademoiselle veut accepter le secours du mien, j'aurai l'honneur de la reconduire jusqu'à sa porte. Elle loge sans doute au troisième au-dessus de chez moi ?

— Oui, monsieur, chez mon parrain.

— Il me semble que c'est la première fois qe u'ai le plaisir de vous voir.

— Je n'y suis en effet que depuis deux jours. J'ai eu le malheur de perdre mon excellent père.

D'un geste élégant, elle montra ses vêtements noirs, et essuya une larme qui jaillissait de ses beaux yeux :

— Il a légué la pauvre orpheline à M. Mirecourt, mon parrain, qui a bien voulu accepter la succession. Mais pardon, monsieur, nous voici arrivés. Il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre obligeance.

Elle ouvrit la porte et prit congé avec une longue et aimable révérence de Valdreck, qui restait sur le palier, son bougeoir à la main, immobile de surprise et d'enchantement.

Beauté, rayon divin, qui sait pourquoi l'on t'aime?

s'écriait le poëte de *Jocelyn*. Ce divin rayon, se posant sur les yeux de l'égoïste, le détourna de pensr aux suitesr peobables de l'intrusion d'une demoiselle de vingt ans dans la maison. Il ou-

blia son horreur du piano, pour ne rêver qu'au charme de cette courte et subite apparition.

— Une belle enfant, murmura-t-il en redescendant l'étage, une bien belle enfant, en vérité !

Il se coucha tout rêveur, et les songes qui sortent par la porte d'ivoire peuplèrent son sommeil de fantômes radieux et de célestes sourires.

Il fut étonné lui-même en se levant le lendemain de penser encore à cet incident, qui était de si peu de conséquence. Il se surprit à attendre avec une certaine impatience l'heure du déjeuner. C'est que Marguerite avait l'habitude de tourner autour de lui, pendant qu'il était à table, et de lui conter les menus commérages du quartier.

V

Valdreck mangeait peu à déjeuner, comme tous les Parisiens. Mais il était gourmet, et il eût renvoyé ignominieusement une côtelette dont le sang rouge n'eût pas jailli sous le couteau. Il dégustait lentement, et à petits coups, son café que Marguerite lui confectionnait à la mode d'Orient, après avoir brûlé elle-même juste ce qui devait servir à la consommation du jour.

Il acheva cette opération délicate sans que Marguerite, dont la langue n'avait pas arrêté, eût touché un seul mot du sujet qui seul pouvait l'intéresser. Il vit bien qu'il faudrait y venir lui-même :

— Eh bien! dit-il d'un ton d'indifférence jouée, il paraît que nous avons une nouvelle voisine, à cette heure.

La vanne de l'écluse était levée ; le torrent se précipita vers cette ouverture. Valdreck apprit que la demoiselle s'appelait Jeanne, qu'elle était d'une bonne famille, quoique de fort petite noblesse, qu'elle était restée, par la mort successive de son père et de sa mère, sur le pavé de Paris, sa tante, la seule parente qui lui demeurât, ne se souciant pas de la prendre à sa charge ; mais qu'elle avait trouvé un asile chez M. de Mirecourt, un honnête et digne monsieur, qui par malheur n'était pas riche et ne pourrait jamais lui donner de dot.

— Et sans dot, ajouta sentencieusement Marguerite, vieille fille enragée de l'être, vous savez monsieur, qu'eût-on autant de bonnes qualités qu'un évêque en bénirait, on ne se marie pas. Les hommes sont si égoïstes ! voyez-vous, le meilleur n'en vaut rien. Je ne dis pas ça pour vous...

— C'est bon ! taisez-vous.

Valdreck voulut se mettre au travail ; mais ses doigts erraient machinalement sur les touches d'ivoire, sans que la pensée parvînt à se préciser et à se formuler en phrases mélodiques. Il était inquiet, agité.

— Qu'est-ce que j'ai donc? se demanda-t-il.

Et comme il s'était levé, et que selon son habitude, il arpentait sa vaste chambre, à grands pas, il fut tout à coup tiré de sa rêverie par un son étrange qui semblait partir du plafond. C'était quelque chose de sec et d'aigre, qu'il lui fut impossible au premier moment de rattacher à aucune cause connue. D'autres sons succédèrent à celui-là, aussi maigres et aussi criards. Il écouta de toutes ses oreilles.

— Mais c'est une gamme ! s'écria t-il, terrifié; une gamme! et l'instrument est faux!

Quel était cet instrument? ce n'était pas à coup sûr un piano. Une mandoline peut-être. Jouerait-elle de la mandoline? une sueur froide lui passa par tout le corps. C'en était donc fait encore une fois de son repos.

A ce moment, on sonna chez lui.

— Monsieur, dit Marguerite, c'est la bonne du vieux monsieur d'au-dessus qui vient de la part de mademoiselle demander à monsieur si ça ne le gêne pas pour son travail qu'elle fasse de la musique.

La bonne écoutait derrière.

— De quel instrument joue donc votre maîtresse ?

— Je ne sais pas au juste ; c'est une sorte de grande boîte, avec une queue en pointe, toute peinte en or et en vert, tout ça très-vieux, très-passé.

— C'est un clavecin, s'écria Valdreck.

— Oui, je crois qu'ils appellent ça comme vous dites.

Un clavecin! il y avait bien longtemps que Valdreck désirait posséder cette curiosité devenue rare. Il en avait longtemps marchandé un qui était une merveille d'élégance, et que le vendeur prétendait avoir appartenu à la reine Marie-Antoinette. Quel est le clavecin aujourd'hui qui n'a pas appartenu peu ou prou à l'aimable reine? Mais le bijou était trop cher pour sa pauvre bourse de musicien. Il l'avait vu, avec un regret mortel, passer entre les mains profanes d'un simple collectionneur millionnaire. Et il y en avait un si près de lui, et il l'ignorait! Il lui prit une irrésistible envie de le voir, si bien que quand la bonne lui demanda ce qu'il faudrait répondre à mademoiselle :

— Dites que je vais moi-même lui porter ma réponse.

Il s'habilla en un tour de main. Marguerite, si accoutumée qu'elle fût à ses boutades, paraissait interloquée de cet empressement. Mais elle avait toujours une explication toute prête à se donner, c'est que tous les artistes sont des toqués. Elle avait l'habitude de traduire cette pensée profonde par un geste expressif qui consistait à se toucher le front du bout de son index, et en branlant la tête.

Valdreck trouva M. de Mirecourt au coin de sa cheminée, en douillette puce, bien enfoncé dans un grand fauteuil. La jeune fille était debout à l'autre angle du foyer; on le reçut cordialement, et l'on commença de se répandre en excuses. Mais il n'était pas homme à s'attarder aux vains compliments de la politesse ordinaire. Il alla droit au clavecin, qu'il avait, du premier coup d'œil, aperçu le long de la muraille.

— Vous regardez ce meuble, lui dit le vieillard. C'est pour moi un précieux et tendre souvenir de ma jeunesse.

— Il est admirable! murmurait Valdreck.

C'est un chef-d'œuvre! un pur chef-d'œuvre!

Il souleva le couvercle; les parois intérieures de l'instrument étaient agrémentées de peintures charmantes, dans le style du dix-huitième siècle; des amours se jouant à travers des guirlandes de fleurs.

— Voulez-vous me permettre de l'essayer? dit-il; c'est une envie d'enfant, excusez-la.

Le vieux gentilhomme fit un geste d'assentiment; Valdreck esquissa quelques accords plaqués :

— Il a bien peu de son, n'est-ce pas? demanda M. de Mirecourt.

Mais le vieux musicien n'écoutait plus. Une fois en présence de ce clavecin, qui lui rappelait des mélodies lointaines, il se sentit transporté par l'imagination au milieu de ce monde spirituel et charmant qu'avaient enchanté les mélodies naïves du *Devin du village*. Il choisit, parmi les airs qui lui remontèrent à la mémoire, un menuet d'une simplicité délicieuse et d'une grâce exquise, qu'il joua avec une habileté consommée. Du menuet, il passa, sans y prendre garde, à un vieil air de Boccherini, dont le

charme suranné s'harmonisait à merveille avec cet antique instrument. Il avait lui-même composé sur des poésies du siècle précédent quelques motifs pastichés des maîtres de la même époque; car il excellait dans ces sortes d'imitations. Il exécuta un de ces morceaux d'une tendresse à la fois naïve et passionnée, et, sous ses doigts, la voix grêle du clavecin prenait l'accent qu'il dut avoir quand le neveu de Rameau, s'abandonnant à son enthousiasme, tirait des larmes des yeux de Diderot.

Quand il se leva, M. de Mirecourt vint au-devant de lui.

— Merci, monsieur, lui dit-il, merci. Vous m'avez rappelé de bien charmants et de bien douloureux souvenirs. Je n'aurais jamais cru que ce vieil ami pût encore une fois me rendre si heureux.

La jeune fille, elle, ne trouvait pas un mot pour exprimer son admiration. Mais sa physionomie parlait pour elle. Tant que le maître avait joué, elle était restée là, près de lui, ne respirant pas, suspendue à la mélodie qui s'échappait de ses doigts, et comme enivrée de

musique; lorsqu'il eut cessé, sans dire une parole, elle tendit la main à Valdreck et pencha son front vers lui, comme si elle le lui offrait.

Ce front était si blanc et si pur, le visage tout entier rayonnait d'un si noble enthousiasme, que, par un mouvement instinctif, Valdreck, se baissant vers elle, l'effleura de ses lèvres. Elle se releva rougissante :

— Oh! que je voudrais jouer ainsi! s'écria-t-elle.

Ce mot tomba comme une douche d'eau glacée sur l'exaltation de Valdreck :

— Est-ce que vous savez le piano? demanda-t-il, non sans une certaine anxiété.

— Un peu, bien peu; et je serais très-fâchée de mon ignorance, car mon parrain adore la musique, si, en ouvrant nos fenêtres, il n'avait le bonheur de pouvoir écouter les mélodies d'un maître incomparable.

Valdreck s'inclina sans répondre.

— Cette aimable enfant, reprit M. de Mirecourt, a le sentiment de la musique. Ce qui lui manque, c'est l'exercice, c'est le métier. C'est une triste chose, hélas! que de n'être pas riche!

j'hésitais hier à faire une aussi grosse dépense que celle d'un piano; mais le plaisir que nous avons pris tous deux à vous entendre me décide. Elle aura un piano et je lui donnerai un maître...

Valdreck fit un mouvement d'effroi.

— Je crains bien, monsieur, continua le vieillard qui n'avait rien vu, que ce ne soit abuser de votre complaisance. Mais ne pourriez-vous pas nous aider de vos conseils dans le choix d'un piano, et plus encore d'un professeur?

Valdreck regarda la jeune fille; ses yeux tout pleins d'une interrogation muette étaient si beaux que le pauvre musicien ferma les siens pour ne pas les voir. Ainsi c'était lui que l'on chargeait du soin d'introduire un piano dans la maison, lui qui s'était sauvé de cet instrument de supplice jusqu'au fond de l'île Saint-Louis! Quel malin plaisir le destin prenait-il à le mettre en contradiction avec lui-même, à le rendre ridicule à ses propres yeux!

— Je crois, monsieur, dit-il, que pour le moment, il est assez inutile de se mettre en frais d'un Pleyel ou d'un Érard. Ce clavecin suffit. Pour

un professeur, c'est une autre affaire, et si vous me le permettez, c'est moi qui donnerai des leçons à mademoiselle votre pupille.

— Votre offre, monsieur, est si obligeamment faite et de si bon cœur, j'en suis si heureux pour mon enfant, que je ne me sens pas le courage de la refuser. Je vous prierai de régler vous-même les conditions.

— N'achevez pas, interrompit Valdreck. Je ne veux d'autre cachet que le plaisir de voisiner quelquefois en si aimable compagnie.

— Je ne sais si je dois accepter...

— J'accepte, moi, mon père, dit la jeune fille d'un ton pénétré tout ensemble et résolu.

— Du moment que cette petite fille accepte, il ne me reste plus qu'à vous remercier. Ce sont les enfants qui commandent aujourd'hui.

— A demain donc, si vous voulez, mademoiselle, dit Valdreck, prenant congé.

Pauvre Valdreck ! il revint de cette visite dans un état de trouble que l'on ne saurait imaginer. C'était sa vie tout entière qui allait être bouleversée par cet incident imprévu. Amoureux ? non, il ne l'était pas, il ne pouvait pas

l'être. A son âge, et d'une jeune fille de vingt-trois ans, cela eût été ridicule. Pourquoi donc le préoccupait-elle à ce point?

A force d'y réfléchir, et de tourner la situation sous toutes ses faces, il en arriva à se persuader que son inquiétude d'esprit en cette affaire n'avait d'autre cause que la crainte du piano et des dérangements qu'il apporte au travail. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'à bien examiner la chose, cette explication était vraie pour une bonne part.

VI

Le cœur humain est une machine singulièrement compliquée. Les rouages qui mettent nos sentiments en jeu sont si nombreux et si enchevêtrés que le plus subtil moraliste hésite souvent à désigner le ressort d'où part tel ou tel mouvement.

Valdreck était enchanté de connaître cette jeune fille et ravi de lui donner des leçons. Et cependant (arrangez cela si vous pouvez), il était furieux contre elle, et se promettait de les lui faire payer cher. Il s'excusait à ses yeux de la promesse qu'il avait imprudemment laissée échapper, en se disant que c'était pour lui la seule façon de se réserver les heures de silence qu'il lui plairait, puisqu'il resterait le maître de diriger à sa fantaisie les études de la jeune

fille. Et pour se prouver à lui-même que c'était là le seul motif de son offre, il résolut d'être extrêmement rigoureux avec ce joli petit démon qui l'avait ensorcelé, de ne songer qu'à ses propres convenances, en ayant l'air de s'occuper d'elle.

Dès le premier jour, il donna à son orgueil d'homme la satisfaction d'exécuter ce projet viril.

— Mademoiselle, dit-il à sa nouvelle élève, la première condition pour apprendre le piano, c'est de savoir l'harmonie, dont les lois se peuvent enseigner, sans le secours d'aucun instrument, dans les livres. Les études pratiques ne doivent venir qu'ensuite, et encore ne les faut-il ni longues, ni répétées. Ainsi une heure d'exercices le matin, à dix heures, par exemple, (c'était l'heure de son déjeuner), une autre à cinq heures du soir (c'était l'heure où il sortait pour aller dans le monde), c'est tout ce dont vous avez besoin pour l'instant.

Il développa longuement ce thème. La jeune fille l'écoutait, pensive; son air méditatif signifiait assurément : Pourquoi notre excellent

voisin me dit-il un tas de balivernes, dont il ne pense pas le premier mot? Qu'y a-t-il là-dessous? La femme la plus sotte (et ce n'était pas le cas de notre amie Jeanne) est plus fine encore dans son petit doigt que l'homme le plus malin, fût-il un grand artiste dans toute sa personne. Elle n'opposa pourtant point de résistance aux désirs de son nouveau maître; elle accepta toutes ses conditions avec reconnaissance, et ne sembla point prendre garde au ton bourru dont elles étaient faites.

Valdreck commença de donner des leçons d'harmonie. On appelle *nourrices sèches* les nourrices qui, n'ayant point de lait elles-mêmes, élèvent l'enfant au biberon. Il s'était juré que ses leçons seraient sèches, c'est-à-dire sans aucun accompagnement de musique exécutée au piano. Mais, quoi! la jeune fille levait sur lui, au milieu d'une démonstration, des regards qui disaient si éloquemment: La théorie est difficile, et ne se comprend bien que si la pratique vient au secours! Le brave musicien ne résistait pas à cette prière muette; il se mettait au clavecin, puis, cédant la place à son élève, il lui donnait

les indications nécessaires. Cette petite comédie ne dura pas longtemps. Il arriva bientôt que Valdreck, à peine entré, la faisait asseoir devant le clavier, et l'écoutait jouer des exercices, de simples exercices.

Rien n'était plaisant comme de le voir commencer ses préparatifs, lorsque, à la fin de son déjeuner, il regardait la pendule et voyant arriver l'heure de la leçon, il faisait les gros yeux et grognait de tout son cœur :

— Allons, bon ! encore du temps perdu ! Quel ennui ! Petite péronnelle...

— Mais, monsieur, lui disait Marguerite, ne geignez donc pas comme ça. Vous faites semblant d'être fâché : au fond, vous n'en pensez pas un mot. Je vous vois bien, moi, surveiller l'aiguille de l'horloge, et vous êtes enchanté quand elle marque l'heure du berger.

— Taisez-vous, Marguerite ; c'est ce qu'il faut toujours vous dire.

— Je me tais, mais je pense ce que je pense.

La sotte ! se disait Valdreck en montant l'escalier quatre à quatre. Et cependant, le fait n'était pas niable : à mesure qu'il donnait plus

de leçons, il y prenait plus de plaisir, il les prolongeait, et c'était quelquefois son écolière, qui, honteuse de lui dérober un temps si précieux, l'avertissait de l'heure écoulée.

L'homme est toujours ingénieux à se trouver de spécieux prétextes aux actions dont il ne veut pas voir en face la véritable cause. Valdreck se rassura en pensant que l'écolière qui lui avait été imposée par le hasard était merveilleusement douée, qu'elle lui ferait honneur, et que c'était plaisir d'avoir affaire à des natures si exceptionnelles.

Il ne pouvait néanmoins se défendre d'une certaine inquiétude. Par une anomalie qui lui semblait inexplicable, les sons aigres du clavecin, passant à travers son plancher, troublaient son travail sans lui être désagréables à lui-même. Il se surprenait à les écouter avec ravissement. Ils interrompaient la mélodie qui commençait à poindre dans son cerveau, et il en éprouvait une secrète satisfaction. Bien mieux, s'ils tardaient à se faire entendre, il sentait je ne sais quel vide insupportable, il s'enfonçait dans un noir chagrin. Vous imaginez aisément

que la jeune fille ne s'était pas longtemps enfermée dans les bornes rigoureuses que son maître lui avait prescrites. Elle se mettait à jouer quand la fantaisie lui en prenait, et il ne lui en savait pas mauvais gré, et il regrettait qu'elle ne lui prît pas plus souvent.

La pensée de ce clavecin le tourmentait par une sorte d'obsession qui lui rendait tout travail impossible.

Il résolut d'y échapper.

— Marguerite, dit-il un jour à sa vieille bonne, est-ce que tu ne trouves pas que nous serions beaucoup mieux installés au premier qu'au second ? D'abord, il y aurait un étage de moins à monter.

— Avec ça que vous ne grimpez pas tous les jours au troisième comme un écureuil !

— Ce n'est pas pour moi que je parle, ma bonne Marguerite, mais pour toi, dont les jambes sont vieilles.

— Dites donc plutôt tout de suite que c'est ce satané orgue de Barbarie du troisième qui vous chiffonne. Vous n'osez pas vous en plaindre parce que c'est la petite qui en joue ! Ce serait

moi, par supposition, qui tournerais la manivelle, vous me donneriez mon compte ; c'est cette autre chipie, vous prenez la porte. Les hommes sont toujours des hommes.

Marguerite ajouta sur ce thème beaucoup de fioritures qui auraient pu faire soupçonner qu'elle avait jadis formé, sur le cœur de son maître, des desseins que le succès n'avait pas couronnés, mais cette bavarde était bonne fille. Elle remontra au musicien que, s'il était absurde de déménager, rien n'était plus simple que d'installer au premier un cabinet de travail, dont tout l'ameublement consisterait en un fauteuil, deux chaises et un piano.

Les choses furent ainsi arrangées ; mais le pauvre compositeur ne recouvra pas sa tranquillité perdue. Il est très-vrai qu'il n'entendait plus les notes du clavecin, mais ce silence lui était encore plus pénible. Au moins, quand le son arrivait autrefois jusqu'à ses oreilles, avait-il à qui se prendre et sur quoi décharger sa mauvaise humeur. Il avait le droit de se soulager en malédictions. Mais le proverbe a raison qui affirme que là où il n'y a rien, le roi

perd ses droits. Valdreck arpentait la chambre en puisant avec rage de larges prises dans sa tabatière ; puis, n'en pouvant plus, furieux contre lui-même, il prenait son chapeau et s'en allait en frappant les portes avec violence.

— Le pauvre cher homme n'a plus sa tête, disait Marguerite.

Et madame Simonneau, et Justine sa domestique, et la fruitière du coin, et l'épicière d'en face, et les commères du voisinage répétaient toutes en chœur :

— Le pauvre cher homme n'a plus sa tête.

Il n'y avait que Jeanne qui ne se fût aperçue de rien : l'innocente enfant ne se doutait guère du désordre que ce malheureux clavecin avait jeté dans le cœur de son vieux maître. Elle l'eût bien volontiers échangé contre un piano neuf, d'Érard ou de Pleyel. Un piano, c'était son rêve secret ! Elle n'avait osé s'en ouvrir à personne ; elle savait son parrain trop pauvre pour hasarder une si grosse dépense, elle voulait lui épargner la douleur d'un refus.

Les notes sèches de son éternel clavecin fini-

rent par l'agacer ; quelques touches cessèrent de rendre des sons ; ce fut le coup de grâce. Une après-midi, Valdreck la trouva boudant sur sa chaise et pleurant presque. Elle se mit à la leçon d'un air contraint ; elle ne savait pas le morceau qu'on lui avait donné à étudier :

— Il me semble, mademoiselle, que vous vous relâchez un peu de votre ardeur première, lui dit le musicien ; seriez-vous malade ?

Elle ne put s'empêcher de répondre :

— C'est ce clavecin qui est malade, et bien malade.

Le mot lui avait échappé, elle rougit ; puis des larmes coulèrent de ses yeux :

— Pardonnez-moi, je vous prie, dit-elle, ce mouvement de chagrin ; j'ai tort. C'est une triste façon de vous remercier des bontés charmantes que vous avez toujours eues pour moi. Mais enfin, tout mal a son bon côté, et je ne vous dérangerai plus de votre travail, en vous importunant, comme je faisais, par nos exercices. Si vous voulez le permettre, je suis un peu souffrante aujourd'hui, nous en resterons là.

Valdreck laissa la jeune fille aux mains de

son vieux parrain, qui s'empressait autour d'elle, et se retira consterné. Il y avait tant d'accablement sur son visage et dans sa contenance, que Marguerite, le voyant tomber sur son fauteuil, lui demanda de son air de compassion narquoise :

— Voyons ! qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a, dit Valdreck, répondant bien plus à sa propre pensée qu'à la gouvernante, il y a qu'elle ne jouera plus du clavecin.

— Eh bien ! vous devez être enchanté, puisque vous ne pouvez pas le souffrir.

On eût dit que ces mots éveillaient Valdreck en sursaut.

— Veux-tu bien te sauver à ta cuisine ! s'écria-t-il.

Au fait, Marguerite avait raison. Il aurait dû être enchanté : il était au comble de ses vœux, il recouvrait le silence, la paix et le travail. N'était-ce pas ce qu'il avait toujours désiré, ce qu'il était venu chercher au fond de l'île Saint-Louis ? N'était-ce pas pour jouir de cette tranquillité qu'il avait loué deux appartements ? Il n'avait qu'à ne se plus mêler

de la chose. Ce n'était pas sa faute si elle n'avait pas de quoi se payer un piano.

— Et elle va pleurer ! s'écria-t-il. J'ai vu des larmes dans ses yeux. Pauvre fille ! Je ne suis donc qu'un vieil égoïste ! je sacrifie à mes manies le bonheur de cette aimable créature ! elle n'a pas d'autre plaisir au monde et je le lui enlève ! C'est qu'elle est douée, la chère enfant ! elle est artiste ! et je lui refuse un piano ! un méchant piano !...

VII

Comme il en était là de ses réflexions, Marguerite entra.

— Monsieur aura-t-il quelqu'un à dîner? demanda-t-elle.

— Et pourquoi aurais-je quelqu'un à dîner? répondit-il d'un ton bourru.

— Dame! c'est que ce jour-là.., souvent... monsieur...

— De quel jour parlez-vous? sempiternelle bavarde!

— Enfin, quoi! c'est votre fête aujourd'hui, et j'avais pensé...

— Ah! c'est ma fête! s'écria-t-il; eh bien! je vais me la payer!

Et se jetant sur son chapeau, il sortit comme un trait.

— Décidément, il a quelque chose... murmura Marguerite.

Le lendemain, Valdreck marqua plus d'inquiétude qu'il n'en avait jamais montré. A chaque instant il ouvrait la fenêtre et se penchait en dehors ; il semblait écouter si personne ne venait. D'autres fois, il se glissait à pas de loup sur le palier, et regardait par-dessus la rampe, interrogeant l'espace. Tous ces tours avaient excité au plus haut point la curiosité de Marguerite, qui guignait son maître du coin de l'œil et se touchait le front en branlant la tête.

Tout à coup, le bruit d'une voiture s'arrêtant devant la porte cochère le fit tressaillir ; il bondit jusqu'à la porte suivi de Marguerite, que l'inquiétude dévorait. Il arriva assez à temps pour voir deux hommes qui débarquaient avec soin du fond de leur voiture une caisse de piano.

— Doucement, répétait Valdreck, doucement.

L'opération ne fut pas plus tôt terminée et le piano à terre que Valdreck s'écria avec colère :

— Mais il y a erreur ! ce n'est pas le piano que j'ai choisi.

— C'est celui-là qu'on nous a dit d'apporter.

— Je n'en veux pas! remportez-le.

Une voix de femme intervint, la propre voix de madame Simonneau, qui, au bruit, accourait essoufflée :

— Remporter mon piano! s'écria-t-elle, et pourquoi cela?

— Votre piano, madame! demanda le musicien stupéfait.

— Eh! oui! mon piano. Est-ce que je n'ai plus le droit à présent d'avoir un piano comme tout le monde? Par ici, mes amis, par ici.

Elle indiquait aux hommes de peine la porte du rez-de-chaussée. Valdreck courut à la dame et, lui serrant le bras avec force :

— Pour qui ce piano, madame? pour qui? ce n'est pas pour vous, j'imagine.

— Naturellement. Quelle bêtise! c'est pour mon neveu...

— Quel neveu?

— Vous savez bien..., mon neveu..., celui qui est à l'armée d'Afrique..., un fier gars...

Et s'interrompant pour parler aux hommes :

— Là..., disait-elle, le long de cette muraille... prenez garde de rien abîmer.

Elle releva le couvercle :

Il est vraiment beau tout de même, dit-elle en l'admirant.

— Votre neveu?

— Qui vous parle de mon neveu? le piano, un Burkhart, mon cher, douze cents francs; payé comptant, rien que cela. Voulez-vous l'essayer, pour voir?

A cette proposition, qui avait l'air d'une amère ironie, Valdreck bondit en arrière.

— Ce neveu est donc musicien? s'écria-t-il impétueusement.

— Un peu, mon neveu! répondit-elle en riant de tout son cœur à sa plaisanterie.

— Il emporte alors un piano dans son sac de soldat?

— Quelle bêtise! non, il joue de la flûte.

— Et c'est pour cela que vous lui achetez un piano?

— Qui peut le plus peut le moins. C'est autrement difficile de jouer des airs en soufflant dans un petit trou que de taper sur ce râtelier d'Anglaise. Tenez! moi, je n'ai jamais appris; eh bien! je sais *Au clair de la lune* avec

un doigt. Vous allez voir, c'est très-gentil.

Valdreck se précipita sur le piano, qu'il ferma avec violence, et marchant sur la pauvre femme, qui reculait d'instinct :

— Mais, madame, s'écria-t-il, voilà des choses qui ne se font pas ! Quoi ! je viens chez vous, au fond de l'île Saint-Louis, dans une maison d'air respectable, j'y loue deux appartements, et vous achetez un piano !

— Mais ça n'a pas le moindre rapport !

— Pas le moindre rapport ! Mais si je me suis mis deux loyers sur les bras, c'est uniquement pour ne pas avoir de piano sur ma tête ni sous mes pieds, le piano est un vice rédhibitoire.

— Vous en jouez toute la journée !

— C'est précisément pour cela que je ne veux pas que personne autre en joue. Moi, mon bruit ne m'incommode pas. Celui des voisins m'est odieux. Si ce piano reste ici, je déchire mon bail, je déménage, c'est une trahison.

— Vous êtes un drôle de particulier ! vous faites semblant d'adorer le piano : on en achète un pour vous être agréable ; et vous vous enlevez comme une soupe au lait. Est-ce que sans vous

j'aurais jamais songé à donner mon bon argent contre cette grande guimbarde? C'est pour vous ce que j'en ai fait. Je m'étais dit : il aime le piano, mon neveu va venir...

— Allez à tous les diables, avec votre neveu et votre piano. Je ne sais qui me retient de le mettre en pièces.

— Ah! mais, pas de ça, Lisette! un piano de douze cents francs!

Et elle se jeta résolûment devant son Burkhart, les mains tendues, prête à le défendre, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le bruit d'une voiture qui s'arrêta à la porte d'entrée la tira de cette posture belliqueuse, et mit fin à la scène. Elle alla voir ce qu'il y avait de nouveau :

— Tiens! s'écria-t-elle étonnée, on dirait encore une voiture à piano. On se trompe, sans doute. Je n'en ai demandé qu'un.

L'homme qui conduisait sauta à bas du siége.

— Mademoiselle Jeanne d'Esgrigny, est-ce ici? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, au troisième.

A ce moment Valdreck se montra :

— Ah! c'est vous, monsieur Valdreck, lui dit l'homme avec une bonhomie joyeuse. Le patron m'a chargé de vous dire que vous auriez un fameux piano, tout ce qu'il y a de plus sterling en fait de piano, et pour pas cher, vous pouvez vous en vanter.

— C'est bon! c'est bon! disait Valdrech, baissant le nez, du ton d'un homme qui veut en finir vite. Faites votre commission, j'ai à sortir.

Madame Simonneau écoutait, stupéfaite. Elle hésitait à comprendre. Elle interrogeait d'un long regard Marguerite, qui, répétant son geste familier, porta son index à son front en levant les épaules. Elle finit par éclater de rire.

— Ainsi, dit-elle, prenant le bras de Valdreck, qu'elle fit tourner sur lui-même comme un toton, ainsi le piano vous dérange, et vous en achetez pour les demoiselles. Il paraît que le piano des nièces vous est moins désagréable que celui des neveux. Sous vos pieds, il n'en faut pas; mais sur votre tête, ça vous va très-bien. Si je vous menaçais pourtant de mettre le vôtre en morceaux, qu'est-ce que vous diriez?

Hélas! Valdreck ne disait rien ; il avait tout doucement détaché son bras de l'étau où le serrait l'ex-marchande de carottes, et il s'était esquivé, la mine un peu piteuse. Il ne connaissait d'autre recours, dans les embarras de la vie, que de se détendre les nerfs et de se calmer le sang par un rapide tour de promenade.

Il ne rentra que pour l'heure du dîner, se défila le long du mur pour n'être pas aperçu de la terrible madame Simonneau, ouvrit sans bruit la porte de son appartement, et se glissa, d'un pas suspendu, dans son cabinet de travail. Arrivé là, il ne put retenir un cri : un cri d'admiration et de joie. Au milieu de la chambre se dressait le clavecin de Marie-Antoinette, ce clavecin, le secret objet de ses convoitises d'artiste.

Sur la table de l'instrument s'étalait, dans un vase de vieux sèvres, dont il lui était arrivé un jour de louer l'élégance, un énorme bouquet de roses qui embaumaient.

Au vase était accotée une carte, sur laquelle Valdreck déchiffra ces mots, écrits d'une petite écriture serrée et fine :

« Mademoiselle Jeanne d'Esgrigny prie son digne maître, M. Valdreck, d'accepter cet humble souvenir d'une profonde reconnaissance et d'une sincère affection. »

Le pauvre homme jeta autour de lui un regard soupçonneux pour s'assurer qu'il n'était point épié par Marguerite; il baisa les lignes tracées par la main blanche de sa petite amie et qui lui apportaient comme un parfum d'elle; et, sans plus songer à tous ses ennuis de la journée, il s'assit devant son clavecin.

Il y avait longtemps qu'il cherchait une mélodie qui pût s'adapter à ces vers délicieux de Malherbe :

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux mêmes des cieux.

Il n'avait jamais rien pu trouver d'assez expressif, rien qui satisfît son goût d'artiste. A peine eut-il essayé un accord, que la phrase mélodique jaillit tout entière sous ses doigts, une phrase inspirée, d'une mélancolie inexprimable, qui est restée un des plus aimables

bijoux de l'art contemporain. Il se hâta de la transcrire, mit les paroles au-dessous, puis la date, l'heure, et signa.

Quelle idée lui passa par le cerveau? Je ne sais; mais il écarta du doigt la feuille humide et demeura quelque temps perdu dans ses rêveries. Il reprit le papier et, en tête du morceau, il écrivit rapidement :

A mademoiselle Jeanne d'Esgrigny.

Et sonnant Marguerite :

— Porte cela au troisième, lui dit-il.

— Oh! monsieur!... fit Marguerite d'un air scandalisé.

— Pas un mot, ou je vous chasse ; entendez-vous ? je vous chasse.

— C'est bien, on y va, dit Marguerite.

La soirée fut charmante ce jour-là : l'air était tiède, et le soleil illuminait les toits de ses rayons de feu. Valdreck ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur la barre d'appui. Il n'était pas là depuis dix minutes, qu'il eut l'ineffable bonheur d'entendre une voix jeune, fraîche, émue, qui chantait avec une charmante gaucherie d'accent :

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux mêmes des cieux.

Tout son cœur se fondit; il s'abîma dans la contemplation du ciel, où commençait à poindre un blanchâtre croissant de lune. Il s'égarait déjà dans les plaines sacrées de la fantaisie, cueillant sur son chemin les étoiles d'or qu'il y rencontrait, quand un bruit sec le rappela cruellement à la réalité.

De l'appartement du dessous montait l'air de *Au clair de la lune*, joué d'un seul doigt sur le piano de madame Simonneau. Il se rejeta en arrière, et comme Marguerite entrait au même moment, portant le café sur un plateau :

— Veux-tu bien fermer la fenêtre ! s'écria-t-il furieux.

— Allons ! voilà encore monsieur dans ses lubies, soupira Marguerite.

Et elle ferma la fenêtre.

VIII

Le terrible neveu de madame Simonneau ne tarda guère à faire son apparition. Un soir que tout dormait dans la maison silencieuse, le rez-de-chaussée retentit d'éclats de voix qui montèrent d'étage en étage, annonçant la nouvelle depuis trois jours attendue. C'était la bonne dame qui installait à grand fracas le capitaine dans l'appartement qu'elle lui avait réservé. Elle ne laissait pas d'être, dans toutes les circonstances de la vie, expansive et bruyante. Vous jugez si un événement aussi considérable mit sa cervelle à l'envers et sa langue en mouvement. Ce fut, durant plus d'une heure, un remue-ménage de malles traînées par les chambres, de fauteuils

changés de place, de portes ouvertes et fermées avec violence, d'exclamations de joie, de gros baisers sonores, et pour couronner le tout, de gammes s'envolant du piano qu'on semblait essayer.

Valdreck se tournait et se retournait rageusement entre ses draps : — C'est lui, se disait-il, le voilà, ce misérable croquenotes, ce flûtiste de malheur, ce maudit zouave ! Mais que font les Arabes, qu'ils ne lui ont pas envoyé une bonne balle quelque part ! Enfin ! ce ne sera qu'un moment à passer ! Son congé ne saurait être long ! L'Algérie le réclame, ce guerrier ! il faudra bien qu'il reparte ! le tout est de ne pas le voir d'ici-là, de le fuir comme la peste ! et quand il se sera remis en route, bon voyage ! on reprendra le paisible train de vie si malencontreusement interrompu par ce fâcheux.

Sur cette idée consolante Valdreck se rendormit. Il déjeuna même de grand appétit, sans plus songer à l'incident de la nuit dernière qu'on ne se préoccupe d'un mauvais rêve dissipé par les premiers rayons du matin. Il fut tiré de sa quiétude par un coup de sonnette :

— Monsieur, revint dire Marguerite, qui était allée ouvrir, c'est le voisin d'en bas qui demande à parler à monsieur.

— Le voisin d'en bas ?

— Oui, monsieur.

— Et tu as répondu, j'imagine, que je n'étais pas chez moi !

— Non, monsieur.

— Comment ? non ! Tu sais bien que je n'y suis dans l'après-midi pour personne ; et pour lui, jamais.

— Comment voulez-vous que je lui dise que vous n'y êtes pas ? Il habite au-dessous de vous, il sait bien que vous y êtes. Ce serait une malhonnêteté. Et puis il est très-gentil, ce militaire. Je vous assure que vous aurez plaisir à le voir.

— Allons ! dis-lui d'entrer, vieille sotte, puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement.

Valdreck s'arma de son visage le plus grognon, de son ton le plus bougonnant, il se hérissa en boule pour bien montrer à cet indiscret visiteur combien sa politesse lui était importune.

— Monsieur Charles Férot, annonça la bonne.

Celui qui portait ce nom n'était rien moins que le soudard qu'avait rêvé le maître de musique dans un accès de méchante humeur. C'était un grand beau jeune homme, qui marquait trente ans à peine, de taille svelte, aisé en sa démarche, l'œil intelligent, ouvert, et d'une pénétrante douceur qui était d'autant plus remarquable que sur le visage bronzé par le soleil éclatait une fierté mâle. Le regard d'un rêveur sous le front d'un soldat.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit le jeune officier, de forcer ainsi votre porte sans être connu de vous, sans même vous avoir été présenté par madame Simonneau, qui est ma tante, et j'ajouterai, monsieur, une de vos plus ferventes admiratrices. Mais j'ai cru comprendre à un mot qui lui est échappé dans la conversation d'hier, que le bruit du piano, vous dérangeant de vos occupations, vous était incommode. Je serais désolé de troubler en rien votre travail, et c'est pour cela que je viens tout franchement, tout simplement, vous demander s'il vous est plus agréable que ce piano, fort mal à propos acheté par ma tante, à mon intention, reste

sévèrement fermé tout le temps que j'aurai l'honneur de rester le voisin d'un des plus illustres maîtres de l'art moderne.

Tout est sujet d'agacement aux gens mal disposés. Aussi fut-ce d'un air affreusement maussade que Valdreck répondit :

— Je n'ai pas le droit d'exiger ce sacrifice.

— Le sacrifice est bien léger ; je voudrais, monsieur, qu'il fût plus grand pour avoir plus de plaisir encore à vous le faire.

— Oh ! mon Dieu ! grommela Valdreck toujours irrité, le piano... la flûte... vous sentez, c'est tout un pour moi : entre les bruits désagréables, je ne fais pas de différence.

— Je vois, dit l'officier en souriant, que ma chère tante a gardé l'habitude très-hygiénique de ne pas se laisser étouffer par un secret. Elle vous a parlé de mon faible pour la flûte.

— Je savais bien que jouer de la flûte était une maladie, j'ignorais encore qu'on dût la tenir secrète.

— Il n'y a en effet rien de secret dans la maladie dont je suis affligé. Que voulez-vous, monsieur, il faut pardonner aux militaires leur

goût pour ces distractions charmantes qui leur aident à supporter les longues heures de l'exil et de la solitude. Quand on se trouve relégué toute une saison dans un coin perdu de l'Afrique, sans autre conversation que le hurlement lointain des chacals, sans autre amusement qu'une alerte, qui vient par intervalles rompre la monotonie de l'existence, un ciel implacablement bleu sur la tête, et devant les yeux l'éternelle et chagrinante vue d'un paysage aride, ce serait à mourir d'ennui si par quelque artifice on n'ouvrait pas à l'imagination des horizons plus variés et plus vastes. Aux uns la rêverie suffit, d'autres préfèrent se livrer à la fée aux yeux verts ; quelques-uns portent dans leur poche un volume de poésies cent fois lues ; moi, j'avais une flûte.

Je sais bien qu'on se représente malaisément un officier français jouant de la flûte comme un simple berger d'Arcadie. Mais là-bas, sur la lisière du Sahara algérien, on est moins sensible au ridicule. Je vous assure que mes camarades ne riaient point de mon pauvre instrument, les soldats le connaissaient bien ; il les avait fait

danser plus d'une fois sur des airs de France. Un jour, dans la mêlée d'un combat, il m'arriva de le perdre. Un Arabe s'en était emparé. Ce fut un désespoir chez mes hommes. Ils se lancèrent à la poursuite des fuyards, et après une course de tous les diables, ils me rapportèrent ma flûte, avec l'Arabe qui l'avait enlevée. Ce jour-là, je leur jouai en récompense tout ce qu'ils voulurent, et je puis vous assurer que jamais soliste ne fut applaudi de meilleur cœur et par de plus braves gens. Je crois même que j'eus l'honneur de faire la conquête de l'Arabe, car nous vîmes tous tomber des larmes de ses yeux, tandis qu'il écoutait un des airs de son pays, que j'avais transcrits pour la flûte.

— Ah! dit Valdreck, vous vous êtes occupé de musique arabe?

— Mais oui, je me suis amusé à recueillir la plupart des mélodies nationales de l'Orient, et quoiqu'elles soient assez difficiles à noter, car nous manquons de signes pour exprimer quelques intervalles de ton fort en usage chez eux, je me flatte d'avoir mené à bien ce petit travail. Je vous demanderai la permission de vous le

communiquer, s'il peut vous être agréable.

Valdreck répondit qu'il serait en effet bien aise de consulter ce manuscrit. Il s'occupait en ce moment même d'une grande composition musicale qu'il voulait revêtir des couleurs de l'Orient. Rien ne pouvait lui être plus agréable que cette offre. La glace se trouva donc rompue entre les deux voisins, et l'on continua de part et d'autre, avec moins de gêne, la conversation commencée non sans quelque aigreur. Le maëstro pria le jeune officier de se mettre au piano et de lui jouer une des mélodies de son répertoire arabe. L'autre ne se fit pas prier et il chanta d'une voix très-juste, en s'accompagnant lui-même, les paroles qui servaient de texte à l'air. Valdreck l'écouta avec un plaisir visible, et quand l'autre eut fini, au lieu de perdre son temps en compliments vains, il s'assit à son tour sur le tabouret, sans plus faire attention à son hôte, reprit le thème qu'il venait d'entendre, et, s'abandonnant à la verve de son inspiration, il l'enrichit de développements nouveaux, et improvisa une délicieuse fantaisie, toute parfumée des rêves de l'Orient.

— Bravo, maître, bravo, s'écria Férot avec transport quand, après avoir frappé la dernière note, il eut fermé le piano.

— Oui, c'est assez gentil, dit Valdreck satisfait.

Ils causèrent quelques instants encore. Le jeune officier trouva moyen d'entremêler l'entretien de quelques éloges délicats à l'adresse du musicien, et qui lui furent d'autant plus sensibles qu'ils semblaient partir d'un homme à la fois compétent et sincère. Il témoigna son chagrin de n'avoir pas vu la dernière œuvre de Valdreck, la seule qu'il n'eût pas le plaisir de connaître. Elle avait été réprésentée tandis qu'il vivait en Algérie, loin du monde civilisé. Valdreck promit que le jour où l'Opéra-Comique la donnerait, il enverrait une loge à madame Simonneau, et tous deux se séparèrent, enchantés l'un de l'autre, après s'être donné une cordiale poignée de main.

— Eh bien! dit Valdreck à Marguerite, le soir même en dînant, il est très-aimable, ce garçon; il sait la musique, et pouvu qu'il n'en fasse pas, ce sera un voisin charmant.

Trois jours se passèrent, durant lesquels flûte et piano restèrent absolument muets. Valdreck n'eut de nouvelles de son obligeant voisin que grâce à un cahier de musique que le jeune officier lui fit passer, avec un court billet d'envoi, par l'intermédiaire de Justine, la femme de chambre de sa tante. Valdreck nageait dans la joie; il avait repris le cours de ses occupations quotidiennes et recouvré toute la sérénité de sa vie ordinaire : ses inquiétudes avaient disparu.

On apporta un beau matin à madame Simonneau une lettre ainsi conçue :

« Chère Madame,

» L'Opéra-Comique donne ce soir la pièce de votre serviteur. Monsieur votre neveu a bien voulu me témoigner le désir de la voir. Je pense que vous aurez quelque plaisir à l'accompagner. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un coupon de loge, dont toutes les places restent à votre disposition. Je me ferai un plaisir d'aller, dans un des entr'actes, vous présenter mes respects et mes amitiés.

» Je vous prie d'agréer, avec mes excuses pour l'algarade de l'autre jour, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

» Votre vieux musicien,

» VALDRECK. »

IX

Les joues de madame Simonneau s'empourprèrent de joie et d'orgueil à la lecture de ce billet. Elle s'engouffra, comme une trombe, chez son neveu, et lui tendit la lettre qu'elle venait de recevoir.

— Il y six places, lui dit-elle ; qui allons-nous emmener ?

— Mais je crois me rappeler que les loges de six places dans les théâtres parisiens ressemblent assez à ces salons de cent couverts, où l'on tient vingt-cinq en se serrant un peu ; nous ferons bien de n'emmener qu'une personne avec nous, et de garder la quatrième place pour M. Valdreck, s'il lui prend fantaisie de venir entendre un acte dans sa loge.

—Tu ne connais pas le père Valdreck ! c'est un

vieux loup,une espèce de maniaque! il se fourre toujours, tout seul, dans un fond de trou sombre pour écouter sa musique. Il ne viendra pas, tu peux en être sûr. Il a trop peur des compliments. Le jour de la répétition générale car j'ai assisté à la répétition générale (il voulait avoir mon avis), il s'était caché dans l'ombre d'une baignoire ; personne n'a pu le découvrir. C'est un original. S'il vient dans l'entr'acte, comme il le promet, ce sera tout le bout du monde. Il nous reste donc deux places à offrir. Si nous emmenions la petite voisine d'en haut?

— Qu'est-ce que c'est que la petite voisine d'en haut ?

— Mademoiselle Jeanne d'Esgrigny, dont tu entends le piano une partie de la journée. Car, à elle tout lui est permis. Elle a droit de faire du bruit tant qu'elle veut. Ça n'incommode pas ce hibou de Valdreck.

— Emmenons mademoiselle Jeanne, dit Férot, qui préférait encore une inconnue jeune et bien élevée aux caricatures qui ornaient le salon de sa tante.

— C'est qu'elle a déjà vu la pièce une fois, objecta madame Simonneau.

— Ce n'est pas une raison, ma tante. Un opéra ne se goûte bien qu'après trois ou quatre auditions, quand on est déjà familiarisé avec l'œuvre.

— Ça, c'est vrai. Ainsi, moi, j'ai déjà vu deux fois la *Dame blanche* ; eh bien ! tu me croiras si tu veux, je la reverrais une troisième.

— C'est que toi, ma tante, tu as le goût de la musique, dit le jeune homme avec un sérieux parfait.

— Ça, c'est encore vrai. Mais la petite aussi, il faut lui rendre justice, elle a du goût. Eh bien ! c'est dit : je m'en vais lui offrir de l'emmener avec son vieux bonhomme de parrain. Il ne viendra pas ; il ne peut plus bouger, mais il me la confiera volontiers. Il aime que sa fille s'amuse. Elle n'a pas déjà tant de distractions, la pauvre chère enfant ! Et quant à la quatrième place...

— A tout hasard, laissons-la libre pour M. Valdreck, interrompit le neveu, qui se défiait, non sans raison, des amis de sa tante.

Et il écrivit tout de suite au vieux musicien, pour le remercier, un mot aimable, où il le prévenait qu'on lui garderait une place dans sa loge, avec une secrète espérance qu'il voudrait bien ne pas s'en tenir à la lettre de sa promesse et leur donner mieux qu'un entr'acte.

— Compte là-dessus! maugréa Valdreck en lisant ce billet!

Le soir venu, il alla, selon son habitude, s'enfouir dans le fond d'une baignoire, d'où il pouvait suivre à la fois sans être beaucoup troublé et la représentation de l'œuvre sur la scène et les impressions qui se reflétaient sur le visage des spectateurs. Il commença de fouiller les loges avec sa lorgnette, et tout à coup il tressaillit. Il venait d'apercevoir Jeanne, fraîche, rose, avec cette animation des yeux et cet éclat du teint que donne aux jeune filles le plaisir toujours nouveau du spectacle. Il n'était pas grand clerc en fait de toilette, et il lui aurait été bien difficile d'analyser celle que portait Jeanne. Mais elle lui parut charmante, et il se fût volontiers abîmé dans la contemplation de cette aimable personne, qu'il pouvait se donner le plaisir de regarder lon-

guement, dont il lui était permis de s'enivrer en silence,si une pensée importune ne se fût tout à coup dressée devant son esprit, sous forme de point d'interrogation.

— Pourquoi donc était-elle de la partie? quel besoin madame Simonneau avait-elle de la convier à cette représentation? à quel sentiment secret avait-elle obéi?

Tandis qu'il s'ingéniait à résoudre ces questions, l'officier, qui était sorti un moment, entra dans la loge, et Valdreck le vit qui offrait à la jeune fille un objet qui lui fit l'effet d'être une boîte de bonbons. Jeanne remercia d'un sourire, ouvrit la boîte, et la présenta à la tante...

Oh! la tante! c'était elle évidemment qui avait eu cette déplorable idée de réunir ainsi, dans la même loge,tout un soir, ces deux jeunes gens qui ne se connaissaient pas, qui ne se seraient sans doute jamais connus sans cette circonstance. L'extravagante! la folle! la sotte! elle étranglait dans une affreuse robe verte, trop serrée à la taille; son visage, d'un cramoisi apoplectique, éclatait comme une rouge pivoine, sous un chapeau d'un bleu cru, que surmontait un oiseau

de paradis. Les hommes de l'orchestre se la montraient en souriant. Valdreck, à la voir de loin respirer avec force, comme une personne sanglée dans un corset trop étroit, se flatta un instant de l'espérance que la toile ne se lèverait pas avant qu'un coup de sang eût coupé court aux pressentiments funestes dont il venait de se sentir atteint.

Mais le chef d'orchestre prit son bâton et l'ouverture tout entière s'acheva sans qu'aucun accident se fût produit. La toile se leva, et le vieux musicien, qui connaissait de reste la partition, garda sa lorgnette obstinément braquée sur le couple qui avait le privilége de le préoccuper. La jeune fille écoutait avec une attention profonde : les passions exprimées sur la scène se reflétaient sur son beau visage ; parfois elle riait d'un joli et franc rire qui découvrait ses dents blanches, et souvent il passait comme un éclair de flamme dans ses yeux humides. Il n'y avait pas à en douter ; elle était tout entière à l'œuvre.

Mais le jeune homme ! Ah ! le jeune homme, il s'était placé, comme la bienséance lui en

faisait un devoir, juste derrière sa tante; mais au lieu de regarder droit devant lui, par-dessus l'oiseau de paradis qui s'envolait du chapeau de la vénérable douairière, pourquoi tenait-il ses yeux obstinément fixés dans une direction où il rencontrait, non l'acteur en scène, mais trois ou quatre petits groupes de poils follets, qui se jouaient sur la nuque baissée de Jeanne? Ce léger duvet de cheveux blonds, gentiment frisés, Valdreck le connaissait bien, pour l'avoir souvent admiré, tandis qu'il se tenait derrière son élève assise au piano. La vue sans doute en appartenait à tout le monde, et ce n'était pas là un lot réservé pour lui seul; d'où vient pourtant qu'il éprouva je ne sais quel cuisant déplaisir à constater cette attention persistante? pourquoi se surprit-il grommelant tout le long de l'acte de muettes imprécations contre ceux qui s'en viennent au théâtre pour ne pas écouter; qui prétendent aimer la musique et qui pensent à autre chose, quand on en joue?

A la chute du rideau, Jeanne prit sa lorgnette et parcourut la salle. Ce geste rasséréna Valdreck et jeta un doux baume sur sa blessure.

— C'est moi qu'elle cherche, se dit-il.

C'était lui en effet. Il eut bonne envie de monter faire une visite à ces dames. Mais au moment de se faire ouvrir la loge, il se trouva pris de je ne sais quelle inquiétude, mêlée de fausse honte. Il eut peur, tout comme un collégien, redescendit sans entrer, et courut se renfermer à nouveau dans son observatoire.

Le deuxième acte du *Tonnelier de Nuremberg* est le meilleur des trois, et l'un des plus aimables joyaux de l'opéra-comique français. Il s'y trouve un duo d'amour, d'une couleur rêveuse, qui, le premier soir, excita de longs transports dans le public, que l'on bisse encore toutes les fois que les artistes savent le faire valoir, et qui, même après être devenu populaire, n'a encore rien perdu de son charme. Il a résisté aux orgues de Barbarie.

Aux premières mesures de la ritournelle qui ouvrait la mélodie, l'horrible madame Simonneau se mit à dodeliner la tête, à battre la mesure, avec l'air capable d'une femme qui a déjà vu la pièce, et elle poussa Jeanne du coude en guise de mystérieux avertissement. Valdreck

la donnait de bon cœur à tous les diables; mais il eut la satisfaction de voir que tout le remue-ménage de cette vieille folle ne tirait pas Jeanne de l'extase où elle semblait plongée. La jeune fille écoutait avec ardeur et ravissement : elle s'imprégnait de cette musique, et au dernier vers :

Je t'aime à mourir pour toi !

son cœur parut déborder ; elle tourna les yeux, comme si elle voulait trouver une âme où décharger le trop-plein de son émotion, et rencontra ceux du jeune officier, qui brillaient tout humides du même attendrissement ; ce ne fut qu'un éclair, elle se retourna, en rougissant beaucoup, et s'enfonça le visage dans son mouchoir. L'autre essuya prestement, d'un revers de main, une larme qui venait d'éclore au bord de ses paupières, et cacha sa confusion derrière l'oiseau de paradis de sa tante.

Cette larme tomba, comme une goutte de feu, sur le cœur du pauvre Valdreck. Ainsi donc, c'était lui qui avait donné cette loge, pour qu'ils se prissent d'amour l'un pour l'autre ; c'était lui dont la musique servait d'intermédiaire à

cette passion naissante; c'était lui qui avait fiancé leurs deux cœurs, en attendant sans doute qu'il joignît leurs mains. Il y avait là de quoi s'arracher les cheveux !

Ses cheveux, hélas ! ils étaient tout gris. Ils lui disaient, ces cheveux de malheur, qu'il faut laisser l'amour aux jeunes gens ; et voici que les beaux vers de Racan, auxquels il avait jadis essayé d'adapter un récitatif, lui remontaient à la mémoire :

> Tircis, il s'en va temps de prendre sa retraite ;
> La course de tes jours est plus d'à moitié faite...

Les notes de ce récitatif chantèrent dans son cerveau ; qu'elles lui parurent faibles et dénuées de sentiment ! elles n'exprimaient qu'une mélancolie douce ; elles auraient dû être empreintes d'une douleur amère, poignante, inexorable. Il souffrait comme un damné.

Mais pourquoi souffrait-il ? il aurait dû être ravi au contraire. N'est-ce pas un privilége sacré de l'art d'ouvrir l'âme des initiés et même parfois des profanes aux émotions tendres, de faire jaillir du fond de leurs cœurs la source de



l'idéal? N'est-ce pas une des plus poétiques légendes qu'ait inventées l'imagination humaine, celle de Francesca de Rimini, à qui l'amour fut révélé par un poëme lu à deux? Lui aussi, il avait accompli ce miracle charmant d'éveiller l'alouette qui allait accompagner de ses chants les transports de Roméo et Juliette. Y a-t-il pour un véritable artiste un triomphe qui soit à la fois plus doux et plus grand? D'où vient donc qu'il y sentait je ne sais quel arrière-goût d'amertume? pourquoi ne pouvait-il tenir en place, s'agitant sur sa chaise, et ne se décidant pas néanmoins à sortir!

Le second entr'acte s'écoula au milieu de ces réflexions moroses et de ces cruelles perplexités. Il ne put prendre sur lui d'aller dans cette loge, pour y jouer peut-être le rôle de ce triste personnage que les Italiens, dans leur langue faite exclusivement pour l'amour, ont nommé le *terzo incommodo*. Il s'enfuit brusquement du théâtre, quand la toile se leva sur le troisième acte, qui était, comme il arrive presque toujours dans les opéras-comiques, le plus faible des trois. Il rentra chez lui, tout barbouillé d'une

mélancolie noire, à laquelle il ne comprenait rien, et se promena longtemps par la chambre, en proie à un sombre chagrin que la nuit, rayée à peine par une seule bougie, semblait rendre plus épais encore.

Il entendit grincer dans la serrure la clef de la grosse porte d'entrée, qui tourna avec bruit sur ses gonds ; à la suite, des éclats de rire, un murmure d'adieux au bas de l'escalier, puis un bruit léger de pas sur les marches, le frôlement d'une porte ouverte avec précaution, puis plus rien. Il n'avait plus qu'à se coucher ; il se déshabilla et souffla sa lumière. Mais voilà que, dans l'obscurité, un bruissement de sons étouffés monta vers lui ; c'était comme la plainte vague du piano effleuré par une aile d'oiseau craintif. Il retint son souffle et tendit l'oreille. Il reconnut dans ce vaporeux soupir de la nuit quelques notes de sa mélodie :

Je t'aime à mourir pour toi !

— L'animal ! s'écria-t-il, furieux, est-ce qu'on joue du piano à des heures pareilles, dans une maison honnête !

Et il frappa du poing sur sa table de nuit avec tant de force que les meubles tremblèrent sur leur base, avec un bruit de vaisselle remuée.

La voix du piano s'éteignit sur-le-champ et tout rentra dans le silence. Mais le pauvre Valdreck n'en dormit pas davantage.

X

Le lendemain était jour de leçon. Il monta donc, non sans un terrible battement de cœur, chez sa voisine :

— Je crains, lui dit-il en entrant, que vous ne soyez trop fatiguée pour faire vos exercices aujourd'hui.

— Fatiguée, s'écria-t-elle. Et pourquoi donc, cher maître ? Une musique comme la vôtre ranime, au contraire, et donne des forces, cela est divin : jamais je ne me suis sentie plus heureuse et plus gaie. Je vous aime et vous suis reconnaissante d'avoir un si beau génie ; j'ai pleuré de tout mon cœur hier, et ces larmes m'étaient douces ; elles m'ont rafraîchi le sang. Toute la nuit, le délicieux duo du second acte

6.

m'a bourdonné aux oreilles ; je l'ai retenu, je le sais presque.

Et s'asseyant au piano, elle se mit à jouer :

Je t'aime à mourir pour toi !

Et tandis qu'elle tâtonnait, cherchant les notes, on entendit monter à travers le plafond, ou le long du treillage, par la croisée, une voix de flûte qui soupirait :

Je t'aime à mourir pour toi !

Elle précipita aussitôt la phrase, la jetant à pleine volée, comme si elle eût voulu couvrir à force de bruit le chant d'en bas, qui filtrait par des interstices secrets dans son appartement.

— Allons ! mademoiselle, des gammes, s'il vous plaît, dit rudement Valdreck.

Si jamais leçon fut donnée et reçue sans goût, ce fut bien celle-là. La pensée du maître voltigeait dans les espaces ; on voyait aisément aux yeux ardents de l'élève, à ses mouvements rapides, à son inquiétude de gestes et de paroles, qu'une forte préoccupation l'avait jetée hors de son naturel, qui était réservé et sauvage.

— Je crois que nous ferons bien d'en rester là, dit Valdreck. Vous me paraissez agitée et fiévreuse.

— Et vous, mon cher maître, aurait-elle pu répondre, vous êtes aujourd'hui bien maussade et désagréable.

Mais elle était trop contente qu'on la laissât seule pour élever la moindre objection. Et quand il fallut dire adieu à Valdreck, elle lui serra la main avec force dans un transport de reconnaissance.

Les jours qui suivirent furent cruels au pauvre musicien. Le temps n'était plus où il criait avec une fureur si comique l'ordre de fermer la fenêtre ; il la voulait toujours ouverte, au contraire, pour surveiller entre les deux pianos une correspondance qu'il soupçonnait sans la pouvoir jamais prendre en flagrant délit.

Tout lui était matière à défiance ; s'il entendait monter du rez-de-chaussée :

Mathilde, idole de mon âme,

— Ah ! le gredin, pensait-il.

Si c'était l'air de Boïeldieu :

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends.

Il frappait du pied avec colère :

— C'est trop fort, s'écriait-il, le polisson ! le scélérat !

Et d'en haut, on répondait :

O mon Fernand, tous les biens de la terre...

N'y avait-il dans tout cela qu'une coïncidence fortuite ? était-ce au contraire un échange de sentiments, qui s'envolaient, comme des pigeons voyageurs, d'une fenêtre à l'autre ?

Il n'osait se prononcer, mais ce n'était plus une vie. Le pauvre homme en était venu à ce point d'inquiétude jalouse qu'au moindre craquement des marches sur l'escalier, il se jetait dans un porte-manteau, dont la lucarne ouvrait sur le corridor, et qu'il y collait son œil. Deux fois Marguerite le surprit dans cette position ridicule.

— Que diable est-ce que vous faites là ? lui demandait la brave fille.

— Je cherchais une redingote pour sortir.

— Il fallait m'appeler. Qu'est-ce qui vous

prend maintenant de bousculer comme ça toutes vos affaires ?

Et Marguerite, répétant son geste habituel, portait son index à son front, en branlant la tête.

— Il est décidément fou, disait-elle. Il maigrit, il jaunit, il ne travaille plus, il monte et descend dix fois par jour d'un de ses appartements à l'autre : tout ça n'est pas naturel, mais que voulez-vous ? tous les hommes sont faits du même bois ; tant plus ils sont vieux, tant plus ils aiment les jeunesses. Si ce n'est pas pitié à son âge !

Et le malheureux Valdreck se répétait tout bas :

— A mon âge !

Un matin, madame Simonneau entra chez lui :

— Mon voisin, dit-elle, je n'y vais pas par quatre chemins ; je suis franche comme l'osier. Une politesse en vaut une autre. Vous m'avez donné une loge ; je viens vous inviter à dîner pour demain soir.

Valdreck fit un haut-le-corps.

— Oh ! mais, là, reprit l'ex-marchande de

carottes, un dîner aux petits oignons, un dîner à s'en lécher les quatre doigts et le pouce, un dîner dont vous me direz des nouvelles. Je sais que vous êtes gourmand, vous ; mais, ce n'est pas un vice d'aimer les bons morceaux. Vous aurez une dinde truffée, je ne vous dis que ça. Ce n'est pas une volaille comme celles qu'on vous vend chez les marchands, avec trois ou quatre ronds de flanelle noire sous la peau pour la frime ; c'est moi qui l'ai garnie de truffes, et je vous jure que c'est de l'ouvrage bien fait. La bête embaume. Chez moi, vous savez, il n'y a pas trente-six plats, et point de domestiques dans le dos. C'est moi qui sers avec Justine, mais ce que je sers est crânement servi. Je vous ferai manger des haricots rouges, trempés dans du bouillon ; c'est un rêve, voyez-vous. Pas distingué, si l'on veut, comme plat, les haricots rouges, mais qui ne connaît pas ça ne connaît rien.

— En effet... le haricot rouge... dit Valdreck qui était fort gastronome comme je vous l'ai dit, le haricot rouge a du bon. Mais qui avez-vous à votre dîner ?

— Nous, rien que nous... en tout petit comité, quoi !... mon neveu, vous, la petite d'en haut avec son parrain...

— Ah ! vous invitez mademoiselle Jeanne?

— Naturellement, puisque c'est à propos de votre loge. Et puis... plus personne ; peut-être un cousin à moi... Vous viendrez, n'est-ce pas? Je compte sur vous.

Le premier mouvement de Valdreck avait été de refuser et les haricots rouges et la dinde truffée de madame Simonneau ; mais je ne sais quelle jalousie le mordit au cœur, sans qu'il pût analyser ce sentiment confus, et il accepta avec une assez vague arrière-pensée d'avoir l'œil sur les deux jeunes gens.

Une vingtaine de personnes étaient réunies dans le salon de madame Simonneau, quand il y entra. La brave femme, enchantée d'avoir un grand homme à sa table, avait convié le ban et l'arrière-ban de ses collègues du temps jadis. On eut toutes les peines du monde à se placer autour de la table, qui était trop petite. Chacun s'insinua du mieux qu'il put sur sa chaise et commença de manger son potage de côté. Val-

dreck se trouvait entre la maîtresse de la maison et mademoiselle Jeanne. Le neveu, en uniforme, leur faisait face.

Le début du repas fut très-froid, comme il arrive toujours en ces sortes d'occasions. Peu à peu, le vin délia les langues ; l'apparition de la dinde truffée et l'appétissant fumet qu'elle répandit dans la salle à manger achevèrent d'égayer les convives, et firent jeter des cris d'admiration. Valdreck remarqua cependant que ni la voisine ni le jeune officier ne semblaient prendre à ces éclats de joie bruyante qu'une part distraite et pénible, leur front à tous deux était voilé d'un nuage de mélancolie, et l'on eût dit qu'ils se forçaient pour sourire. Qu'avaient-ils donc? pourquoi cet air de tristesse discrète? Il ne tarda pas à avoir le mot de l'énigme.

— Ce dîner, dit madame Simonneau, se trouve être un dîner d'adieu. Mon pauvre Charles vient de recevoir une lettre du ministre de la guerre; son congé, qui devait durer trois mois, est abrégé de deux.

— Ah! quel malheur! soupira Valdreck, qui

rayonnait intérieurement de satisfaction ; est-ce qu'il n'y a pas de remède?

— Pas ombre de remède, répondit l'officier. Il faudra que je me rembarque à la fin du mois.

Mademoiselle Jeanne, les yeux fichés sur son assiette, piquait avec ardeur des bribes de truffes qui nageaient dans la sauce.

— A la guerre comme à la guerre! dit la tante. Il ne faut pas que cela t'empêche de te bourrer de truffes, mon neveu. Allons! encore une tournée.

Valdreck avait jusqu'alors mangé en silence, savourant avec béatitude, mais d'un air grognon, les plats cuisinés par sa propriétaire. Qui expliquera pourquoi sa langue, à partir de ce moment, se trouva déliée en même temps que son front s'éclaircissait? La conversation tomba sur le théâtre, qui est le thème ordinaire des entretiens à Paris. Lui, qui n'avait point ce qu'on appelle de l'esprit, il fut ce soir-là intéressant et gai ; il raconta, avec une bonhomie narquoise, des anecdotes plaisantes sur les prétentions des acteurs, sur les rivalités des actrices. On le trouva charmant.

Au café, lorsqu'une maîtresse de maison le priait de jouer quelque chose, il avait l'habitude de refuser d'un ton sec et presque grincheux; il se mit cette fois de lui-même au piano, joua tout ce qu'on voulut, et poussa la condescendance jusqu'à exécuter, lui, Valdreck, un quadrille qui fut suivi d'une valse.

Quelques couples s'élancèrent en tournoyant dans le salon; le musicien aperçut tout à coup dans une glace l'officier et Jeanne : elle, penchée sur son épaule, et lui, enlaçant sa taille des bras, qui faisaient leur partie de valse dans ce concert; il arrêta brusquement la mélodie.

— Oh! mon cher maître, mon ami! dit Jeanne se mettant presque à ses genoux, encore quelques mesures...

Ses joues étaient empourprées de plaisir et ses yeux brillaient d'un éclat charmant. Valdreck la regarda avec un bienveillant sourire et reprit la valse interrompue. Que lui importait après tout? Cet officier de malheur allait partir, c'était bien le moins qu'il jouît de son reste.

La soirée dansante se prolongea fort avant

dans la nuit, et Valdreck resta jusqu'à la fin, contre ses habitudes.

— Je ne sais pas ce qu'a monsieur, disait Marguerite aux autres domestiques, qui passaient curieusement leur tête par les portes à demi ouvertes, il est enragé ce soir. Ah! c'est bien vrai que, depuis qu'il est venu loger ici, le pauvre cher homme n'a plus sa tête.

A trois heures du matin, il reconduisit mademoiselle Jeanne jusqu'à sa porte, lui souhaita le bonsoir, s'en fut se mettre au lit, tout rasséréné, et dormit comme un bienheureux.

XI

Il fut tout aise de ne sentir nulle fatigue, en se levant, le lendemain. Il fit jouer les articulations de ses bras et de ses jambes; elles étaient en parfait état. Il se regarda dans la glace; il se trouva bon visage.

— Réponds-moi, Marguerite, dit-il à sa gouvernante, est-ce que tu ne me trouves pas rajeuni, ce matin?

— Monsieur est frais comme une rose.

— N'est-ce pas que je ne suis pas déjà si vieux?

— Dame! monsieur est vieux sans l'être; il est vieux et il ne l'est pas. Il a un âge raisonnable. Je dis, moi, que si monsieur voulait se marier, une femme bien saine s'en accommoderait encore très-joliment.

— Tu crois !

— J'en suis sûre, répondit Marguerite, dont les yeux s'étaient allumés et dont la voix tremblait.

Elle suivait de l'œil les mouvements de son maître, qui s'était mis, selon son habitude, à marcher à travers la chambre, en proie à une préoccupation profonde. Elle se plaça devant lui pour attirer son attention. Il s'arrêta en face de l'obstacle et leva la tête :

— Que fais-tu là ? lui dit-il d'un ton étonné. Va à ta cuisine, ma bonne Marguerite, va !

Et il recommença sa promenade.

— Pourquoi non? se disait-il. Après tout, j'ai à peine cinquante ans. Cinquante ans ! c'est la fleur de l'âge mûr ! on est en pleine possession de ses facultés, de son talent, de sa gloire ; on est arrivé. Si je ne puis l'éblouir par les vaines séductions de la première jeunesse, je puis mettre à ses pieds une fortune honnête, un nom célèbre, une tendresse qui ne se démentira plus. Elle est raisonnable et sensée : elle sentira le prix de ces avantages. Un mari plus jeune l'emmènerait loin de son parrain, qui l'a

recueillie orpheline, qui lui a servi de second père, à qui elle doit sa reconnaissance et ses soins. Je la garderai ici, près de lui ; je la mettrai à même de payer sa dette de gratitude.

C'est là une raison qu'appréciera son bon cœur. Dans la position où elle est, et dans le cercle étroit où elle vit, il est impossible qu'elle ait rêvé un brillant mariage, comme tant d'autres jeunes filles qui se sont formé un irréalisable idéal de prince Charmant ; elle voit les choses sous un jour plus sérieux. Elle aime la musique, elle admire la mienne, de l'admiration à l'amour, le pas est vite franchi. Qui sait ? peut-être suis-je trop modeste, et m'aime-t-elle peut-être au fond, sans en avoir conscience.

Et il se mit à repasser dans sa mémoire ces mille petites attentions délicates dont elle le comblait, ces mots charmants, tout empreints d'une tendresse reconnaissante, qui lui échappaient si naturellement, quand elle causait avec lui ; ces câlineries de voix et ces chatteries de geste dont elle ouatait leur intimité, n'étaient-ce pas là des indices ? Qu'on refusât d'y voir de la passion, à la bonne heure ; mais une chaude

et sincère affection, pourquoi pas ? En fallait-il plus pour faire un ménage heureux ?

De riants tableaux de félicité conjugale passèrent devant ses yeux attendris et mouillés. Il la vit assise dans son grand fauteuil, les pieds sur les vastes chenets en tête de sphinx qui décoraient sa cheminée, brodant quelque ouvrage de parure, charmante sous l'abat-jour de la lampe, tandis que lui, laisserait errer ses doigts sur le piano en la regardant. Comme ce frais visage de femme illuminerait gaiement le salon morose ! Comme cette jeune voix d'oiseau l'emplirait d'un joli gazouillement !

— Le sort en est jeté, se dit-il, je vais prendre les devants et faire ma demande.

Et il appela joyeusement Marguerite.

— Allons ! vite, tout ce qu'il faut pour m'habiller : ma cravate blanche, mon habit noir...

— En plein jour ! C'est donc que vous êtes de noce ?

— Et pourquoi ne serais-je pas de noce, Marguerite ?

— Vous êtes tout de même bien drôle depuis quelque temps, allez !

Valdreck s'habilla avec un soin qui ne lui était pas ordinaire; il prit une peine infinie à se faire devant la glace un ample nœud de cravate, dont les coins bouffaient avec une correction majestueuse. Il vêtit ses mains, qu'il regardait avec complaisance (car il les avait belles), de gants gris-perle, prit sa canne à pomme d'or, et se dirigea vers la porte, quand retentit un coup de sonnette.

— Au diable le fâcheux !

Le fâcheux n'était autre que le voisin d'en bas, qui s'arrêta muet de surprise à la vue de Valdreck dans tous ses atours et prêt à sortir.

— Pardon ! balbutia-t-il, je vous dérange. C'est que la communication que j'ai à vous faire est de la dernière importance et ne souffre aucun retard. Si vous avez dix minutes à me donner, il s'agit de mademoiselle Jeanne d'Esgrigny.

Ce nom opéra comme un talisman sur la mauvaise humeur de Valdreck. Elle fit tout aussitôt place à une curiosité inquiète. Quel pouvait être le mystère qui se cachait sous cette visite imprévue ?

Vous est-il arrivé parfois de recevoir une

lettre dont le timbre vous étonne et vous laisse incertain sur la personne de qui elle vient et sur ce qu'elle peut contenir? Vous rappelez-vous comme au lieu d'ouvrir immédiatement l'enveloppe, vous la tourniez et retourniez dans vos mains, étudiant la suscription, et cherchant, sur l'écriture, à deviner ce qu'il eût été si facile d'apprendre en la décachetant? Eh bien! Valdreck éprouva un sentiment analogue, tandis qu'il priait le jeune officier de s'asseoir. Il tâchait de lire par avance sur son visage et dans sa contenance la vérité qui allait lui être révélée dans une minute, et durant cet examen, le cœur lui battait avec une force singulière.

— Monsieur, reprit le jeune homme, je pense ne vous apprendre rien de fort nouveau en vous avouant que j'aime mademoiselle Jeanne d'Esgrigny, et que je l'aime comme elle mérite d'être aimée, éperdûment.

Valdreck esquissa un geste qui pouvait passer pour un geste d'acquiescement. La vérité est que c'était un geste tout machinal et qui ne devait pas avoir de signification bien précise.

Un homme à qui il serait tombé une cheminée sur la tête en eût fait un semblable.

— J'avoue que, jusqu'à ce jour, monsieur, poursuivit l'officier, je n'avais pas moi-même senti combien cette passion était forte. Je l'avais prise pour un goût fugitif. La nécessité où je suis de repartir bientôt m'a ouvert les yeux. J'ai vu clair dans mon propre cœur. J'ai compris que mademoiselle Jeanne d'Esgrigny tenait en ses petites mains le destin de ma vie tout entière.

— Eh! que voulez-vous que j'y fasse? s'écria Valdreck d'un ton bourru.

— Je vais vous le dire, si vous voulez bien le permettre. Je suis résolu, monsieur, à demander la main de mademoiselle Jeanne. Il serait plus simple, assurément, et plus conforme aux convenances que je chargeasse ma chère tante de cette démarche officielle. Mais vous la connaissez, ma pauvre tante! c'est une brave femme, et qui m'aime bien. Je crains qu'avec sa brusquerie ordinaire, elle ne casse quelques vitres. Elle n'écrase que les œufs sur lesquels elle marche; mais ce sont des œufs supérieure-

ment écrasés. Vous vous êtes aperçu plus d'une fois qu'elle n'avait pas la main légère, et ces sortes d'affaires exigent une certaine délicatesse de langage dont elle est peu capable.

Valdreck se tournait et se retournait sur son fauteuil comme saint Laurent sur le gril :

— Enfin, monsieur? interrogea-t-il avec une nuance d'impatience.

— Voici le service que j'attends de votre amitié. C'est par vous que j'ai connu mademoiselle d'Esgrigny, c'est vous dont la musique a été entre elle et moi le plus aimable et le plus charmant des traits d'union ; vous ne voudrez pas laisser, monsieur, votre œuvre inachevée.

Le vieux musicien tressaillit, comme si une vipère l'eût mordu au talon. L'officier rapprocha encore son fauteuil, et d'une voix plus pressante :

— Comprenez-moi bien, lui dit-il. Je ne prétends pas vous charger de la demande officielle. Elle regarde en effet ma tante. Tout ce que je réclame de votre bienveillance, c'est que vous consentiez à sonder mademoiselle Jeanne d'Esgrigny. Je sais qu'elle a en vous la plus par-

faite confiance et qu'elle vous aime comme un père.

Valdreck fit la grimace, et l'officier, se méprenant à ce mouvement de physionomie, reprit avec plus de chaleur :

— Oui, monsieur, comme un père. Je vous en supplie, interrogez-la ; si elle ne m'est pas favorable, j'aime mieux ne pas risquer une demande qui serait mal accueillie. Je partirai au désespoir ; je me ferai tuer là-bas. Mais, si elle n'est point contraire à mes vœux...

— Auriez-vous quelques indices?

— Hier, il me semblait en avoir. Tandis que vous jouiez, au piano, cette valse enivrante, je ne sais si je me suis trompé, mais j'ai cru voir un encouragement dans ses yeux. On s'abuse aisément quand on aime. Je suis en proie maintenant aux plus cruelles perplexités.

— Mais, monsieur, s'écria Valdreck de son air le plus hérissé, il est inouï que l'on vienne charger un tiers d'une commission pareille. Je n'ai pas l'habitude de ces métiers-là. Eh ! que diable! faites vos affaires vous-même, vous êtes assez grand garçon pour cela.

— Je n'ose pas, monsieur ! je n'oserai jamais!

— Un militaire ! dit en ricanant Valdreck.

— Militaire tant qu'il vous plaira ! qu'on m'envoie seul contre une compagnie de Bédouins, à la bonne heure. Devant cette belle enfant, je tremble comme la feuille, et ma langue se sèche au palais. Mais vous, monsieur, vous êtes bon ; vous n'êtes pas encore assez vieux pour ne plus comprendre la jeunesse ; si vous n'aimez plus aujourd'hui, vous avez aimé, vous prendrez pitié de ce que je souffre. Vous plaiderez ma cause.

—Jamais ! jamais ! jamais ! allez-vous-en aux cinq cent mille diables d'enfer !

On était si habitué aux boutades du vieil original que son interlocuteur ne se laissa point déconcerter par cette apostrophe, lancée à brûle-pourpoint.

— Vous êtes bon, reprit-il.

A ce moment, Marguerite accourait du fond de sa cuisine, attirée par les éclats de voix de son maître :

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur? s'écria-t-elle.

Elle arrivait à propos pour faire diversion. Valdreck avait maintenant sur qui passer la fureur qui lui bouillonnait au fond de l'âme :

— Il y a que vous êtes une curieuse et une bavarde ! Voulez-vous bien retourner à vos fourneaux ! Est-ce qu'on se jette ainsi au travers de la conversation des gens? Filez vite, ou je vous chasse.

Et tout à coup, comme s'il se ravisait, avec un formidable coup de poing sur la table :

— Tonnerre de Brest !... fermez-moi donc cette fenêtre ! on ne s'entend pas parler ici.

Et cependant le visage de l'officier s'était éclairci ; il écoutait dans une extase béate :

— C'est elle, monsieur, dit-il à demi-voix, comme s'il se parlait à lui-même. Écoutez ! c'est elle !

Et il accompagna l'air du piano en fredonnant :

Ceux mêmes des cieux !

— Fichez-moi le camp, vous aussi ! cria Valdreck exaspéré, et il tomba sur son fauteuil.

Marguerite, voyant l'officier abasourdi, l'invita d'un clin d'œil à partir, et en guise d'explication, elle lui indiqua, de son geste habituel, que le pauvre homme n'avait décidément plus sa tête à lui.

A peine l'officier se fut-il esquivé, que Valdreck se leva impétueusement.

— Je sors, cria-t-il d'un ton farouche à Marguerite. Je vais chercher un appartement.

— Vous en avez déjà deux!

— Eh bien! ça en fera trois.

Si accoutumée que fût Marguerite aux frasques de son maître, elle ne put s'empêcher de témoigner par une mimique expressive de l'excès d'étonnement où la jetait cette déclaration stupéfiante.

— Vous n'y pensez pas, monsieur! s'écria-t-elle.

— Tu veux que je passe ma vie entre une flûte et un piano! J'en ai assez de leurs roucoulements! je m'en vais! je déménage! Comment! je suis venu au fond du Marais pour y chercher le calme, je me suis mis sur le dos six mille francs de loyers, j'ai dérangé toutes les

habitudes de ma vie, j'ai donné des leçons de musique, et tout cela pour qu'un méchant freluquet m'assassine de sa flûte et que cette petite péronnelle y joigne son piano !

— C'est vous qui le lui avez donné.

— Ah ! si c'était à refaire !

— Vous avez tort de vous mettre dans des états pareils Voilà que vous êtes rouge comme une crête de coq ; un de ces jours vous aurez un coup de sang. Ces choses-là, c'est dangereux à votre âge.

A votre âge ! Ce mot qu'il se répétait souvent, sans oser y arrêter sa pensée,tomba comme une douche d'eau glacée sur l'exaltation du digne musicien. A votre âge ! oh ! la phrase cruelle ! Quel est l'homme de cinquante ans qui ne l'a au moins une fois entendue sonner à son oreille comme le glas lugubre des illusions mortes ! A votre âge, cela veut dire : Souvenez-vous, mon ami, que vous n'êtes plus jeune, que vos forces ont baissé, que les vastes espoirs vous sont fermés désormais, que le sourire des femmes n'a plus pour vous de promesses. A votre âge ! vous avez cinquante ans, bonhomme, cinquante ans, les

cheveux rares, et la barbe grise; l'éclat de vos yeux s'amortit, la paupière se relâche et se gonfle, le pas devient plus lourd, l'être tout entier s'affaisse et trahit la lassitude. Vous tournez à la ganache. C'est l'heure où les jeunes fillesvous offrent leurs joues avec indifférence, car vous ne comptez plus : où les jeune gens à qui vous parlez de vos fredaines passées vous en félicitent avec un ton de compassion railleuse : pauvre vieux, va !

— Cela est pourtant véritable que j'ai cinquante ans, se dit Valdreck, ou, s'il s'en manque de quelque chose, c'est de si peu qu'il ne vaut pas la peine d'y prendre garde. Et elle, la chère enfant, elle n'en a que vingt-quatre, au plus ! Il est vrai que c'est une fille sérieuse, qui ne doit pas aimer les hommes trop jeunes.

Et comme il en était là de sa pensée, une phrase de Molière lui remonta à la mémoire. Il se rappela cette scène de l'*Avare* où Frosine fait au vieil Harpagnon l'éloge de la jeune fille qu'elle lui destine : une particularité de sa nature, dit l'entremetteuse, c'est qu'elle a une aversion effroyable pour les jeunes gens. Elle

n'aime que les vieillards. Valdreck avait ri plus d'une fois et du mot de Frosine et de la crédulité d'Harpagon.

— Serais-je donc aussi sot que lui! se dit-il.

Il resta longtemps perdu dans ses réflexions ; elles étaient sans doute fort tristes, car une larme tomba de ses yeux, coula lentement sur sa joue et se perdit dans les broussailles de sa barbe. Cette larme, c'était le dernier adieu à sa jeunesse, à ses espérances, à son pauvre amour! Labruyère a écrit quelque part qu'il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir évité une sottise : Valdreck se leva tout rasséréné. Il avait pris son parti. Il se dirigea vers la porte; il trouva Marguerite qui lui barrait le passage.

— Mais, monsieur lui dit-elle, vous n'allez pas, j'imagine, courir les appartements en tenue de bal!

— Qui parle de courir les appartements ?

— C'est vous qui m'avez dit tout à l'heure que vous vouliez déménager.

— Il n'est plus question de cela maintenant. Laisse-moi passer, Marguerite.

La brave femme leva les bras au ciel avec désespoir :

— Quelle girouette! grommela-t-elle en rentrant dans sa cuisine. Si j'y comprends un mot, je veux être pendue.

Valdreck monta chez sa voisine, qui vint lui ouvrir elle-même , et dont le visage s'empourpra quand elle le vit dans ce costume significatif:

— Ma cravate blanche et mon habit noir vous étonnent? lui dit-il gaiement. Faites-moi la grâce de me conduire près de votre tuteur, et je vous apprendrai, en sa présence, l'importante raison qui m'a fait revêtir ces superbes atours.

La jeune fille passa rapidement devant lui, l'introduisit dans le salon, le fit asseoir, et l'on échangea les premiers compliments. Elle le regardait avec un air de curiosité inquiète. Il semblait mettre une sorte de malice à prolonger les préparatifs de sa communication. C'était sa vengeance! Il puisa une prise dans sa tabatière,la pétrit longuement, et après l'avoir aspirée :

— Il fait bien beau cette après-midi, dit-il d'un ton de raillerie douce.

— Oh! cela n'est pas gentil! s'écria Jeanne

avec un joli petit air de désappointement, je grille d'impatience. Parlez vite.

— Si pressée que cela, belle enfant! Oh! les les jeunes filles! les jeunes filles!... Eh bien, oui, c'est de mariage qu'il s'agit, vous l'avez deviné. J'ai l'honneur, ma chère Jeanne, de vous demander votre main...

Il s'arrêta pour humer une nouvelle prise. Le visage de Jeanne marquait une telle angoisse qu'il ne put s'empêcher de sourire :

— Oh! ce n'est pas pour moi, rassurez-vous ; je suis un simple ambassadeur... C'est M. Charles Férot qui aspire au bonheur de devenir votre mari, et c'est moi qui viens, tout bonnement, vous demander ce que vous pensez de sa recherche.

Jeanne se laissa tomber dans les bras de Valdreck et l'embrassa sur les deux joues en murmurant tout bas : Vous êtes bon! je vous aime!

Et elle l'arrosait de ses pleurs. Le digne homme avait lui-même les larmes aux yeux, et ne croyez pas que c'étaient des pleurs de regret et de dépit, à voir l'explosion de cette joie. Non, c'étaient

de belles et bonnes larmes d'attendrissement. Il faut le dire à l'honneur du brave musicien : il était heureux du bonheur qu'il apportait. Il tâcha de dissimuler cette faiblesse sous un air de gronderie :

— Allons ! petite fille, dit-il, vous chiffonnez mon nœud de cravate, et vous gâtez mon beau gilet. Assez pleuré comme cela ! je m'en vais rendre réponse à ce pauvre garçon. Je l'ai un peu maltraité ce matin, mais je crois bien que je n'aurai pas de longues excuses à lui faire. Il me pardonnera volontiers en faveur de la bonne nouvelle.

Le soir de ce jour mémorable, Valdreck se trouvait, comme nous l'avons vu au commencement de ce récit, assis dans son grand fauteuil, en tête-à-tête avec une tasse de café brûlant, et la croisée ouverte. Marguerite tournait à son habitude autour de lui.

— Faut-il fermer la fenêtre ? demanda-t-elle.

— C'est inutile à présent.

— Inutile ! vous ne craignez donc plus le bruit de la musique ?

— Ils ont autre chose à faire, soupira mélancoliquement Valdreck.

Et il se mit à son piano et, d'une main distraite, il en parcourut les touches d'ivoire. Sa pensée était ailleurs; et machinalement, sous ses doigts, vint à éclore le fameux air qui l'avait tant poursuivi :

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux mêmes des cieux.

A peine achevait-il la phrase qu'il entendit au-dessus de sa tête comme un bruit de croisée qui se fermait.

C'étaient les amoureux du troisième que dérangeait la musique.

— Hélas! pensa-t-il, c'est le dernier coup!

Il se leva avec dépit :

— Mon Dieu! murmura-t-il tout haut, que l'on est bête de ne pas se marier jeune!

— C'est selon, répondit Marguerite, d'un air qu'elle essayait de rendre fin.

Valdreck aurait pu lui demander : selon quoi?

Mais comme il négligea de lui poser cette question bien simple, et se renfonça dans sa rêverie, je suis obligé de finir ce récit sans pouvoir dire quelle avait été au juste l'idée de Marguerite, en parlant ainsi, et si même elle avait eu une idée.

QUI PERD GAGNE

En sortant du lycée, Georges Pimodat avait fait son droit comme tout le monde, parce qu'il faut bien faire quelque chose. Mais son ambition secrète n'était pas précisément de défendre la veuve et l'orphelin. Le titre d'avocat lui semblait utile à posséder, dans une société qui a le respect des hiérarchies et la superstition des conditions sociales. Il avait fait une longue étude de toutes les carrières qui s'ouvrent aux espérances d'un jeune Français, dûment vacciné et pourvu de diplômes universitaires. Il n'en avait point trouvé qui fût à la fois plus commode et plus lucrative que celle du mariage.

Et de fait, à le bien prendre, savez-vous un

moyen plus prompt et plus agréable d'arriver à la fortune que d'épouser une riche et jolie fille? On lui dit : Je vous aime ! elle met sa main dans la vôtre, et pour peu qu'elle ait cinq cent mille francs de dot, on se réveille, le lendemain, avec vingt-cinq mille livres de rente. Rien à faire dans ce métier de mari ; peu de chose tout au moins ; et ce peu n'est pas toujours désagréable. Ah ! c'est un joli rêve.

Notre ami Georges Pimodat l'avait fait plus d'une fois, tout en préparant ses examens. Millionnaire, c'était la seule profession pour laquelle il se sentît une aptitude bien marquée, ce que l'on appelle une vocation.

— Après tout, se disait-t-il qu'y a-t-il là de si impossible ? Je suis jeune ; la nature m'a fait cadeau d'une tournure passable, d'un visage qui ne déplaît point ; j'ai les yeux brillants, les dents belles et les cheveux qui bouclent. Mon père m'a laissé un nom sonore, Georges Pimodat, et le maire de ma commune, qui est un brave homme, a bien voulu, sur mon acte de naissance, ajouter : *de Héricourt*, pour me distinguer des autres Pimodat, qui sont nombreux en

Normandie. Je suis orphelin ; c'est une considération en pareille matière. Je ne dispose, il est vrai, que d'un fort mince capital ; mais encore n'ai-je pas à résoudre tous les soirs le terrible problème du dîner. Et puis, où serait le mérite, si j'avais un million, d'en épouser un autre ? Il n'est pas besoin d'une grosse mise de fonds pour réussir ; il ne s'agit que de savoir manœuvrer adroitement la somme que l'on possède. Avec le train que je mène, j'ai de quoi vivre trois ou quatre ans ; ce serait bien le diable si, d'ici là, je ne trouvais pas la femme rêvée. »

Le malheur est que la femme, rêvée par Georges Pimodat de Héricourt, avait quelque ressemblance avec ce petit oiseau qu'il est fort aisé de prendre quand on lui a mis un grain de sel sous la queue. Où la trouver d'abord ?

— Ce n'est pas à Paris qu'il faut que je cherche, avait pensé Georges. A Paris, il y a trop de presse autour des héritières ; elles savent juste ce qu'elles valent, et vous jaugent du premier coup un homme avec l'infaillible coup d'œil du commissaire-priseur. Avec une Pari-

sienne il n'y a pas à compter sur quelque emportement subit de passion. Elle n'achète point chat en poche, comme on dit, et si elle apporte deux cent cinquante mille francs de chaque main, c'est afin de pouvoir dépenser trente mille francs de toilette par an.

Paris est donc un mauvais champ d'opération. La province, au contraire, fourmille de jeunes héritières modestement élevées par des parents qui dérobent de leur mieux le secret de leur fortune ; elles ignorent qu'elles seront très-riches un jour : ce sont les violettes du million. C'est à peine si elles se trahissent, sous l'humble vie qui les cache, par un léger parfum de dot. Il s'agissait d'en découvrir une, et en ce cas le plan de Georges Pimodat était fait. Il saisirait l'occasion d'un de ces bals par souscription, ou d'une de ces grandes soirées à la sous-préfecture, qui réunissent toutes les notabilités de la ville, et mettent en branle toutes les filles à marier. Il se ferait inviter, et, le soir même, il tomberait éperdûment amoureux de la belle. Cette passion, si soudaine, la flatterait d'autant mieux qu'elle ne pourrait être soupçonnée d'aucun vil calcul

d'intérêt. Comment imaginer qu'un Parisien, débarqué la veille dans la sous-préfecture, eût pris ses renseignements d'avance? Georges ne pouvait manquer de lui plaire.

— « Je me fais présenter à la mère, au père, à toute la famille ; je les séduis tous ; je tourne la tête à l'héritière ; elle me veut absolument ; elle mourra, si je ne suis son mari. On prend des renseignements sur moi ; le tout est qu'ils ne soient pas absolument mauvais, et que je ne rencontre pas une opposition invincible. Je brusque le dénouement, la jeune fille m'y aide... »

Et poursuivant le songe que fit jadis Perrette, Georges se voyait déjà maître de gros pâturages, de bois ombreux ; maison des champs, grande chère et grand feu, et la chasse en automne, et de magnifiques réceptions d'hiver; et si jamais il devenait ambitieux, les honneurs politiques, la députation, et puis un jour, qui sait ? Ministre !... pourquoi pas ? tant d'autres l'avaient bien été, qui ne le valaient pas !

Oui, mais il ne fallait pas renverser le pot de lait que l'on portait sur la tête. Car alors,

adieu veau, vache, cochon, couvées! Georges avait donc arrangé toute son existence en vue du résultat qu'il désirait atteindre. Il s'était héroïquement retranché toutes les dépenses qui ne sont point d'extérieur et d'apparat. Qu'avait-il à faire du confortable intime et quotidien, lui, qui,jusqu'au grand jour du succès, était forcé de sacrifier tout à la montre? Il habitait, au cinquième, une mansarde où il ne recevait personne, mais il était toujours habillé à la dernière mode et changeait de gants tous les soirs. Il déjeunait d'un petit pain trempé dans l'eau et dînait à trente-deux sous; mais quand il invitait quelque ami en passe de devenir un homme influent, il le menait au Café anglais et jetait l'argent sans compter. Il faisait ses courses à pied et envoyait à une femme à la mode des bonbons dans une boîte de chez Tahan. Il s'était interdit le cigare, les provinciales nourrissant contre le tabac des préjugés de l'autre monde. On ne lui connaissait point de maîtresses; elles coûtent fort cher et sont, à un moment donné, très-compromettantes. Il ne cultivait, en fait de cartes, que le whist, et encore

était-ce par complaisance. Il avait poussé la précaution jusqu'à se rompre au jeu de l'impromptu : il troussait fort proprement, en quelques minutes, un bouquet à Chloris ; là-bas, s'était-il dit, les femmes sont poétiques, elles aiment les vers, et surtout les vers qui parlent d'elles, les vers faits en leur honneur, sous leurs yeux.

Il sentait bien que la première question que lui adresserait un père farouche porterait sur son état : Que fait-il ? que gagne-t-il ? Ces parents de province sont cruellement méticuleux. Avocat sans cause, c'eût été pour un futur beau-père un maigre régal. Un beau soir, messire Pimodat de Héricourt s'était fait présenter, entre deux contredanses, à M. le marquis de Valneuil, vénérable farceur, qui s'était rallié à l'Empire afin d'entrer au Sénat. Il s'était répandu en phrases sur le bonheur que ce serait à lui, jeune homme frais émoulu des écoles, mais plein d'avenir, d'apprendre la politique sous un si illustre maître.

De sa vie le marquis n'avait prononcé un discours, et il n'écrivait pas vingt lettres dans

un mois. Il fut néanmoins flatté de cette admiration, et nomma Georges Pimodat son secrétaire, sans appointements.

Notre héros avait fièrement répondu qu'il n'en désirait point; qu'il était à son aise, et que le seul bonheur qu'il ambitionnât était celui de vivre dans l'intimité d'un de ces hommes rares qui tiennent en leurs mains puissantes les destinées des États. Il n'ajoutait pas que s'il eût reçu des appointements, il eût été obligé d'être exact; et il tenait à rester libre à ses heures.

— « Secrétaire du marquis de Valneuil? c'est une position, cela; se répétait Georges. Ce titre jette de la poudre aux yeux. Sans compter que le marquis, le cas échéant, sera un protecteur. Il me paiera en bons renseignements fournis sur mon compte. Il me donnera un coup d'épaule si je veux entrer dans l'administration. Il me faudrait, à moi, pauvre diable, soulever des montagnes pour emporter seulement une sous-préfecture. Mais une fois sur le point d'épouser trente mille livres de rente, on me donnera aisément, sur la recommandation du

marquis, la sous-préfecture pour faciliter le mariage; et quand j'aurai la femme, j'enverrai la sous-préfecture à tous les diables. »

Comme vous le voyez, ce garçon ne raisonnait pas mal; et il était de ceux qui poussent leur logique jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'ils appliquent rigoureusement dans la pratique de la vie les principes qu'ils ont, en théorie, reconnus les meilleurs. Je ne le propose point comme exemple; il devait prodigieusement s'ennuyer; mais il faut, si l'on veut avoir le pied petit, souffrir des chaussures trop étroites.

Il avait donc tout prévu. Un point seul manquait à cette suite de déductions si bien enchaînées, et ce point, ai-je besoin de le signaler? c'était la fille, ou, si vous aimez mieux, la dot. Peu importe au reste, puisque les deux ne faisaient qu'un dans son esprit. Point de fille, point de mariage, et tout le raisonnement, tombant par terre, se cassait le nez.

Georges avait bien compris qu'il ne la trouverait pas à lui tout seul. Il fallait que le hasard lui déterrât ce diamant sans tache. Mais il ne comptait que médiocrement sur le hasard. Il

avait pour ami un garçon nommé Gustave Varnet, qui avait été longtemps son camarade au collége, et qui, depuis, cherchant une voie, s'était fourré dans les assurances sur la vie. Ce Gustave Varnet était arrivé, dans une grande compagnie, au poste assez élevé d'inspecteur; et il exploitait une douzaine de départements, dans la région du sud-est. Tous les contrats, consentis par les grands propriétaires de ce coin de la province, lui passaient par les mains. Il était obligé, avant de les approuver, de prendre des renseignements sur la fortune des familles. Par le seul fait de sa position, sans vilain espionnage, il se trouvait posséder sur ce point délicat une foule de détails, que la défiance provinciale laisse rarement tomber aux mains des étrangers.

C'était lui que Georges Pimodat avait chargé de regarder, de s'enquérir. Chargé n'est peut-être pas le mot juste. Les deux amis avaient, moitié sérieusement, moitié par manière de raillerie, causé de ces projets caressés par l'un d'eux.

— Si jamais, avait dit Georges en riant, tu

trouves cette perle au fond de quelque huîtrière départementale, tu me préviendras, n'est-ce pas ?

— Je te préviendrai.

— C'est convenu ?

— C'est convenu.

Et l'on s'était serré la main. Et Georges n'avait jamais écrit à son ami sans lui rappeler en *post-scriptum* la promesse solennellement jurée : Et la perle ? disait-il en badinant.

— Je la cherche, répondait l'autre.

Et cependant les jours se passaient, et le capital sur lequel vivaient les illusions de Georges se rétrécissait tous les jours, quand un matin son concierge entra chez lui, et lui remit une lettre, sur laquelle on lisait : *très-pressée.*

Georges reconnut bien vite à l'écriture de la suscription qu'elle venait de son ami.

— C'est ma perle ! s'écria-t-il.

Et il ouvrit la lettre, tout pâle d'émotion.

« Mon cher ami, lui écrivait l'inspecteur, je crois que j'ai déniché ton oiseau, trouvé ta perle rare. C'est une fille de vingt ans, dont il n'y aurait pas grand'chose à dire si monsieur son

père n'était pas orné d'un joli million en propriétés. Le million y est, je t'en donne ma parole, et peut-être quelques petits os de réjouissance, par-dessus le marché. Elle n'est ni belle ni laide, ni grande ni petite, ni blanche ni brune ; on pourrait refaire pour son compte la plaisanterie à l'usage de tous les signalements de vaudeville : front ordinaire, nez ordinaire, bouche ordinaire, menton ordinaire...

» La dot même sera ordinaire. La fortune du père est une de ces fortunes clandestines, comme il y en a tant en province, qui s'est grossie lentement, à petit bruit, à force d'économies patientes, et dont le notaire seul a pénétré le secret. Le bonhomme, qui doit être serré, ne donnera que peu d'argent comptant à sa fille, qui est pourtant fille unique. Mais en fait de père, il n'y a d'éternel que le Père éternel. Le tien a soixante-sept ans sonnés. On peut donc épouser la jeune personne en fermant les yeux sur le chiffre de la dot, qui, en l'état, est de peu de conséquence.

» L'infante a été élevée modestement, plus que modestement, car elle met elle-même la main au ménage, et fait dans la maison la be-

sogne de deux servantes. C'est ainsi que l'on dresse les filles de millionnaire dans les départements. Sait-elle qu'elle sera riche un jour? je l'ignore; ce qui est certain, c'est qu'elle ne paraît pas se chagriner beaucoup de la lésinerie de monsieur son père à l'endroit de la dot. La petite est fière et a plus d'une fois déclaré qu'elle n'accepterait jamais un homme qui l'aurait choisie pour un autre motif que son mérite. Elle veut être aimée pour elle-même. Le père, qui ne demande pas mieux que de la garder plus longtemps près de lui, l'entretient dans ces nobles sentiments.

» Ne me demande pas d'où me viennent ces renseignements. Je te les donne comme authentiques; il ne t'en faut pas davantage. Ils répondent parfaitement, ce me semble, à ton programme.

» Tu arrives, comme le prince Charmant en personne; tu tombes éperdûment amoureux d'elle à première vue, tu lui déclares ta flamme; on te prévient qu'il n'y a pas de dot à espérer; c'est précisément ce que tu désires; en elle tu ne veux qu'elle; tu es en plein conte de fées; elle se

monte l'imagination, elle te tend la main, et tout cela finit, comme chez Perrault et madame d'Aulnoy : Ils vécurent très-heureux et eurent beaucoup d'enfants.

» Sur ce, je te serre la main et te souhaite bonne chance.

» Ton vieux camarade,

» VARNET. »

« *P. S.* — Ah ! pardon, j'oubliais un détail qui a bien son importance : le père de la belle répond au nom harmonieux de Rivals ; il habite une sous-préfecture de l'Yonne, Sens, et possède dans un bourg voisin, à Serbonne, une maison où il réside pendant l'été. Je ne sais pas au juste le nom que la jeune personne porte devant les anges ; mais c'est à toi de te le faire dire.

» Ci-joint une lettre de recommandation pour madame Simonard, à qui j'ai parlé de toi. C'est une maison où l'on reçoit. Tu seras invité à son grand bal des Rois, et dame ! le reste est dans ta main, comme dit le poëte. »

Georges trouva en effet sous la même enveloppe une lettre d'introduction pour cette dame,

chez qui il devait commencer ses opérations matrimoniales et ouvrir le feu.

Son ami ne lui parlait point du prétexte à imaginer pour faire un tour à Sens et se présenter chez elle.

Heureusement le hasard lui en présenta un qui était fort plausible. M. de Verneuil, son patron, possédait par là des bois de chasse.

— J'aurai l'air, se dit Georges, d'être venu les visiter de sa part, et même cette mission me posera dans l'esprit des provinciaux.

Il n'y avait plus que peu de jours avant l'échéance des Rois : il passa en revue le bataillon de ses gilets, de ses pantalons et de ses habits ; c'était son arsenal de guerre. Il fourra dans sa malle tous les engins de séduction que fournissent et le chemisier et le parfumeur.

Il se regarda dans la glace qui surmontait sa cheminée, se sourit pour admirer ses dents, se passa les doigts dans les cheveux, s'examina pile et face :

— Et un beau nom avec cela! murmura-t-il avec satisfaction.

Il était décidément fort content de sa petite personne.

Maître Georges Pimodat de Héricourt, se dit-il à lui-même, en forme d'encouragement, vous serez un grand sot si le mois prochain vous ne saluez pas dans votre miroir la figure d'un millionnaire. Allons! en route pour la Bourgogne.

Et il descendit l'escalier en fredonnant un couplet vainqueur. Sa malle suivait, sur l'épaule de son concierge.

Dans les petites villes, les maris sont un article rare et très-demandé. On y compte moins de garçons que de filles à pourvoir. Les hommes, en général, ne tiennent par aucun lien au sol où ils sont nés; ils émigrent, se dispersent, beaucoup vont à Paris, se jettent dans les fonctions publiques, et s'établissent où le hasard les a poussés. Ceux mêmes qui n'ont pas quitté le pays ne s'y marient pas tous; quelques-uns préfèrent aux embarras de la famille le célibat et la vie d'estaminet. Où les jeunes filles sont attachées, il faut qu'elles broutent; toutes ont grand appétit et bonne envie de ne pas mourir de faim. Elles n'ont d'espoir qu'aux fonctionnaires, tribus no-

mades d'épouseurs, que le gouvernement, toujours paternel, dirige sur les villes de province, pour y combler les vides de la population mâle. Lorsqu'on entre dans un bal de préfecture, on voit s'aligner sur deux ou trois rangs de banquettes de longues files de robes blanches ou roses: c'est le bataillon des filles à marier, qui passe en revue et parade.

Au milieu du salon, la foule des fonctionnaires se promène sans penser à mal. Les mères et les tantes sont par derrière, l'œil au guet, prêtes à fondre sur eux ; elles méditent sans cesse un enlèvement de Sabins.

Madame Simonard, qui va prendre une grande place en cette histoire, était depuis quinze ans, à Sens, leur auxiliaire toute dévouée dans ces expéditions patriotiques et morales. On la trouvait toujours, quand il fallait donner un coup de main; elle se faisait de fête, même alors qu'on n'avait pas besoin de ses services. La plupart des mariages qui eurent lieu à Sens de 1822 à 1837 se nouèrent dans son salon et par son entremise. Le salon de madame Simonard était devenu célèbre dans le département de l'Yonne ; le sou-

venir ne s'en est pas encore éteint aujourd'hui. Un vieil amateur des muses, dans une pièce de vers qui fit du bruit, l'avait surnommé : « le temple de Paphos. » Ce nom lui était resté. On disait en badinant : Aller en Paphos ; avoir ses entrées à Paphos. La réputation du salon Simonard était si bien établie que les hommes qui prétendaient garder leur cœur libre ne s'y hasardaient qu'avec circonspection. C'était s'afficher en quelque sorte que de le fréquenter assidûment.

Les plaisants vous demandaient : A quand le mariage ? On y entrait garçon ; il fallait se tenir bien ferme pour n'en pas sortir quelque peu marié. Il n'était point de résolution si dure dont la maîtresse du lieu ne finît par avoir raison. « Vous y viendrez, vous y viendrez, » disait-elle aux récalcitrants ; on riait en l'écoutant dire, mais c'était elle qui riait toujours la dernière.

Ce donquichottisme conjugal, que Georges devait mettre à profit, paraîtra sans doute fort extraordinaire aux personnes qui ont passé leur vie entre l'Arc-de-Triomphe et la

barrière du Trône ; il n'étonnera point ceux qui connaissent les mœurs de la province. Quelques détails rétrospectifs sur madame Simonard éclaireront ce coin obscur de la vie provinciale, et feront comprendre comment un salon bourgeois de petite ville put devenir une sorte d'agence Foy départementale.

En 1818, M. Simonard, ancien capitaine aux lanciers de la garde, vint avec sa femme se retirer à Sens. Madame Simonard, qui comptait alors trente-sept printemps, était restée jeune et pouvait passer pour agréable. C'était une courte, ronde, vive et mignonne créature, qui se roulait en pelote et frétillait sur son canapé, avec des mouvements de chatte. On l'y trouvait enveloppée d'un brouillard de gaze, où sa petite figure, grasse et rose, souriait comme une fraise dans de la crème fouettée. Elle avait une jolie main ; elle la laissait complaisamment traîner sur les coussins et ne se fâchait pas qu'on la lui baisât un peu plus qu'assez. Elle parlait beaucoup et avec feu ; un léger reste d'accent provençal donnait une certaine grâce à tout ce qu'elle disait.

Les chiffons et les commérages faisaient le fonds de sa conversation ordinaire; dans le tête-à-tête, l'entretien tournait sans trop de peine au tendre, et n'en sortait plus. Il ne lui déplaisait pas de savoir les secrets d'autrui ; mais elle ne gardait exactement que les siens. Si elle avait fait quelques heureux dans sa vie, elle ne s'en vantait point, et eût peut-être été désobligée qu'on l'en félicitât.

Son mari, qui lui passait bien des petits caprices, n'admettait point que sa femme pût en avoir de grands. Il était jaloux et quelque peu brutal. Il avait eu longtemps affaire à des chevaux et n'avait pas usé toutes ses cravaches à leur service. Elle employait donc sagement tout ce que le bon Dieu lui avait donné d'esprit à confectionner les tampons que le digne homme se laissait mettre sur les yeux avec l'innocence d'un capitaine de cavalerie.

Dix-huit mois après son arrivée à Sens, le vieux brave trépassa, convaincu que, dans sa longue carrière conjugale, il n'avait pas eu son Waterloo. Madame Simonard eut un chagrin décent : pour reconnaître le petit plaisir que

son mari venait de lui faire, elle le nomma d'emblée colonel. C'était un grade que le défunt avait toujours souhaité de son vivant.

Elle ferma sa porte au monde, et n'admit à la douceur de pleurer de temps à autre avec elle qu'un très-jeune sous-lieutenant au 25e, qui lui prodigua durant trois années des consolations conformes à sa douleur. Le 25e, en quittant la garnison de Sens, emporta les dernières amours de madame Simonard. Cette beauté, qui avait duré si longtemps souriante et fraîche, tomba tout d'un coup ; elle passa sans transition de dix-huit à quarante ans. C'est l'âge de la retraite, même pour les veuves de colonels. Madame Simonard vit bien qu'il fallait prendre la sienne. Elle songea un instant à se jeter dans la dévotion ; mais elle avait des principes : son éducation datait de 89. Elle apprit héroïquement le whist et résolut de se faire un salon.

Elle n'avait rien de ce qu'il faut pour l'organiser et le tenir : peu de fortune, point d'autre esprit que l'esprit d'intrigue ; la distinction d'une vieille actrice, que le malheur des temps a forcée d'épouser un sous-préfet. Mais elle fut

servie par les circonstances; elle trouva sous sa main ce que les maîtresses de maison les plus habiles réunissent avec tant de peine, un fonds d'habitués.

Les vieilles culottes de peau qu'avait connues son mari se donnèrent tous les soirs rendez-vous chez elle. Quelques amateurs de whist, nctionnaires en retraite pour la plupart, et quatre ou cinq douairières qui avaient depuis longtemps abdiqué la jeunesse, vinrent peu à peu grossir et compléter cette collection d'antiques. Les tables de jeu se garnirent de crânes vénérables, qui luisaient dans l'ombre, par-dessus l'abat--jour des lampes. Il s'en exhala comme une odeur de siècles flétris.

Ces réunions, qui n'étaient point gaies, conquirent assez vite, dans la bonne compagnie de l'endroit, une grande réputation de sérieux. En France, depuis 89, l'esprit n'est plus de bon ton ; le rire est de mauvais goût. La gravité sert d'enseigne au mérite ou y supplée. Le salon de madame Simonard imposa par une incontestable gravité. Ce fut un titre pour un jeune homme d'y être admis ; quelques jeunes

femmes mêmes vinrent de loin en loin s'y faire marquer un bon point de conduite.

Un mauvais plaisant à qui l'on proposait de l'y présenter s'avisa de répondre qu'il n'était point assez vieux pour entrer à l'hôtel des Invalides. Il ne se releva jamais de ce mot, qui fut qualifié d'*attentatoire*. Madame Simonard devint, à Sens, une manière de personnage; on dut compter avec elle; son nom fit un bruit dont elle fut dupe toute la première; elle se crut quelque chose. Il fallait l'entendre dire : « Mon salon, ma société; » elle en avait plein la bouche. Un bourgeois qui a pignon sur rue ne parle pas avec plus d'emphase de sa maison ou de ses terres. Ce salon, qui lui rendait ses triomphes d'autrefois, lui tourna la tête; elle se prit pour lui d'une belle passion et en fit la grande affaire de sa vie.

Elle connaissait fort peu de monde, quand son mari la laissa veuve. Elle manœuvra si bien, avec tant de persévérance, d'adresse et de bonheur, qu'en dix-huit mois elle eut l'art de se mettre en relations avec toute la ville. De bon gré, de vive force ou par ruse, il fallut

qu'elle entrât dans l'intimité des gens qu'elle croyait propres à orner son salon, ou, comme elle disait parfois, ses salons. Repoussée de front, elle revenait à la charge, et les attaquait de biais. Il n'était point de mine ni de batterie qu'elle ne fît jouer contre eux; elle les bombardait d'attentions et de petits services qui démontaient leur mauvais vouloir, et les poussait jusque dans leurs derniers retranchements. Elle trouvait toujours en désespoir de cause, pour lui ouvrir traîtreusement la porte, quelque arrière-petit-cousin, quelque ami oublié, dont on ne se défiait pas. Une fois au cœur de la place, on ne l'en délogeait plus; il fallait se rendre. Son bonheur était de pouvoir dire le soir à ses fidèles : « Nous aurons demain Madame***; elle m'a promis de venir. » Les fidèles faisaient la grimace; toute nouvelle figure dérangeait leurs habitudes; ils n'aimaient point que l'on causât autour d'eux et répétaient dix fois par soirée que whist veut dire silence. Mais elle ne tenait pas compte de leur mauvaise humeur; elle triomphait, se gonflait, éclatait dans sa peau.

Ce salon finit par devenir un des premiers salons bourgeois de Sens; il eut son siècle de Périclès. Outre les soirées intimes, qui conti nuèrent comme par le passé, madame Simonard imagina d'avoir de grandes réceptions tous les mercredis. Elle y invita la ville et les faubourgs. Les mères y conduisirent leurs filles ; les jeunes gens y vinrent naturellement à leur suite. Ce jour-là, on reléguait les burgraves du whist dans la chambre à coucher. Tout ce qui n'avait point encore trente ans, la belle jeunesse, comme disait madame Simonard, s'asseyait autour d'une immense table ronde, et jouait au vingt-et-un. Quelques mariages ne tardèrent pas à poindre et à lever, à l'ombre de ce jeu innocent. Madame Simonard, un peu par compassion naturelle pour les désespoirs amoureux, un peu aussi pour l'honneur de son salon, y mit discrètement la main ; elle eut le double plaisir de faire des heureux et d'attacher par la reconnaissance à ses réunions les jeunes couples qu'elle avait mariés.

Ce succès l'encouragea. Le goût de l'intrigue, qui avait survécu chez elle à l'âge des intrigues,

et qui depuis longtemps ne trouvait plus d'issue, la tourmentait comme le sang tourmente les jeunes filles. L'amour, en s'enfuyant, lui avait jeté sur les bras une masse énorme de loisirs dont elle ne savait que faire. La vivacité toute provençale de son caractère ne pouvait s'accommoder d'une vie oisive et sans émotions, elle se lança impétueusement dans la voie que le hasard venait de lui ouvrir.

Grâce à l'étendue de ses relations, elle savait quels étaient, dans un rayon de vingt lieues, les partis vraiment sortables ; elle aurait pu dire leurs noms, leurs parentés, leurs fortunes, leurs espérances. Elle prit soin de se tenir au courant des fonctionnaires qui débarquaient dans la ville ; elle se les fit présenter ; elle s'enquit de leurs familles, de leurs appointements, de leurs prétentions, de leur moralité ; elle dressa enfin avec la plus grande exactitude une carte matrimoniale de Sens et de ses environs et put, dès lors opérer à coup sûr. Lorsqu'elle avait, dans sa sagesse, décidé qu'un mariage était convenable, elle se mettait résolûment à la besogne et se chargeait de l'affaire.

Elle allait s'entremettant, tracassant, portant et reportant des paroles, détruisant les objections, aplanissant les obstacles, faisant à des gens qu'elle connaissait peu l'éloge de gens qu'elle ne connaissait pas, poussant de tout son cœur à la roue, et ne prenant haleine qu'après être arrivée au terme. Rien ne la rebutait; elle était capable de tout pour réussir, même de discrétion, même d'esprit. C'était plaisir de la voir ainsi nager en pleine eau de démarches et d'intrigues; elle y était dans son élément.

Cette passion qui fut la dernière de sa vie, ne fit que croître avec les années et se montra de jour en jour plus exigeante. Le menu fretin des mariages ordinaires ne suffit plus à la contenter; elle rêva des mariages impossibles, pour mieux goûter le charme de la lutte, la gloire du triomphe. On se rappelle ce personnage de Molière qui ne demandait que bonnes fièvres pourprées et maladies d'importance; c'était un artiste en médecine, plutôt qu'un médécin. Madame Simonard devint une artiste en mariages. Quand, par bonheur, il se présentait quelque cas extraordinaire, quelque projet d'union tra-

versé d'obstacles insurmontables, elle petillait de le mener à bien.

C'était comme une comédie de société qui allait se jouer sous sa direction et pour son plaisir. Elle en traçait d'avance le canevas et compliquait l'intrigue à sa fantaisie. Elle en distribuait les rôles, qui ne pouvaient manquer d'être bien compris et bien rendus ; car il n'y a pas de meilleurs acteurs que ceux qui font leur personnage au naturel et de bonne foi. Elle se réservait à elle-même le rôle principal et la direction de l'ensemble. Il pouvait arriver que, dans le hasard de l'improvisation, l'ordre des scènes qu'elle avait établi fût dérangé par le caprice des acteurs ou l'imprévu des accidents; mais de ces écarts mêmes jaillissaient des situations nouvelles, où elle se laissait aller, tout en les gouvernant; elle était sûre qu'au moment précis elle saurait ramener la pièce qui s'enfuyait, et l'acheminer directement, à travers les dernières péripéties, vers l'éternel dénouement des comédies et des vaudevilles.

Elle maria un jour en dépit des deux familles, en dépit même des jeunes gens, à qui elle per-

suada qu'ils s'adoraient, un catholique avec une juive, et, sur le refus du rabbin et du prêtre, elle décida un pasteur protestant à bénir le mariage. Elle eût volontiers, comme Frosine, marié le Grand-Turc avec la République de Venise, mais sans demander d'honoraires, pour la gloire. Elle triomphait avec expansion ; les éclats de sa joie retentissaient partout : « Le beau mariage ! mais elle y avait pris peine ! que d'adresse, que de ménagements ! C'est à elle que ces pauvres enfants devraient leur bonheur ! » Et elle s'essuyait le front devant la ville assemblée.

Un mariage où elle n'eût pas mis la main lui eût crevé le cœur. C'était un vol dont on s'était rendu coupable envers elle, une impardonnable trahison. Elle prédisait de graves infortunes au mari : un jour viendrait où elle serait vengée. Elle n'eût peut-être rien fait pour accélérer l'heure du châtiment ; mais si quelque brave garçon s'en chargeait, elle n'en était pas autrement chagrine. En revanche, les maris de sa main étaient assurés contre tous les accidents. Elle en eût donné son billet. Ah ! le bon billet!

« Je suis convaincue, leur disait-elle, que vous serez heureux, comme l'a été mon pauvre défunt. »

Et elle prenait à témoin les mânes du colonel Simonard, qui eut la discrétion de ne jamais réclamer.

Elle allait parfois, le dimanche, se promener sur les remparts ; ce sont les Tuileries de Sens. Les enfants y jouent à l'ombre des grands arbres, sous les yeux de leurs mères. Elle prenait plaisir à voir courir en jaquettes ce peuple de têtes blondes et roses, l'espoir de ses vieux jours. Lorsqu'elle apercevait quelque fillette qui commençait à grandir : « Eh bien ! disait-elle à la mère, quand l'amenez-vous à mes mercredis ? J'ai pour elle un mari tout prêt : je le lui élève à la brochette. »

Elle se croyait un peu la mère de tout ce petit monde. Quelqu'un lui demanda un soir si elle n'avait jamais eu d'enfants : « J'en ai tant fait faire ! » répondit-elle avec sensibilité. Il est certain qu'elle n'y avait pas nui. Elle avait pris des façons de parler toutes maternelles. Elle disait : « Ma bien belle, » à une femme de qua-

rante ans, et : « Mon cher enfant, » à un vieux professeur. Ces mignardises faisaient un singulier contraste avec l'air de sa personne. Elle était devenue énorme. Rien n'était plus plaisant que de voir trottiner par la rue ce gros corps de poussah, d'où émergeait un petit visage souriant et ridé comme une vieille pomme de reinette. L'habitude de la voir faisait qu'on ne riait pas. Et puis, il en avait toujours cuit à ceux qui s'étaient mis mal avec elle ; elle établissait autour d'eux une sorte de blocus conjugal, elle les condamnait au célibat à perpétuité. Au demeurant, la meilleure femme du monde.

Elle ne donnait qu'un bal par an ; c'était moins un bal qu'une vaste sauterie. Elle avait choisi le jour des *Rois* ; on les tirait en grande compagnie. C'était un prétexte à une foule de vieilles plaisanteries ; après quoi l'on dansait jusqu'au matin.

C'est à cette soirée qu'il s'agissait pour notre héros de se faire inviter.

Il débarqua, tout frais, la veille des Rois, chez madame Simonard, sa lettre de recommandation en poche. C'est à peine s'il aurait eu

besoin de l'exhiber. La veuve avait du premier coup d'œil reconnu un futur client dans ce beau jeune homme abondant en cheveux, de barbe correcte, et dont les gilets, d'une coupe à la fois sévère et gracieuse, trahissaient d'incontestables idées matrimoniales. Odeur de noces se sentait à la ronde.

Je ne dirai pas qu'il fut accueilli à bras ouverts. Depuis longtemps la bonne dame n'ouvrait plus les bras que pour marquer la surprise. Mais on le reçut avec un petillement de reconnaissance et de plaisir auquel il était impossible de se méprendre.

Après les premiers compliments d'usage, la conversation tourna vite sur l'unique sujet qui préoccupât madame Simonard. On s'en tint naturellement aux généralités : mais Georges laissa entrevoir que Dieu l'avait doué d'un cœur qui avait soif de son idéal.

Cet idéal, il l'attendait des mains de la Providence plus qu'il ne le cherchait lui-même. Que lui demandait-il ? la fortune ? non sans doute ; il ne se laisserait jamais séduire à ce vain et grossier appât ; sans être millionnaire

lui-même, il possédait de quoi satisfaire à ses modestes ambitions. Ce qu'il souhaitait — mais avec quelle ardeur de passion !... — c'était une femme qu'il aimât pour elle-même et dont il fût aimé avec le même désintéressement, l'union délicieuse de deux cœurs fondus en une même affection.

Il n'avait pas encore rencontré cet oiseau bleu de ses rêves ; et c'est pour cela qu'il passait dans la vie, triste et décoloré, gardant au fond de l'âme le douloureux secret de son chagrin solitaire. Madame Simonard était la première personne au cœur de qui il eût jamais versé de semblables confidences. Mais elle avait l'air si bon ! elle lui rappelait sa mère, une sainte femme, qui l'avait élevé dans l'horreur des mariages d'argent.

Ce solo de viole d'amour ne tarda pas à se changer en un duo tendre, où madame Simonard fit sa partie, non sans verser quelques larmes sur le trépas prématuré du pauvre colonel, qui du haut de son cadre d'or lui rappelait tant de jours heureux.

— Ah! si tous les jeunes gens vous ressemblaient! soupira-t-elle.

Elle invita notre héros pour son bal du lendemain.

— Qui sait! lui dit-elle finement, peut-être est-ce chez moi que la Providence vous ménage le trésor que vous méritez. Nous avons à Sens bien des filles à marier, et de bien jolies et de bien charmantes, et qui comptent plus, pour attirer les yeux d'un mari, sur leurs qualités personnelles que sur leur dot. Vous êtes digne de les comprendre, et je voudrais que l'une d'entre elles vous parût mériter un cœur tel que le vôtre.

Madame Simonard en nomma bien, à la file, une bonne demi-douzaine, et Georges s'empressa d'en graver les noms dans sa mémoire. Quand un marchand vous a trop écorché, vous lui demandez son adresse pour ne jamais retourner chez lui. C'est par un sentiment analogue que notre ami Georges écoutait avec le plus grand soin cette liste de jeunes beautés sans dot.

— En voilà dont je me garderai comme du feu, se disait-il.

Il cherchait un biais pour provoquer, s'il était possible, le souvenir de celle qu'on lui avait indiquée. Il n'en trouvait point et se dépitait. Mais la vieille bavarde ne le laissa pas longtemps dans cet embarras, et parmi tous ces noms qu'elle citait sans prendre haleine, celui d'Adèle Rivals vint à son tour, accompagné d'une de ces épithètes louangeuses dont elle n'était point avare.

Notre héros tressaillit involontairement.

— Vous la connaissez? demanda madame Simonard.

— Aucunement, répondit Georges. Et de l'air le plus détaché du monde, comme un homme qui voit tomber la conversation et qui la relève, tant bien que mal, par une interrogation parfaitement indifférente :

— Ne trouvez-vous pas fort cruel qu'une jeune personne, telle que vous la dépeignez, soit dénuée de fortune, et ne puisse s'entourer de ce luxe qui relève toujours le mérite ?

— Qui sait! dit madame Simonard avec un sourire malicieux.

Il faut vous dire que madame Simonard sou-

riait toujours, et qu'elle affectait en souriant de mystérieux airs de finesse qu'elle croyait propres à donner aux autres une haute idée de son esprit. Georges devina toutes sortes de choses derrière ce sourire énigmatique.

— Moi, je sais! pensa-t-il, enchanté à part lui de sa perspicacité.

Pauvre garçon!

Voyez pourtant à quoi tiennent les choses!

Si madame Simonard, au lieu de dire qu'elle comptait sur mademoiselle Adèle Rivals, s'était exprimée au pluriel et avait parlé des demoiselles Rivals, je n'aurais pas en ce moment le plaisir de vous conter cette histoire, par l'excellente raison qu'il n'y aurait pas eu d'histoire. Georges eût appris, dès le premier jour, qu'il y avait deux cousines de ce nom, l'une qui était riche et l'autre qui n'était qu'aimable. Mais que voulez-vous? le hasard, l'impitoyable hasard qui se joue des faibles mortels, avait arrangé les choses de façon qu'Amélie Rivals fût pour l'heure en voyage à Paris, et que madame Simonard n'attendît à sa fameuse soirée qu'Adèle Rivals.

Sachez-moi gré de l'ingénuité avec laquelle je vous initie par avance au secret de ce funeste quiproquo. Je conte innocemment l'histoire comme elle s'est passée, et ne cherche point de vains effets de surprise. J'espère que vous n'en prendrez pas moins d'intérêt au récit de la mésaventure qui finit par tourner à bien pour notre héros. Il y a des gens nés coiffés, à qui tout réussit, même les sottises qu'ils font.

Mademoiselle Adèle Rivals était la fille unique d'un humble professeur, qui, après avoir enseigné trente années de suite le latin et le grec, avait pris sa retraite, et s'était réfugié dans une modeste maison de campagne, moitié ferme, moitié villa, qu'un oncle lui avait léguée en mourant. Il avait joint au rapport de ce petit bien les treize ou quatorze cents francs que lui allouait l'Université, et vivait presque riche avec ce pauvre revenu aux environs de Sens; car il n'en faut pas beaucoup à la campagne pour être à son aise, et même pour y faire figure.

Il était veuf depuis longtemps; il avait perdu sa femme, alors qu'il était encore professeur en exercice, et il avait reporté toutes les affections

de son cœur sur la malheureuse orpheline. Il s'était plu à lui donner une éducation plus forte que celle qui est distribuée d'ordinaire aux jeunes filles, en notre beau pays de France.

Il lui avait appris un peu de latin et de grec, et, pour ses lectures, il l'avait lâchée à peu près libre dans sa vaste bibliothèque, s'en fiant à son instinct pour choisir les bons livres. Ces sortes d'éducations sont fort dangereuses. Adèle Rivals était de celles à qui la liberté réussit. Elle avait été protégée contre le péril des mauvaises lectures par la chasteté de son imagination et par le bon sens exquis dont elle était douée. C'était une brave nature sur qui les mauvaises pensées coulaient, sans laisser de trace, comme l'eau sur un marbre poli.

Elle avait ce mérite fort rare pour une jeune Française d'être fort instruite sans se montrer aucunement pédante, d'être maîtresse de maison sans affecter aucun air de supériorité malséant. Elle restait naïve et bonne, tout en sachant fort bien ce qu'elle valait.

Quand son père, pressé par l'âge, se retira, non sans quelques hésitations, du poste qu'il

avait occupé si longtemps avec honneur, ce fut elle qui le décida à s'exiler de la ville et à jouir des douceurs de la vie de propriétaire. M. Rivals était comme tant d'autres qui parlent toujours du moment où ils pourront s'en aller planter leurs choux, et qui, le jour venu, ne veulent plus les planter qu'au troisième étage d'une maison de ville. Que de fois il avait répété, en soupirant : *O ubi campi !* et encore : *Flumina amem sylvasque inglorius*, sans parler de la citation inévitable : *Fortunatos nimium sua si bona norint agricolas !* Mais le jour où il lui fut permis de réaliser son *hoc erat in votis*, il jeta un regard mouillé sur ses vieux livres, rangés en un si bel ordre sur de nombreux rayons, et recula d'effroi.

Ce vieil enfant avait par bonheur une fille de tête, qui vit bien tout de suite qu'avec des revenus diminués, il leur serait impossible de continuer à Sens le train qu'ils menaient, quelque modeste qu'il fût. Au lieu de s'épuiser à mettre sous les yeux de son père des calculs qui l'auraient navré sans le convaincre, elle lui représenta qu'elle souffrait de la poitrine, que l'air de la ville lui était mauvais, et qu'elle ne pour-

rait se remettre que si elle respirait à pleins poumons les senteurs embaumées des champs.

Il aimait profondément sa fille, ce brave homme de professeur. Il se laissa toucher à ce pieux mensonge. Il vendit une partie de sa bibliothèque, déménagea le reste, et vint s'installer aux Ormeaux. C'était le nom de la petite propriété suburbaine qui lui venait de son oncle. Il ne vit tout d'abord dans cette existence nouvelle qu'un prétexte à citer plus souvent tous les vers de Virgile et d'Horace qui ont trait à la campagne, à vanter : *Mugitusque boum mollesque sub arbore somnos*, et autres détails de la vie champêtre, dont il n'avait jamais connu les délices que par des bouts d'hémistiches : mais sa fille prit et lui fit prendre la campagne au sérieux.

Elle devint fermière, au vrai sens du mot. Il y avait dans cette métairie de quoi loger des vaches et des moutons ; elle en acheta. Elle arrondit de quelques lopins de terre le jardin attenant à la maison, et les mit en rapport. Elle eut une basse-cour qu'elle soigna elle-même ; elle créa une laiterie, où elle fabriqua du beurre

qu'elle envoya vendre à la ville. Elle eut un garçon de ferme, un charretier et une servante. Elle se leva tous les jours à quatre heures du matin, distribuant le travail à tout son monde, et ne boudant pas elle-même à la besogne.

Son père, stimulé par l'exemple, se chargea du verger, prit plaisir à tailler ses arbres, à recueillir ses fruits; et il ne manquait jamais lorsqu'il greffait quelque pommier de répéter le vers de Virgile :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Ce ménage, qui avait toujours vécu à l'étroit, connut la joie d'une large aisance. D'argent comptant, on n'en avait point ; mais on n'en désirait guère. On vivait sur sa propriété. La terre, cette bonne mère, *alma parens*, disait le vieux professeur, fournissait toutes les denrées de première nécessité, et l'on se procurait les autres par l'échange.

Cette vie rustique, en fortifiant la santé d'Adèle, n'avait empâté ni son corps ni son esprit. Elle était restée ce qu'on l'avait toujours vue à Sens, une svelte et aimable jeune fille avec toutes

les qualités charmantes qui voltigent autour de ce nom virginal. L'habitude de commander seule à la maison l'avait sans doute déshabituée de ces jolis petits manéges de fausse ingénuité, de ces mignardises de pudeur effarouchée, qui sont le privilége des demoiselles de la bourgeoisie élevées dans un couvent. Sa chasteté, pour ne pas consister tout entière dans une ignorance étonnée et confuse, n'en était pas moins irréprochablement fière. Elle n'était point timide, et levait assurément ses regards sur l'homme qui eût osé la dévisager en face ; mais ses joues n'étaient pas moins promptes à s'empourprer de rougeur à l'ombre d'une pensée douteuse. On n'eût point dit d'elle : C'est un ange, parce qu'il n'y avait ni faiblesse ni mièvrerie dans sa candeur; mais personne n'eût douté qu'elle ne fût une honnête fille, dans la loyale acception du terme.

Les soins du ménage ne la détournaient point de cultiver son intelligence. Elle avait un fonds d'instruction solide; elle se plaisait à l'accroître encore. Il y avait à la maison une épinette du temps passé ; elle en jouait quelquefois, mais

elle n'en faisait pas abus ; elle tenait, comme son père, que la musique, quand on s'y livre avec trop de complaisance, détend les nerfs et amollit les âmes.

Elle était arrivée à dix-neuf ans sans avoir songé de trop près au mariage. Elle adorait son père, qui, comme tous les vieillards, était quelque peu égoïste, quoique bonhomme au fond ; et elle s'était promis de n'agréer jamais qu'un homme qui voudrait passer ses jours aux Ormeaux, entre elle et lui. Il n'y avait guère apparence qu'elle rencontrât un mari si parfaitement dépourvu d'ambition, qui l'épousât, sans dot, pour ses beaux yeux avec la perspective de s'enterrer dans ce coin ignoré et sans avenir. Aussi en avait-elle vaillamment pris son parti.

— Je ne me marierai point, répondait-elle à sa cousine, la riche Amélie Rivals, qu'elle voyait, sans envie, courtisée par des prétendants plus nombreux et plus tenaces que ceux qui s'empressaient autour de la belle Pénélope.

— Je la marierai ! il faudra que je la marie! s'était dit madame Simonard, piquée par la difficulté même; je la marierai malgré elle,

malgré son vieux grigou de père, malgré tout. Ce sera mon chef-d'œuvre.

Elle n'avait donc point manqué d'inviter Adèle, sa chère Adèle, sa charmante, son adorée, son trésor, sa perle ; on était toujours tout cela pour madame Simonard, tant qu'on ne lui avait pas fait l'injure de se marier sans elle, et Adèle avait accepté. Le bal annuel de madame Simonard était la seule grande soirée que se permît la jeune fille. La célébrité de cette fête, consacrée depuis longtemps à Sens, autorisait cette exception. Mais madame Simonard, aiguillonnée par la visite qu'elle venait de recevoir, par l'espérance d'un nouveau mariage à conclure qui lui montait comme une fumée de vin au cerveau, ne put se tenir d'aller chez sa cliente, pour lui rafraîchir la mémoire. Peut-être aussi voulait-elle repaître ses yeux d'une tête jusque-là réfractaire, et sur laquelle elle se flattait de poser la symbolique couronne de fleurs d'oranger.

Cet empressement faillit tout gâter. La bonne dame eut des clignements de paupières si expressifs, des réticences si inquiétantes, des

malices d'allusions cousues d'un fil si blanc, qu'Adèle se douta de quelque chose et flaira un prétendant sous roche. Elle avait déjà été exposée, du fait de madame Simonard, à quelques assauts qui l'eussent compromise si sa vie eût été moins retirée et sa réputation moins établie. Elle prévit quelque ennui de ce genre, et agita dans son esprit si elle ne refuserait point cette fois une invitation où elle pressentait encore un piége.

Mais quoiqu'elle pût aisément passer pour la femme forte de l'Évangile, elle aimait la danse. Sa robe était de simple mousseline, mais si jolie et lui allant si bien ! Perdre cette unique occasion de la mettre lui eût crevé le cœur. Et puis son père avait tant de plaisir à la voir belle, gaie, et les joues animées par le feu du plaisir ! Fallait-il priver ce pauvre père de cette joie ?

— Vous viendrez, n'est-ce pas, vous viendrez ! insista madame Simonard.

— Sans aucun doute, nous viendrons, répondit le bonhomme, interrogeant sa fille du regard.

— Puisque mon père le veut !

Madame Simonard passa en revue la robe et les accessoires de la toilette, avec le soin d'un général d'armée qui se prépare à une grande bataille. Elle offrit de prêter pour le bal des boucles d'oreille, que l'on s'excusa de ne point accepter ; Adèle ne portait jamais pour tout bijou qu'une croix d'or qui venait de sa mère. On se sépara avec force amitiés de part et d'autre ; et le soir, les vieux habitués du whist, voyant à madame Simonard des allures mystérieuses et affairées, un visage extraordinaire, celui qu'ils appelaient le visage des grands jours, ne manquèrent pas de se dire l'un à l'autre, en relevant leurs cartes :

— Oh ! oh ! il y aura du nouveau aux Rois de cette année.

Le secret courut bientôt toute la ville. Quel secret ? on ne le savait point ; mais on se disait à l'oreille qu'il y avait un secret, et c'était ce secret qui mettait tout le monde en émoi. A dix heures sonnant, le secret fit son entrée sous les espèces d'un grand garçon, vêtu à la dernière mode, quoique sans affectation, l'œil vif et les

dents belles, que le domestique annonça : Georges Pimodat de Héricourt. Tous les regards se tournèrent vers le Parisien, et il y eut dans tout le salon comme un imperceptible frémissement de curiosité. Il s'avança avec beaucoup d'aisance vers madame Simonard, qui lui fit le plus gracieux accueil, et lui demanda son bras pour le présenter à l'ingénieur en chef du département. Une conversation s'engagea aussitôt entre les deux hommes sur les propriétés de M. Verneuil, et Georges en profita pour étudier le personnel de la maison et chercher, parmi toutes ces jeunes filles, celle dont il devait tomber amoureux.

C'était l'usage chez madame Simonard qu'avant d'ouvrir le bal on tirât les rois. Il y avait une grande table dressée dans la salle à manger; on apportait dans le salon une douzaine de tables volantes; sur la grande table était placée la galette d'honneur; chaque table supplémentaire avait sa galette, en sorte qu'il y avait un assez grand nombre de fèves. Chacune d'elles conférait à celui qui l'avait trouvée dans son morceau une foule de petits priviléges, comme

de danser avec la reine choisie par lui toutes les fois qu'il en exprimerait le désir, de lui adresser des déclarations, de lui porter son éventail ; et le lendemain de lui envoyer un bouquet ou un sac de bonbons. Madame Simonard désignait ceux qui devaient occuper la grande table qu'elle présidait. Elle y appela notre ami Georges, et se tournant vers Adèle :

— Et vous, ma chère enfant, lui dit-elle avec un air d'enjouement, où vous mettrai-je ? Ah ! placez-vous là...

Elle lui indiqua la chaise vide à côté de Georges.

— M. Georges Pimodat de Héricourt, dit-elle à la jeune fille en lui présentant son voisin.

Et se tournant vers lui :

— Mademoiselle Adèle Rivals.

Georges eut un soubresaut intérieur. Mais il se remit vite, et tout en enveloppant la jeune fille d'un long regard, il sut remercier en termes galants la maîtresse de la maison du charmant voisinage qu'elle avait bien voulu lui réserver.

Je ne vous étonnerai sans doute pas si je vous dis que madame Simonard avait des trucs

particuliers pour aider le hasard et faire tomber la fève aux mains de qui il lui plaisait. Aussi ne trouverez-vous pas étrange que Georges, soulevant une des feuilles de son morceau de galette, aperçut le gonflement noir de la fève ; il la détacha, et la plaçant sur son assiette.

— C'est moi, dit-il à madame Simonard, que le hasard a favorisé ; il me permet de faire de vous une reine !

C'était de temps immémorial la coutume que chaque année le roi de la grande table choisît pour reine madame Simonard. Elle en profitait pour danser le premier quadrille par manière de badinage, et pour se faire dire des douceurs, qui lui rappelaient son jeune temps. Mais cette fois, elle arrêta d'un geste l'envoi que lui adressait Georges :

— Oh ! je suis bien vieille, lui dit-elle, et je n'aurais plus la main assez ferme ni la jambe assez leste pour les devoirs que réclame la royauté. C'est une tradition constante ici que la maîtresse de la maison soit exceptée des personnes à qui peut être offerte la fève. Il faut, bon gré, mal gré, vous conformer à la tradition.

C'était tout ensemble un mensonge et une dérogation à l'usage. Toute la compagnie observa curieusement le visage de la bonne dame, pour y lire sa pensée. Georges, lui, n'avait aucune raison pour ne pas prendre comme argent comptant ce qu'on lui disait ; il fut ravi de l'occasion que lui offrait le destin et, se tournant vers sa voisine :

— Voulez-vous me faire l'honneur d'être ma reine ? lui dit-il.

La jeune fille leva ses beaux yeux bleus sur le Parisien et prit la fève qu'il lui présentait :

— Ah çà ! que m'écrivait donc cet imbécile de Varnet ! pensait-il à part lui. Elle est charmante, cette petite fille, et je n'aurai aucune peine à l'aimer éperdûment.

Il avait devant lui une glace ; il s'y regarda d'un coup d'œil à la dérobée.

— L'affaire est dans le sac, ajouta-il mentalement.

Il y avait bien longtemps que Georges se préparait à l'assaut qu'il allait livrer. Il s'était cent fois posé cette question redoutable : Comment devrait commencer l'attaque ? Car tout

dépend du premier pas en ces sortes d'affaires.

Fallait-il brusquer une déclaration à la hussarde, et tomber tout à coup aux genoux de la personne aimée, et la compromettre? On avait vu plus d'une fois, dans les romans qu'il avait lus, ce coup d'audace réussir. Mais il se méfiait des romans. Valait-il mieux tâter d'abord le fer, témoigner l'excès subit de sa passion par des silences éloquents, des regards significatifs, des soupirs chargés d'expression, et ne porter le dernier coup que lorsque la place aurait marqué qu'elle faiblissait? C'étaient deux systèmes en présence; quel était le bon?

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Georges n'avait jamais osé. C'est selon, s'était-il dit bien souvent. Avec les brunes, la première méthode a plus de chances; l'autre réussira mieux avec les blondes. Quant aux châtaines, on verra.

On verra! c'est le mot des irrésolus. Ce n'est pas que Georges manquât de résolution. Mais je voudrais bien vous voir à sa place. En rêve, il n'y a rien de si aisé que de former de beaux

plans de campagne ; mais sur le champ de bataille c'est une autre affaire. On y regarde à deux fois avant d'entamer l'action.

Georges, ce grand vainqueur en chambre, jetait à la dérobée sur la forteresse à prendre des regards d'hésitation. Elle ne lui avait pas, à vue de pays, fait l'effet d'être si difficile à emporter; pourquoi lui semblait-elle en ce moment hérissée de bastions et de contrescarpes. C'est étrange comme elle lui imposait ! Une petite fille! et qui pis est, une petite fille de province! Et lui à qui quelques jolis bébés parisiens avaient rendu les armes, il tremblait devant cette péronnelle départementale!

Car il n'y avait pas à dire : il tremblait! Ce que c'est pourtant, pensait-il en lui-même pour s'excuser de son accès de timidité, ce que c'est que de courir à l'assaut d'un million! On a des peurs bêtes ! Le fait est que j'ai peur de débuter par une fausse démarche! Adieu le million, si je me trompe!

Laissez-moi vous révéler ce secret. Le million n'était pour rien dans l'affaire. Georges était embarrassé, tout simplement parce qu'il se

trouvait en face d'une honnête fille, et qu'il avait de mauvais desseins sur elle. Ah! s'il s'était agi de Nana ou de Tata, il aurait su comment s'y prendre. La fille du vieux professeur lui imposait; et toutes les belles phrases qu'il avait méditées dans le silence du cabinet lui paraissaient stupides et se refusaient à sortir de ses lèvres.

C'est ce qui explique pourquoi, avec tous ces magnifiques projets de séduction, il ne trouva pas d'autre phrase par où entrer en conversation que celle qui serait venue à un simple calicot.

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première contredanse?

Il est vrai que pour relever cette politesse banale, il l'accompagna du regard le plus incendiaire qu'il put trouver, un regard d'électricité, un de ces regards dont il avait expérimenté la puissance, et que nulle femme ne pouvait supporter sans tressaillir.

Adèle ne tressaillit point.

— Avec plaisir, monsieur, répondit-elle.

Sa voix ne marquait point d'émotion. Ses

yeux ne respiraient que la joie de la danse.

Cette petite fille n'a pas de cœur, se dit Georges. Ah! si elle n'était pas riche d'un million! mais je suis venu pour la fasciner!... et nous verrons bien!

Georges dansait joliment. C'est un de ces talents qu'il avait cultivés avec le plus de soin. Polka, mazurka, valse, la valse surtout, la valse classique, la valse à trois temps; c'était un cavalier idéal. Il eût fait tourner en mesure la danse de Saint-Guy en personne.

A la seconde invitation, Adèle crut devoir répondre par un refus. Elle pensait au fond que c'était vraiment dommage; que ce joli garçon, bien qu'un peu extraordinaire et passablement fat, était un danseur incomparable, et comme elle n'en retrouverait guère; mais les bienséances lui commandaient de ne pas s'afficher ainsi avec un jeune homme.

Mais madame Simonard la surveillait du coin de l'œil. Elle débucha comme un sanglier blessé sur sa protégée récalcitrante :

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? s'écria-t-elle, la reine qui refuse d'obéir à son roi! Voilà qui

est du joli! La femme doit obéissance à son époux; c'est un article du code. Allons! donnez-moi vos mains.

Georges tendit franchement la sienne en souriant; Adèle y fit plus de façons; mais enfin elle se leva à demi, toute rougissante; d'un geste de condescendance mutine, elle s'abandonna au bras de son cavalier et tous deux s'envolèrent, en tournant comme deux oiseaux silencieux, dans le grand salon de madame Simonard, qui marquait la mesure en dodelinant de la tête.

Georges ne tarda pas à oublier, dans le mouvement de la danse, ses projets méphistophéliques de séduction. L'animation du bal le rendit à sa nature, qui était bonne et aimable. Je n'ose pas ajouter que ces parfums mystérieux, ces émanations capiteuses qui s'échappent de toute la personne d'une jolie fille emportée dans un mouvement de valse avaient, en le grisant, déconcerté tous ses plans. C'est pourtant la vérité.

O la jeunesse! la jeunesse! on se croit un profond scélérat, on joue au Lovelace; mais on a vingt ans, on presse dans ses bras la taille d'une enfant qui en a seize, et tous les projets insensés,

toutes les sombres machinations s'évanouissent comme l'ombre d'une fumée légère.

Une fois rejeté dans son naturel, Georges fut, sans y prendre garde, aimable et spirituel. On le pria de conduire le cotillon ; et il sut aisément se passer de tous les accessoires qui manquaient. C'était l'habitude, ce jour-là, de terminer, à quatre ou cinq heures du matin, le bal par une de ces rondes que madame Simonard avait dansées dans son enfance, la *Boulangère a des écus* et le *Carillon de Dunkerque* ; il se trouva que Georges en savait les figures. Il chanta les couplets, il en improvisa, il fit des gestes que l'on répéta après lui ; il s'amusait pour son compte, comme un bienheureux, et tout le monde pâmait de rire à le voir faire.

Je sais très-bien que je n'observe aucune des règles des romans, en contant avec cette innocence les choses comme elles se sont passées. Mais quoi ! la vérité me presse. Il est certain que durant toute cette soirée, Georges oublia ses beaux desseins, qu'Adèle ne songea qu'au plaisir de remuer ses pieds en cadence, et qu'il n'y eut dans toute l'assemblée qu'une per-

sonne qui ne perdît pas de vue un seul instant le mariage projeté, ce fut madame Simonard.

Son excuse, c'est qu'elle ne dansait plus.

— Ce jeune homme est fort aimable, dit le vieux professeur à sa fille, en s'en retournant.

— Il est charmant, mon père, répondit ingénûment la jeune fille.

— J'espère que nous le reverrons.

— Mais sans doute, il m'a demandé la permission de m'apporter des bonbons. C'est son droit; le droit de la fève. Je lui ai permis de venir après-demain ; il déjeunera avec nous, à la ferme.

— Je lui montrerai mes livres, dit le père.

— Et moi, mes vaches, dit la fille.

— C'est un garçon instruit, dit le père, il m'a cité deux vers d'Horace.

— C'est un bon garçon, dit la fille, il boira du lait bourru.

— *Spumantem pateram !* ajouta le vieux professeur.

Pauvre vieux ! bon vieux ! il n'y voyait pas plus loin que son nez. La jeune fille avait l'i-

gnorance de la chasteté parfaite, et lui, l'ingénuité de l'égoïsme inconscient.

Et cependant Georges, rentré chez lui, dégrisé par le froid de la rue, et repassant tous les incidents de cette soirée, se frappait la tête de coups de poing : — Triple sot que je suis, s'écriait-il, animal ! âne bâté ! je me suis amusé comme un collégien ! Je n'ai pas su lui dire un mot ! Se doute-t-elle seulement que je l'adore ? Car, le diable m'emporte ! je crois que je l'adore pour de bon ?

Le croiriez-vous ? cette idée humilia profondément notre héros ? Est-ce que vraiment j'en serais venu à ce point de naïveté, moi, Georges Pimodat, de m'être amouraché d'une pensionnaire de couvent ? allons donc ! Non, c'est le million, la fascination du million ! Mais que me disait donc cet imbécile de Varnet ? Pas jolie ! pas jolie ! C'est un rêve que cette fille ? Et dire qu'elle a cinq cent mille francs dans chaque main ! Madame Simonard a serré la mienne d'une façon bien significative. Bonne madame Simonard ! Excellente madame Simonard ! Elle est assez ridicule avec sa petite figure de pomme de

reinette, mais elle me mariera ! Je suis tout de même un fier roué.

Et Georges se caressa la barbe ; et, comme il n'en pouvait plus de fatigue, il dormit à poings fermés jusqu'au lendemain midi, sans faire le moindre rêve.

Mon Dieu ! que ce don Juan est peu poétique et peu byronien ! Comme il va se faire mépriser de toutes nos lectrices ! Mais je n'y puis rien, et ce n'est pas ma faute. Il était de ceux qui, lorsqu'ils ont dansé toute la nuit, n'ont aucune envie de contempler la lune ; et, sitôt la tête sur l'oreiller, s'en vont prosaïquement faire un tour au pays du sommeil, le tour du cadran.

Jamais stupéfaction n'égala celle qui saisit la femme de chambre de madame Simonard, quand, le lendemain de cette fête mémorable, aussitôt après le déjeuner, elle vit sa maîtresse arborer une robe de sortie, coiffer son chapeau et demander qu'on attelât. Cette honnête camériste laissa tomber ses bras d'étonnement et demeura immobile, la bouche ouverte, comme si la foudre l'eût frappée.

Eh quoi ! l'argenterie, éparse dans un panier,

attendait encore qu'on l'eût comptée et resserrée dans ses écrins, les cristaux n'étaient pas rentrés dans leurs placards ; des montagnes de serviettes encombraient le garde-manger, et des restes de gâteaux traînaient encore partout ; et madame Simonard, elle, une ménagère exacte et méticuleuse, comme la plupart des provinciales, au lieu de procéder au rangement de sa maison bouleversée, s'en allait courir la pretentaine, dans le cabriolet des jours carillonnés! Elle ne tenait pas en place ; elle pressait, en grondant, ses domestiques :

— Allons! Jean, la voiture est-elle prête? répétait-elle avec impatience.

— Et où conduirai-je madame? demanda Jean, qui petillait de curiosité.

— Aux Ormeaux, et plus vite que cela.

Aux Ormeaux, tout le monde était debout depuis longtemps, quand madame Simonard y fit son entrée. Le bonhomme de père eut la naïveté de s'extasier sur une visite si imprévue, si obligeante ; Adèle rougit ; elle l'attendait.

On débuta par de grands compliments sur la soirée de la veille ; après quoi, madame

Simonard, se tournant vers la jeune fille :

— Dis donc, petite, veux-tu nous laisser un instant seuls; j'ai à causer avec ton père, en particulier.

Adèle adressa, à la dérobée, un regard suppliant à son père.

— Permettez à cette enfant de rester, dit-il à madame Simonard. Je vois à peu près ce dont il s'agit. Car vous nous avez habitués à vos prévenances. Mais j'ai confiance en son bon sens autant qu'en son bon cœur. Je ne lui cache jamais rien. Elle tient ici la place de sa pauvre mère; elle y est seule maîtresse, et elle a le droit de tout entendre.

— Je sais, ajouta madame Simonard, qu'elle joint la raison d'une femme à la grâce d'une jeune fille. Je n'ai donc nul embarras à parler devant elle de certains projets, dont on fait ordinairement grand mystère aux jeunes personnes de son âge. Je n'y vais pas par quatre chemins, moi : il nous faut marier cette enfant-là.

— *Plenis jam nubilis annis; jam matura viro !* interrompit le vieux professeur.

— Je n'entends rien à votre latin; mais si ce

latin-là dit qu'Adèle est en âge d'épouser un honnête homme qui la rende heureuse, comme je l'ai été avec M. Simonard, il a tout à fait raison. Que faut-il à une jeune fille pour qu'elle se marie ?

— Mais un mari, d'abord... dit le père.

— Je l'ai, et jeune, et beau, et bien élevé, et amoureux, et riche...

— Tout cela à la fois ! dit Adèle avec un soupçon de raillerie, le prince Charmant, alors !

— Oui, petite, le prince Charmant.

Et la mère Simonard entama bravement l'éloge de son protégé, qu'elle connaissait à peine. Elle avait cette faculté, qui n'est pas rare chez les femmes, de croire parfaitement vraies les histoires qu'elle inventait, sur le moment, pour les besoins de la cause, et de les dire avec un accent de sincérité qui trompait tout le monde.

Elle ne les expédiait pas en gros, comme une personne qui ne les sait que par ouï-dire : elle les contait avec un luxe inouï de petits détails, comme si elle y eût elle-même été témoin ou acteur; elle en relatait, sans omettre un seul, les plus menus faits, avec leurs circonstances les plus

pittoresques ; elle refaisait les conversations tenues, les entremêlant de ces locutions explétives et familières qui donnent confiance ; elle s'attendrissait, elle s'indignait, elle s'irritait, elle éclatait de rire ; et jamais, à moins de la connaître à fond, on ne se fût douté que, dans tout ce récit, il n'y avait pas un mot, mais pas un seul mot de véritable.

C'est ainsi qu'elle donna sur la famille, la généalogie et les terres patrimoniales de Georges Pimodat de Héricourt les renseignements les plus circonstanciés et les plus authentiques. Elle en avait attrapé au vol, dans l'unique visite qu'il lui avait faite, quelques bribes, qu'elle arrangea à sa façon, les assaisonnant, comme elle disait elle-même, de toutes les herbes de la Saint-Jean. Elle le présenta comme l'intime ami du grand seigneur dont il était secrétaire, destiné à la plus haute fortune, plein d'une noble ambition, et cependant, modeste en ses goûts, qui saurait flatter tous les orgueils d'une femme, sans lui refuser aucune des satisfactions du bonheur domestique : le phénix des maris.

— *Rara avis in terris !* dit le bonhomme.

— Et vous croyez, reprit Adèle, que ce brillant Parisien s'en ira chercher une pauvre petite provinciale au fond de son humble trou, qu'il la prendra sans demander une dot !

— Une dot, s'écria impétueusement madame Simonard, il songe bien à une dot ! il est riche pour deux ! le désintéressement lui est facile. Il n'est pas homme à s'inquiéter jamais du chiffre de la vôtre, ni même si vous en avez une. Au fait, puisqu'il est question de cela parlons sérieusement, combien donnez-vous à votre fille ?

— Qu'importe ? dit malicieusement Adèle, puisqu'il ne tient nul compte de ce détail ?

— On dit ces choses-là, ma chère enfant. La vérité est qu'il vaut toujours mieux qu'une jeune personne, ne fût-ce que par égard pour elle-même, n'entre pas toute nue dans la maison de celui qui doit être son mari. Ce n'est pas pour M. Georges que je fais cette demande, c'est pour vous, pour votre dignité, pour votre bonheur futur.

— Mais, dit le père, je possède ce domaine...

— Laissez-moi répondre, mon cher père ; car

c'est moi que cette affaire touche. Mon mari, si jamais il s'en rencontre un, me prendra sans dot et toute nue, pour me servir de votre expression. Tout ce qui est ici appartient à mon père et n'appartient qu'à lui. Je n'entends pas qu'il en distraie la moindre chose pour moi. Mon bonheur, puisque vous en parlez, est de passer mes jours avec lui, et je ne donnerai ma main qu'à l'homme qui voudra bien m'aider à lui rendre ici la vie plus douce. C'est mon dernier mot, et je vous supplie, madame, de le regarder comme définitif.

Elle débita ce petit discours tout d'une haleine, d'un ton si péremptoire et si absolu, que madame Simonard vit bien que c'était un parti pris et qu'il n'y avait plus à y revenir. Elle se mordit les lèvres :

— Cet enfantillage, dit-elle, comme répondant à sa propre pensée, rendra la négociation plus difficile.

— Mais je ne veux pas qu'il y ait de négociation ! un mariage n'est pas une affaire de négoce.

— Eh ! là, là ! petite fille, vous vous empor-

tez comme une soupe au lait! Vous serez épousée pour vos beaux yeux. C'est une affaire entendue.

Et elle remonta en voiture.

— Cette petite pécore est insupportable avec ses idées de l'autre monde, se disait madame Simonard en rentrant chez elle. Si elle croit que les mariages sont faciles à conclure dans ces conditions-là! Voilà bien les filles d'à présent! des vaniteuses, qui veulent qu'on les épouse pour leurs beaux yeux! Mais je n'en aurai pas le démenti.

Et cependant Adèle disait à son père :

— De quoi se mêle madame Simonard? ne peut-elle laisser ce jeune homme tranquille? elle va l'ennuyer, me mettre sur le tapis, me rendre encore une fois la fable de la ville.

— C'est une bonne femme, ma fille, elle veut te marier.

— Je n'ai besoin de personne, mon père, je me marierai toute seule, ou ne me marierai pas.

Madame Simonard rentra chez elle de fort méchante humeur. Une seule idée la consolait,

c'est qu'elle ne pouvait, le jour même, manquer de recevoir la visite de Georges. Elle se fit céler pour tout le monde, donnant ordre qu'on n'ouvrît la porte qu'à celui qu'elle attendait.

Georges n'avait l'intention que de déposer sa carte, mais on lui dit que madame recevait et il fut bien forcé d'entrer. Ce furent naturellement tout d'abord des exclamations sans fin sur le plaisir qu'on avait pris de part et d'autre à ce bal charmant, mais la conversation ne tarda pas à glisser sur un sujet qui intéressait également les deux interlocuteurs.

— C'est une bien singulière fille, dit madame Simonard, tout à fait singulière. Imaginez-vous que sa folie est d'être épousée sans dot.

— Oui, je sais, dit Georges, à qui le mot échappa.

— Comment? vous savez?

— Oh ! c'est une façon de parler. J'écoutais avec une vive attention les détails que vous me faisiez l'honneur de me donner, et je disais : Oui, je sais, comme j'aurais dit autre chose : histoire de faire entendre que j'étais à la conversation et tout oreilles.

— C'est différent. Eh bien ! c'est une idée dont elle s'est, je ne sais pourquoi, chaussé la cervelle. Elle veut que l'homme qui la demandera en mariage la croie pauvre et l'accepte sans aucune espèce de dot. Ce n'est pas au moins qu'elle n'en ait une ?...

Georges l'interrompit précipitamment.

— Eh ! madame ! quel besoin mademoiselle Rivals a-t-elle d'une dot ? Est-ce que sa dot, la plus riche de toutes, ce n'est pas sa beauté, sa grâce, sa vertu ? Est-ce que toutes ses qualités charmantes, que je n'ai pu, hélas ! qu'entrevoir en cette soirée délicieuse, ne valent pas mieux que tous les millions du monde ! Pour moi, madame, je ne fais nul compte de l'argent. Je suis décidé à n'épouser jamais que la jeune fille qui me plaira, sans lui infliger cette question ignoble : Combien avez-vous ?

— Noble jeune homme ! s'écria madame Simonard au comble de l'enthousiasme. La délicatesse de vos sentiments me touche jusqu'aux larmes. Vous me rappelez M. Simonard, mon pauvre défunt (et elle montra le portrait) qui tint à m'épouser sans dot ; mais il n'eut point

à s'en repentir. Le colonel m'a dit à son lit de mort qu'il n'avait jamais, avec moi, connu un seul muavais jour. Il était fort triste de partir; mais les malheureux sont ceux qui restent !

Elle ajouta beaucoup de détails sur tous les genres de bonheur qu'avait goûtés près d'elle le digne colonel. Vous avez pu remarquer que la brave dame était fort verbeuse. Elle ne laissa pas de munir son protégé de conseils sur la conduite à tenir. Elle l'engagea fortement à entrer dans la manie de cette petite fille, qui était assez romanesque pour vouloir qu'on la prît sans s'inquiéter de son apport.

— A quoi bon la contrarier sur ce sujet ? dit-elle avec bonhomie. Vous serez le maître le lendemain de la noce.

— Je serai son esclave toute la vie, dit galamment Georges.

Et il prit congé sur ce mot de troubadour.

— A la bonne heure! pensa madame Simonard. Voilà un homme qui est du bois dont on fait les maris! Pourvu que cette petite pécore ne décourage pas de si bons sentiments! J'y veillerai.

Et pour finir la journée, elle demanda sa table de jeu et se fit une réussite. Les cartes lui annoncèrent que Georges épouserait Adèle ; il faut dire au reste que les cartes avaient toujours la complaisance de lui annoncer tout ce qu'elle désirait voir s'accomplir.

— C'est une affaire dans le sac, s'écria-t-elle joyeusement.

Pourquoi mademoiselle Rivals dormit-elle si mal cette nuit-là ? Jamais l'ange qui veillait sur son sommeil n'avait vu ses yeux ouverts, passé onze heures ; jamais il ne l'avait entendue soupirer ni se plaindre. A quoi songeait-elle le regard fixé sur le brâsier, qui s'éteignait et ne jetait plus par la chambre qu'une mourante lueur ? Elle se sentait comme accablée d'un trouble inconnu, de je ne sais quelle vague inquiétude. La phrase délicieuse que laisse tomber Marguerite en pensant à Faust :

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,

chantait à son oreille et l'excitait à rêver.

Ce n'était point certes la première fois que madame Simonard l'avait entreprise sur le cha-

pitre du mariage. Sa pensée ne s'y était pas arrêtée un seul instant. Elle vivait si heureuse et si gaiement innocente avec son père qu'elle avait rejeté bien loin ces propositions, sans même y prendre garde. D'où vient qu'elle était à cette heure si étrangement préoccupée!

Comme il y avait chez elle un fonds de haute raison, elle s'interrogeait sur ce point délicat, et non sans un secret effroi, et ne trouvait pas de réponse. Elle chassait loin de son souvenir l'image importune de son danseur, que madame Simonard lui amenait par la main ; elle ne réussissait pas à l'en écarter.

— C'est la faute de cette vieille intrigante. De quoi se mêle-t-elle? quelle est cette rage de marier malgré eux des gens qui n'y pensent point?

Qui n'y pensent point! elle n'y pensait que trop, et sa pudeur s'en effarouchait. Mais lui, y pensait-il? Elle avait trop souvent pris madame Simonard en flagrant délit de mensonge pour croire absolument à son récit. Et cependant, elle ne pouvait se figurer qu'une personne de cet âge se fût avancée si loin, dans une matière si

importante, s'il n'y avait pas eu quelque petit fonds de vérité.

— Il m'aura remarquée parce que j'étais à côté de lui. Mais quelle apparence qu'un Parisien, un jeune homme si bien lancé, si riche... ah ! s'il n'était pas riche !...

Elle se plut à se le représenter pauvre, comme elle l'était elle-même ; il resterait à la maison ; on achèterait quelques quartiers de terre dans le voisinage ; on cultiverait ; c'est le premier de tous les états. On serait heureux ; le bonheur s'achète à si peu de frais, quand on aime !

— Je l'aime donc? se demanda-t-elle.

Et elle cacha, rougissante, sa tête dans son oreiller. Le jour vint flotter sur ses rideaux roses, qu'il illumina d'un rayon de soleil ; il la surprit dans une sorte d'engourdissement physique et moral où elle s'était assoupie. Il lui rendit la netteté de son esprit et sa force de résolution ; elle avait décidé qu'elle n'épouserait jamais un homme plus riche qu'elle. Georges ne comptait plus à ses yeux. Elle avait fait un mauvais rêve, qu'avait dissipé le matin. Elle était prête à recevoir son hôte, avec la même liberté souriante

qu'elle eût accueilli un vieil ami de sa mère.

Georges arriva vers une heure de l'après-midi, chargé d'un énorme sac de bonbons, qu'il avait fait venir de Paris, et tout plein des projets les plus vainqueurs. Un seul point l'inquiétait: de quels artifices useraient-ils tous les deux, le père et la fille, pour lui cacher le secret de leur grande fortune! Il se promettait un certain plaisir à percer le mystère de leurs petites ruses, bien résolu d'ailleurs à faire semblant d'être la dupe de cette malice. Le plus attrapé des deux, ce ne serait pas lui! A mesure pourtant qu'il approchait des Ormeaux, son cœur battait plus fort, le succès lui paraissait moins assuré que ne voulait bien le dire madame Simonard. Cette jeune fille avait l'enjouement si peu abordable! Enfin, on verrait bien!

C'était l'heure du dîner, aux Ormeaux, quand il fit son entrée. Le potage venait d'être posé sur la table, il fumait dans une grande soupière de faïence, ornée d'oiseaux extravagants.

— C'est vous! dit le père avec un bon et franc rire, vous tombez à pic. Vous allez vous mettre à table et manger la soupe avec nous.

Georges s'excusait.

— Vous n'avez pas l'habitude, vous autres, Parisiens, de dîner à ces heures-là. Ici nous tenons pour les vieilles traditions. Nous faisons nos quatre repas, et nous ne nous en trouvons pas plus mal. Je vous préviens que vous nous empêcherez de manger si vous ne vous asseyez, là, ma fille entre nous deux!

Georges accepta, non sans se faire prier. Il rayonnait, il se fût volontiers frotté les mains, comme le Rodin d'Eugène Sue: Ça marche! ça marche! Il se croyait un grand fourbe et un profond diplomate.

Les œillades au dîner, après le café la déclaration, et le reste devait aller de soi.

Il fut très-gai, ce dîner improvisé, vraiment très-gai. Et vous ne devineriez jamais pourquoi. J'ai quelque honte à le dire : car je sens quel tort je vais faire à mes deux héros. C'est pourtant la vérité, et les natures vaporeuses et poétiques en penseront tout ce qu'il leur plaira. Le professeur ne haïssait pas le bon vin; il s'y connaissait, et avait pris plaisir à se composer une de ces caves comme on n'en trouve qu'en pro-

vince, où les propriétaires eux-mêmes soignent leur vin et le mettent en bouteilles.

En sa qualité de Bourguignon, il n'estimait que les crûs de cette côte, qui a été si justement nommée la côte d'Or. Il renvoya le petit ordinaire dont tous deux se contentaient aux jours ouvrables, et s'en alla lui-même choisir les vins qu'il destinait à cette petite fête, des vins qui dataient du consul Plancus, comme dit Horace.

C'est à peine si Adèle but quelques gouttes de la noble et réchauffante liqueur, et néanmoins un sang plus vif, une joie plus cordiale anima ses yeux et colora ses joues. Il entrait dans le plan de conduite que s'était tracé Georges de jouer la mélancolie, de passer pour un être éthéré, que l'amour consumait de sa flamme. Mais quand il se vit en face d'un filet bien saignant, d'un verre où étincelait la lumière du vin, à côté d'une jolie fille qui ne lui faisait pas mauvaise mine, tous les ressorts de la volonté se détendirent chez lui, la nature reprit le dessus, et il s'abandonna, par un mouvement instinctif, à sa gaîté habituelle.

Il eut le bon sens de ne point trop parler des

amusements frivoles de Paris, de tout ce train de la vie du boulevard, qui fait ouvrir parfois de grands yeux aux provinciaux, mais qui leur inspire au fond un certain mépris. Il n'affecta pas les airs de supériorité ridicule que prend volontiers un Parisien qui a vu la première représentation de la *Fille de madame Angot*, et qui, le soir, conduit le cotillon dans les salons du monde officiel.

Il eut l'air de s'intéresser à tout ce qu'il voyait, et le fait est que sans y faire effort, il se sentait pris de je ne sais quel goût pour cet inconnu. Il aperçut de belles faïences sur le dressoir ; il se connaissait, comme tous les Parisiens, en bibelots ; il en parla avec chaleur, et cette érudition charma le vieillard, qui ne savait rien, hors ses livres ; elle lui fit croire que ce jeune homme était un puits de science. Il est vrai qu'il abordait tous les sujets, et qu'il ne semblait étranger à aucun. Le professeur avait un Horace dans sa poche :

— Ah ! la jolie reliure de Capé ! s'écria Georges.

— Tu vois, ma fille, reprit le savant, ra-

dieux. Il admire mes reliures. Je vais, tout à l'heure, mon jeune ami, vous en montrer d'autres, qui ont leur prix également.

Adèle constata que Georges n'était pas moins ferré sur les engins de la toilette féminine que sur les faïences et les livres. La dentelle ni la guipure n'avaient point de secrets pour lui.

Il s'extasia sur une tapisserie en loques qui pendait au mur, et que personne n'avait regardée :

— C'est du quatorzième siècle, et du plus beau travail, s'écria-t-il.

On en avait d'autres au grenier, qui n'avaient jamais été déroulées ; on promit de les lui faire voir.

Il conta sur le goût des Parisiens pour toutes ces antiquités, sur tous les petits mystères de l'Hôtel des Ventes une foule de détails, qu'il entremêla de quelques historiettes personnelles.

Il y en avait de plaisantes, et l'on rit beaucoup. Le malheureux oubliait de faire sa cour.

On se leva de table, enchantés les uns des autres.

— C'est un bon garçon et plein d'esprit, dit le père à sa fille.

— Quel dommage qu'il soit si riche ! soupira intérieurement la fille.

Elle était sous le charme. Elle se sentait envahie d'une sorte de torpeur qu'il lui fallut secouer :

— A mon tour ! dit-elle en riant ; allons voir la ferme.

Elle appelait ainsi un corps de logis, attenant à la maison, d'où dépendait une vacherie, une écurie, un poulailler et des remises.

— Je vous laisse, mes enfants, dit le bonhomme. Mais n'ennuie pas trop longtemps M. Georges. Toutes tes bêtes ne l'intéressent guère.

Georges protesta que mademoiselle Adèle ne pouvait lui faire un plus sensible plaisir ; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il disait vrai. Il était de ceux qui n'ont jamais appliqué à un sujet l'ardeur et la ténacité d'une réflexion bien profonde ; mais sa curiosité toujours en éveil voltigeait incessamment de l'un à l'autre. Rien de nouveau ne le laissait indifférent. Il

s'instruisait par la conversation, et de toute chose il cueillait rapidement la fleur.

Il voulut voir comment on s'y prenait pour traire une vache :

— Parbleu ! dit-il, j'en ferais bien autant.

La jeune fille partit d'un éclat de rire ; ce rire frais, sonore, qui ressemble à un chapelet de perles qu'on égrènerait dans un bassin d'or.

— Si vous me promettez de rire ainsi, j'essaie, dit-il en riant lui-même.

— Attendez ! vous gâteriez vos habits, monsieur le Parisien.

Elle envoya chercher une blouse, dont elle lui passa elle-même les manches, le coiffa d'un chapeau de paille, pour compléter l'accoutrement, et tous deux furent pris, l'un en face de l'autre, d'un accès de gaieté folle.

Georges se mit dans la position qu'il avait vu prendre à la femme de service ; il imita son geste, mais la vache se refusa obstinément à donner son lait. Il avait beau presser le pis de la bête récalcitrante, il ne venait pas à bout d'en exprimer une goutte, si bien que, ne sachant plus comment faire, il se renversa sur le

dos, pâmant de rire. La joie de ce rire était si communicative qu'Adèle s'y laissa entraîner, et les voilà repartis tous deux.

De la vacherie, on passa au poulailler. Adèle marchait devant, montrant le chemin. Ses beaux cheveux s'étaient dénoués, et leur masse onduleuse flottait librement sur ses épaules. D'un gracieux mouvement de tête, elle les rejetait en arrière, quand ils venaient s'égarer sur son visage. Georges, qui suivait par derrière, ne pouvait s'empêcher d'admirer la souplesse de sa taille, ses allures à la fois chastes et hardies, son je ne sais quoi de délibéré et de fier dans le maintien, dans la démarche, que tempérait une grâce virginale de jeune fille. Il devenait tout bêtement amoureux et ne trouvait plus rien à dire. Tout son être se confondait en une contemplation muette.

On arriva à la basse-cour et le pas des visiteurs n'eut pas plus tôt crié sur le sable de l'allée que ce fut un pépiement général de la gent volatile, qui accourut, gloussant, caquetant, se bousculant.

— C'est l'heure où je fais ma distribution

de pain. J'en ai toujours dans mes poches.

Elle tira des profondeurs de sa robe une énorme tranche de pain bis, qu'elle se mit à émietter. Georges s'amusait de voir toutes ces bêtes fondre à l'envi sur un morceau jeté au loin, puis se poursuivre, se le dérober tour à tour, et parfois le coq, hautain et galant, mettre tout le monde d'accord en s'emparant du morceau disputé, dont il abandonnait une part à la favorite.

Parmi toutes ces poules, il y en avait une qui semblait fort mélancolique et se tenait à l'écart. Lorsque, par hasard, elle faisait mine de s'approcher des autres, elle en recevait force coups de bec, et se sauvait tristement.

— C'est une pauvre paria, dit Adèle ; ses camarades la rebutent, je n'ai jamais su pourquoi. Il faut qu'il y ait partout des victimes et des souffre-douleurs. Aussi est-elle ma préférée. C'est à elle que je réerve les meilleurs morceaux, et je les lui donne dans son coin, en cachette des autres.

— Oh! vous êtes bonne! s'écria Georges, avec un élan de tendresse passionnée.

Adèle lui éclata de rire au nez, mais de si bon cœur que Georges, un moment déconcerté, ne put se tenir ; il répondit en colère :

— Non, lui dit-il, vous n'êtes pas bonne, puisque vous vous moquez de moi. Vous n'êtes bonne que pour les poules.

Et il ajouta, comme par manière de raillerie et avec une emphase comique :

— Ah ! que ne suis-je poule !

D'un geste coquet, Adèle lui jeta une miette de pain, qui vint tomber dans l'écartement du gilet, sur la chemise. Georges saisit la balle au bond et, brandissant un projectile de même nature, il menaça de le lui envoyer.

— Bah ! je parie que vous ne m'attrapez pas, s'écria-t-elle, et elle s'enfuit tout courant.

Georges courut derrière elle, et tous deux arrivèrent, un peu essoufflés, au perron de la salle à manger. L'animation de la course avait empourpré les joues de la jeune fille, dont les yeux brillaient de plaisir et de malice.

Le vieillard les regardait venir :

— Au diable les jeunes fous ! dit-il avec bonté. Est-il possible de se mettre dans des états pareils?

Et il pressait un mouchoir sur le front moite d'Adèle.

— Une visite pour toi, ajouta-t-il. C'est le père Bruneau qui a à te parler.

La jeune fille alla un instant causer à voix basse avec le paysan ; elle revint le front soucieux vers son père :

— Je vous demande pardon, monsieur Georges, il faut que je vous quitte. La pauvre malheureuse, qui est malade... tu sais, mon père... a besoin de moi. Il faut que j'aille tout de suite la voir.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner? demanda Georges.

Adèle hésita un instant, interrogea du regard son père, qui fit un signe de consentement.

— Je crains, dit-elle, que ces spectacles de tristesse et de misère ne soient bien douloureux pour un homme qui n'en a pas l'habitude. Mais si vous le désirez... partons !

Et les deux jeunes gens se mirent en route sous la conduite du père Bruneau.

Ils marchèrent quelque temps, gardant le silence. Le père Bruneau, qui les regardait avec

la curiosité matoise du paysan, le rompit le premier par cette phrase qu'il lança à brûle pourpoint.

— C'est-y votre fiancé, mademoiselle Adèle, ce beau jeune homme-là ?

— Je n'ai point envie de me marier, père Bruneau.

— Ah ! dame ! c'est que vous feriez un joli couple tout de même. On ne sait pas... on ne sait pas... Vous êtes dans l'âge, mademoiselle Adèle, et vous êtes un beau brin de fille. Vous feriez une fière femme. Il n'y en a pas de plus jolie à dix lieues à la ronde, et qui sache mieux le ménage, et qui soit plus honnête, plus entendue, une vraie femme, quoi ! un trésor dans une maison.

— C'est bon, père Bruneau, c'est bon. Assez, pour l'amour de Dieu !

Mais le père Bruneau ne lâchait pas aisément un sujet de conversation quand il l'avait entrepris. Et l'éloge des vertus d'Adèle les mena tous trois jusqu'au seuil de la maison où Mathurine se débattait contre la maladie.

Les paysans ont la rage d'enfouir leurs ma

lades sous des rideaux et des couvertures, et de les sevrer absolument d'air respirable, sous prétexte de leur conserver une bonne chaleur: comme si l'air libre et pur n'était pas un véhicule de santé et le plus efficace de tous les remèdes! Mais il n'y a rien à faire contre ce préjugé, et les médecins de campagne y ont tous perdu leur latin. Georges s'arrêta suffoqué à la porte d'entrée. Mais Adèle était habituée à ces airs nauséabonds. Elle avança délibérément, ouvrit d'autorité une fenêtre, si l'on peut appeler de ce nom les lucarnes dont les paysans, par crainte de l'impôt, trouent leurs murs comme à regret, écarta les rideaux; et, le jour tombant sur elle, comme au théâtre un rayon de lumière sur la fée en scène, Georges la vit se détacher, blanche et lumineuse, sur le fond sombre et fauve de la chambre.

Elle se pencha vers la malade, lui prépara une tisane, la lui offrit avec de bonnes paroles, tandis que deux petits enfants la regardaient avec cet œil grand ouvert qui est familier aux paysans. L'ordonnance du médecin avait été

laissée sur la table de nuit. Elle la prit, la lut et appelant d'une voix douce :

— Monsieur Georges ! dit-elle.

L'autre ne se le fit pas dire deux fois. Elle lui mit le papier dans la main, lui souffla quelques indications à voix basse, et il partit tout courant. Il avait des ailes, il était heureux de se trouver de moitié avec cette aimable jeune fille pour une bonne action.

Fut-ce une illusion de son esprit ? il lui sembla, quand il revint, que cette misérable chaumière avait changé d'aspect : tout y était rangé dans le plus bel ordre ; le lit était refait et propre ; les haillons, traînant partout, avaient disparu ; un jour égayant se répandait dans l'appartement et s'accrochait, par petits points brillants, à la batterie de cuisine, pendue le long de la vaste cheminée. Adèle, assise au chevet de la malade, rayonnait dans cet intérieur transformé par elle. Elle avait un livre de prières en main ; elle les récitait de cette voix lente et cadencée qui berce la souffrance et qui l'endort.

Georges, qui s'était doucement introduit,

sans éveiller l'attention, contempla d'un long regard ce spectacle délicieux. Son cœur se fondait d'admiration, de reconnaissance et de tendresse. Qu'y avait-il de plus simple pourtant? Mais lui qui était armé, de pied en cap, contre toutes les séductions féminines, contre les roueries des femmes comme il n'en faut pas, ne s'était jamais mis en garde contre ce charme angélique qui émane d'une honnête fille faisant la charité avec grâce.

Lorsque Adèle vit Mathurine endormie et calme, elle se leva, et s'adressant au père Bruneau :

— Restez là, lui dit-elle, je reviendrai demain.

Elle sortit d'un pas suspendu, retenant son souffle. Quand ils furent dehors, Georges, par un mouvement instinctif et comme machinal, arrondit son bras afin de le lui offrir, et, pour la première fois de sa vie, il se trouva légèrement ridicule, dans cette position d'homme du monde, à la campagne, sur un grand chemin.

— Merci, monsieur, lui dit-elle, je n'ai besoin de personne pour rentrer à la maison, tout le monde ici me connaît et me respecte.

Voilà qu'il se fait tard : il est temps pour vous de rentrer à Sens.

— Je vous en supplie, permettez-moi de vous reconduire.

Il y avait dans sa voix une expression de prière si tendre et d'angoisse si vive qu'Adèle n'eut pas le courage de tenir bon.

— Soit, dit-elle, mais un bras où je m'appuie est inutile. Je sais fort bien marcher seule.

— Voulez-vous donc marcher seule toute la vie ? Pourquoi pas à deux ?

La route était déserte, et déjà la nuit, qui tombe vite en hiver, commençait à les envelopper de son crépuscule gris. Adèle s'arrêta, et le regardant franchement dans les yeux :

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix singulièrement grave, j'ai perdu ma mère quand j'étais encore enfant ; j'ai dû me conduire seule dans la vie, et voir en face des situations que l'on a pour habitude de dérober aux jeunes filles de mon âge. J'aime les situations nettes ; j'ignore quelles sont vos intentions...

Le moment était venu : chose bizarre ! ce moment, Georges s'y était de longue date pré-

paré ; il avait médité le discours qu'il devait tenir, et les arguments irrésistibles qu'il lui faudrait employer ; mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'il serait lui-même bien ému, bien troublé ; c'est qu'il aurait perdu quelque peu la tête. Il avait arrangé toute sa scène d'amour, sans se douter qu'il serait amoureux lui-même. Que voulez-vous ? On ne pense pas à tout.

Mais le désordre d'esprit où le jeta cette interpellation directe, et qui se marqua aussitôt sur sa physionomie, le servit bien mieux que n'eussent fait les phrases les plus éloquentes :

— Mes intentions ! s'écria-t-il, mais je n'en ai d'autres que de vous demander à monsieur votre père, après vous avoir obtenue de vous-même.

— Écoutez-moi, dit-elle d'un ton sévère. Je suis pauvre...

Georges fit un haut-le-corps.

— Je n'ai pas de dot, reprit-elle plus fortement, pas l'ombre de dot.

— Eh ! qu'importe ! s'écria Georges.

Vous pourriez croire que Georges, en lançant

ce sublime : Eh! qu'importe! n'était qu'un comédien attentif à son rôle, qui donnait la réplique, dans une situation étudiée par avance. Je suis heureux de vous détromper. Ce brave garçon était de bonne foi. Il eût cru à ce que lui disait Adèle qu'il eût encore répondu : Eh! qu'importe! Le fait est qu'il ne s'inquiétait pas, à ce moment-là, si elle était riche ou pauvre; si elle disait la vérité ou le soumettait à une épreuve; toutes ses idées étaient bouleversées, il ne prenait plus le temps de la réflexion, il était emporté par des sentiments inconnus, plus puissants que sa volonté même.

— Il importe beaucoup, reprit Adèle avec fermeté. Vous êtes riche...

— Mais non, s'exclama Georges, vous vous trompez, je ne suis pas riche...

— Vous avez de la fortune...

Il fit un geste de dénégation désespérée.

— Plus de fortune que nous en tout cas. beaucoup plus. Eh bien! je n'épouserai jamais un homme qui soit dans une position trop élevée pour mon père et pour moi. Mon bon père m'a donné toute sa vie; il est heureux dans

cette maison, qu'il habite, et qui est un bien de la famille. Jamais je ne l'abandonnerai ; tant qu'il vivra, je resterai près de lui, et mon mari, si jamais j'en accepte un, se réduira à cultiver, entre lui et moi, le petit domaine que vous connaissez.

Georges allait répondre et jurer qu'il serait ce mari.

— Non, mon ami, lui dit-elle, non, ne vous engagez pas. Je vous crois bon, mais vous êtes Parisien, vous êtes habitué à une autre vie, vous aimez le monde ; l'existence étroite qui vous serait réservée ici ne conviendrait ni à vos goûts, ni à votre condition, ni à votre fortune. Soyons bons camarades, et donnez-moi la main, sans rancune.

Georges lui serra la main :

— Ah ! que vous devriez me la laisser ! dit-il moitié sérieux, moitié plaisantant.

Elle répondit par un geste coquet de menace.

— Et maintenant, beau chevalier, nous voilà arrivés sans encombre. Je vous remercie et vous souhaite le bonsoir. Je transmettrai vos adieux à mon père.

— Mes adieux? N'aurai-je donc plus la permission de vous revoir?

— Vous serez toujours le bienvenu à la maison, en camarade.

— Va pour la camaraderie!

Cela est évident, se disait-il, en revenant à la ville, la tête basse; elle ne veut pas de moi. Quoi de plus simple? Elle est riche, et ne doit pas manquer de partis en vue. Elle m'a bien accueilli, parce que j'ai été une distraction d'une heure dans son ennuyeuse vie de province. Mais je ne lui représente pas un mari sérieux. C'était une leçon qu'elle me donnait indirectement, quand elle me parlait sans cesse de ma fortune. Il y avait là une façon détournée de m'avertir que j'avais tort de prétendre à la sienne. Ah! que n'est-elle pauvre! Quel malheur qu'elle ne soit pas dans la dernière misère! Je l'épouserais tout de suite! Que fait-elle en ce moment? A quoi pense-t-elle?...

— A quoi penses-tu donc? disait juste à la même minute le bonhomme à sa fille, en la voyant accoudée sur la table, rêveuse et les yeux perdus dans le vague.

— A rien, mon père, répondit-elle en rougissant.

Et au fond de son cœur, elle entendait une voix qui ne cessait de lui répéter :

— Quel dommage qu'il soit si riche !

Ai-je besoin de dire que madame Simonard reçut, le lendemain, la visite de Georges, qui répandit ses doléances dans le sein de la pitoyable douairière ! Elle subit deux ou trois fois, sans sourciller, le récit de tout ce qui s'était passé la veille, s'enquit de tous les détails, les fit répéter, comme un docteur qui tâte le pouls d'un malade et médite une consultation. Un seul point l'étonnait un peu : c'était l'insistance avec laquelle Georges revenait sur la grande fortune de mademoiselle Rivals. Elle est trop riche pour moi, s'écriait-il ; pourquoi est-elle si riche ?

Ce jeune Parisien serait-il légèrement idiot ? pensait-elle. Il a dû voir le train de la maison, et juger qu'on n'y est pas millionnaire. Me jouerait-il une comédie ?

Eh non! maître Georges était sincère. Il n'avait rien vu de ce qui eût crevé les yeux à tout

autre ; c'est peut-être que l'amour porte un bandeau ; c'est plus problablement qu'il n'avait jamais vécu à la campagne, et ne se rendait pas compte du nombre de bêtes et de gens qu'une grande exploitation agricole met en jeu. Et puis c'est une terrible chose que d'arriver quelque part avec une idée préconçue : on ne voit plus les objets qu'à travers son imagination, qui leur impose sa forme et les imprègne de sa couleur.

— Allons ! disait madame Simorard, du ton maternel qu'elle affectait en ces sortes de circonstances, allons, mon cher enfant, fiez-vous à moi ! j'arrangerai tout cela sans doute. Adèle a quelque fortune ; mais enfin vous n'êtes pas un parti à dédaigner ; vous êtes joli garçon, spirituel, aimable ; vous avez une position ; ce sont là des avantages, que diable !

— Je suis pauvre vis-à-vis d'elle.

—Mais non..., mais non... Vous vous faites des monstres de tout..., laissez-moi agir ; me donnez-vous carte blanche ?

— Vous êtes ma providence !

Elle lui tendit la main, et il en baisa

avec eff· sion les rondeurs jadis appétissantes.

Il allait se lever, pour prendre congé, quand on sonna : d'un geste rapide, madame Simonard écarta les rideaux et regarda, dans un miroir accroché près de la fenêtre, qui lui arrivait à cette heure.

— J'en étais sûre, dit-elle avec satisfaction. C'est précisément monsieur Rivals et sa fille qui me viennent voir. Entrez dans cette chambre, mon jeune ami, et attendez-y la fin de cette conférence. Peut-être aurai-je dans une demi-heure du nouveau à vous annoncer.

— Ne pourrais-je assister à cette entrevue ?

— Vous gâteriez tout. Ils montent ; dépêchez-vous, disparaissez.

Et elle referma la porte sur lui, comme ces chers visiteurs entraient dans le salon. Elle n'était pas femme à laisser la conversation s'attarder longtemps aux bagatelles de la porte. Elle était pressée d'en finir, et jugea plus à propos de saisir le taureau par les cornes.

— M. Georges Pimodat sort justement d'ici, dit-elle négligemment.

Un pied de rouge monta aux joues d'Adèle,

qui chercha à dérober la confusion de son visage derrière un écran.

— Il ne faut pas rougir de la sorte, ma chère enfant. M. Georges vous aime ; c'est un garçon charmant...

Elle allait entonner la litanie des mérites de Georges, mais Adèle l'interrompit et d'une voix nette et grave :

— Madame, j'ai déjà dit à M. Pimodat ce que je pensais de sa recherche, et mon père, à qui j'en ai parlé, m'approuve absolument.

— Je t'approuve, ma fille, dit le vieux professeur, et je ne t'approuve pas. Je t'approuve sans t'approuver ; je t'approuve parce que tu as exigé mon approbation ; car sans cela, tu ne l'aurais pas eue. Il faut que les jeunes filles se marient ; que deviendrais-tu si je venais à mourir ?...

— O mon père !...

— *Omnes debemur morti nos nostraque.* J'y passerai comme les autres, et mon seul désir est de te laisser, avant de partir, aux mains d'un honnête homme, qui sache le prix du trésor que je lui confie.

Choisis-le, car c'est à toi qu'il doit plaire, mais ne pose pas des conditions trop difficiles à celui qui te plaira. Accepte-le bonnement, comme le ciel te l'envoie, et si la reliure du volume est un peu plus dorée qu'il ne conviendrait, qu'importe, pourvu que le livre soit bon !

— Votre père a raison, fillette, et vos scrupules ont trop de délicatesse. Ils font le malheur d'un brave garçon que vous réduisez au désespoir. Il pleurait, là, tout à l'heure devant moi, il s'arrachait les cheveux...

— Vraiment ? les cheveux ? interrogea Adèle avec une moue ironique.

— Mon Dieu, c'est une façon de parler ; il avait beaucoup, mais beaucoup de chagrin. Je vous assure qu'il vous aime à en perdre l'esprit...

— Si encore, dit la jeune fille, il n'avait qu'une de ces fortunes qui ne tirent point les yeux, qu'une de ces fortunes dont on ne parle pas ! Mais non ; il est très-riche ; c'est vous-même qui me l'avez dit.

— Je vous l'ai dit... je vous l'ai dit... C'est une façon de parler... Il est riche sans l'être.

— Il est riche sans l'être?

— Puisque c'est une façon de parler. Voyons! j'arrangerai tout cela. Répondez, en dehors de son argent, répondez-moi, auriez-vous quelque raison de le refuser ?... Non, vous n'en avez pas... Est-ce vrai que vous n'en avez pas?... Elle ne répondra pas, la petite obstinée... Ah! que les mariages sont difficiles à conclure!...

Et la bonne dame se mit à raconter, avec cette abondance de paroles qui était un des caractères distinctifs de sa nature, la foule de mariages qu'elle avait ménagés et menés à bien, au prix de quelles démarches et de quelles peines! Mais elle n'avait jamais trouvé d'affaire qui se présentât plus hérissée d'épines.

Adèle bouillait d'impatience à l'entendre. Elle avait bien envie de lui crier :

— Mais, madame, je ne vous demande rien. Ne vous donnez pas tant de mal pour moi... Je saurais bien me marier toute seule si j'en avais envie.

Il est problable qu'elle laissa passer sur son visage quelque chose de ce sentiment de fierté blessée, car madame Simonard coupa court à

ses histoires, et la faisant rasseoir, comme elle se levait :

— Préparez-vous, lui dit-elle en souriant, vous allez recevoir un coup.

— Quel coup ?

— C'est un secret. Permettez-moi seulement de passer dans la chambre à côté.

Elle avait un air si mystérieux et si triomphant en parlant de la sorte que le père et la fille interrogèrent son visage avec une inquiétude visible.

Elle était enchantée de son effet.

— Attendez-moi, répéta-t-elle. Je vous ménage une surprise dont vous me direz des nouvelles.

Et elle se déroba par la porte, qu'elle entr'ouvrit discrètement, le doigt posé sur les lèvres, et semblant implorer le silence.

Vous avez bien compris qu'elle allait chercher son dernier argument, le plus irrésistible de tous, Georges, qu'elle avait caché dans la chambre à côté.

— Qu'est-ce qu'elle veut dire ? demanda Adèle au comble de l'angoisse.

— Ma foi ! je ne sais, fifille, répondit le père. Mais nous ne risquons rien à attendre. Attendons!

— Attendons ! répondit la jeune fille.

Au moment où elle répétait : Attendons ! la porte d'entrée de la chambre s'ouvrit, et ce fut Georges dont la figure parut dans l'encadrement.

Il fit un cri étouffé de surprise, comme si c'était par erreur qu'il eût poussé le battant. Le fait est qu'il avait lieu d'être étonné.

Maître Georges, quand madame Simonard l'eut prié de passer dans le salon à côté, avait commencé d'abord par prendre en patience le mal de l'attente.

Il avait distraitement feuilleté des albums, regardé les tableaux, étudié les fleurs du tapis de Smyrne, tambouriné une marche sur les carreaux ; puis il s'était promené avec agitation, ne pouvant dompter l'inquiétude de son cœur.

Enfin, n'y tenant plus, il s'était senti un besoin irrésistible de remuer, d'aspirer l'air frais du dehors ; il avait pensé qu'il serait mieux, pour attendre, dans la rue, arpentant le trottoir.

Il avait ouvert une porte de communication, d'où il était tombé dans un corridor qu'il avait

enfilé au hasard, cherchant la porte de sortie.

Impossible de s'orienter dans une maison dont il ne connaissait pas les dégagements, et voilà comment il se fit qu'au moment même où madame Simonard disparaissait derrière la tenture soulevée il se trouvait revenu dans la chambre, où Mr. Rivals et sa fille étaient restés seuls.

Qui pourrait dire ce qui se passa en lui à cette vue? Eut-il comme un pressentiment que toute sa vie se jouait en cette minute? Céda-t-il à un de ces entraînements soudains, que l'on ne s'explique guère de sang-froid, mais auxquels on se laisse emporter dans les grands mouvements de passion? Je ne saurais trop analyser les idées qui lui traversèrent le cerveau et se ramassèrent comme en un jet électrique de sentiment; tout ce que je puis dire, c'est qu'il courut comme un fou vers le couple silencieux, et que, tombant aux genoux de la jeune fille, dont il saisit la main avec force:

— Pardonnez-moi, mademoiselle, lui dit-il.

Elle était au comble de l'étonnement.

— Vous pardonner? demanda-t-elle, et pourquoi ?

— Parce que je suis un sot, parce que j'ai agi comme un sot, parce que je ne suis pas digne de vous et que je vous adore.

Elle ne répondit rien, mais il y avait dans toute sa personne comme un air d'anxieuse interrogation.

— Je vous ai trompée, mademoiselle.

Elle fit un haut-le-corps.

— Oh! ce n'est pas ce que vous croyez, ajouta-t-il rapidement. Je vous aime sincèrement, profondément, et Dieu m'est témoin qu'il n'y a rien de plus vrai au monde, comme il n'y a rien de plus pur que cette affection. Mais je suis venu ici dans des intentions mauvaises, et cette pensée me tourmente comme un remords.

Une stupéfaction visible se peignit sur le visage du père et de la fille.

— Oui, mademoiselle, je savais votre fortune, votre grande fortune. Un ami m'avait averti et poussé. Mais ce n'est pas lui que j'accuse. Non, c'est moi; c'est moi seul. Je suis un idiot et un méchant. Ma première idée a été d'épouser une

dot et de faire ce qu'on appelle un beau mariage. Car je ne possède rien; non, mademoiselle, rien, ou si peu de chose qu'autant vaut dire rien. Je suis venu, je le confesse, à Sens, travaillé de cette idée absurde, et je m'en repens à cette heure, et je ne sais comment j'ai eu le cœur assez bas pour oser l'y admettre un instant. Mais il a suffi d'un regard de vos yeux limpides pour chasser ces vilains nuages. Je vous ai vue, mademoiselle, j'ai été vaincu, je vous ai aimée, et mon désespoir, c'est que je ne suis plus digne de vous. Je vous ai recherchée pour votre argent; jamais je n'aurai plus le courage de demander votre main; je m'en retourne à Paris l'âme brisée, mais heureux de vous avoir fait cet aveu qui me pesait, et d'emporter, en m'en allant, l'estime de la seule personne que j'aie jamais aimée et que j'aimerai jamais.

Le visage d'Adèle avait passé, durant ce petit discours, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle avait d'abord été révoltée de cette confession; puis elle en avait admiré la franchise; elle s'était sentie profondément émue de l'humilité de ce pécheur, qui reconnaissait si bra-

vement et dans un moment si délicat des torts qu'il lui était, après tout, bien facile de dissimuler.

Le cœur d'une femme a des trésors d'indulgence pour les fautes qui partent d'un homme sincèrement épris ; elle le regarda avec des yeux pleins de douceur tout ensemble et petillants de malice :

— Et vous vous repentez ? lui dit-elle. Vous m'épouseriez alors même que cette fortune dont vous parlez ne serait qu'un rêve de votre imagination ?

— Ah ! plût à Dieu ! s'écria-t-il transporté.

— Eh bien ! mon ami, voici ma main, elle est à vous. Vous allez être l'homme le plus heureux du monde; je n'ai rien ; c'est la vérité, absolument rien.

— Rien du tout, confirma le père.

Avez-vous jamais reçu une cheminée sur la tête, par un vent d'orage ? Cela n'est pas probable. Vous ne pouvez alors vous faire une idée exacte de la sensation qui fondit sur notre ami Georges à ces derniers mots, dont il ne pouvait révoquer en doute la sincérité : absolument rien.

O bizarreries de l'esprit humain ! O contradictions de notre pauvre et infime nature ! Jamais on ne fut de meilleure foi qu'il n'était en débitant sa petite tirade ; jamais langage plus vrai ne coula d'un cœur plus ardemment épris. Eh bien ! — j'ai honte à l'avouer pour notre héros, et je crains que vous ne le méprisiez comme un hypocrite... Hypocrite ! non, il ne l'était pas ; il pensait du plus profond de son âme ce qu'il avait dit, et néanmoins la certitude de tous ses plans renversés lui porta un coup. Mais ce ne fut qu'un éclair de pensée, qui ne se trahit même point au regard de ses yeux. Il mit avec transport sa main dans la main qu'on lui tendait, et détachant de son petit doigt une bague ornée d'une diamant :

— Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, c'est une bague que ma mère, à son lit de mort, m'a prié de conserver en souvenir d'elle. Voulez-vous la passer à votre doigt ? Ce sera l'anneau des fiançailles.

Il se pencha vers elle de façon à ce que sa bouche touchât presque au front de la jeune fille.

— Allons ! dit le bonhomme en souriant, en

ces occasions-là, de mon temps, on s'embrassait.

Adèle approcha son front en rougissant, et les lèvres de Georges s'y appuyèrent longuement.

— *Hymen ! io hymen* ! s'écriait le vieux professeur.

A ce moment, madame Simonard, qui avait cherché partout son fugitif, rentrait dans le salon. Son premier mouvement fut de stupéfaction, en voyant ce baiser ; son second, de dépit; elle ne pouvait admettre qu'on se fût ainsi arrangé sans elle. Mais le troisième. .

Les moralistes ont longtemps discuté sur le premier et le second mouvement ; ils n'ont jamais rien dit du troisième. Le troisième fut le bon pour madame Simonard. Elle comprit tout de suite le parti que l'on pouvait tirer de la situation, et, par une manœuvre adroite, elle ramena dans le cercle de son action le couple récalcitrant.

— Voilà qui va bien ! mes enfants, dit-elle joyeusement. A quand la noce ? C'est chez moi qu'elle se fera, je le veux... Non ? eh bien ! le retour de noce, en ce cas ! et j'entends que l'on danse, et j'ouvrirai le bal !

Elle parla longtemps, sur ce thème, avec sa volubilité ordinaire ; elle aurait pu bavarder plus longtemps encore : les deux amants, la main dans la main, ravis dans la contemplation de leur bonheur, étaient heureux d'entendre cette voix qui leur permettait de savourer leur joie en silence.

Les bonheurs s'évaporent à s'exhaler en phrases de conversation banale. Il faut les conserver comme une liqueur odorante, que l'on enferme dans un flacon précieux, sévèrement bouché.

— Je compte sur vous pour ce soir ! dit madame Simonard en terminant.

Adèle adressa à son fiancé un regard de muette supplication.

— Pardonnez-nous, madame, répondit Georges. Il nous sera impossible de nous rendre à votre aimable invitation. Vous devez comprendre, vous, madame, dont le cœur est coutumier de toutes les délicatesses, qu'après une journée aussi remplie d'émotions, on ait besoin de se recueillir.

— Je le comprends, je le comprends, dit

madame Simonard, adressant un regard mouillé au colonel, qui souriait imperturbablement dans son cadre d'or.

Par quelles imperceptibles fissures les nouvelles se répandent-elles dans les petites villes? Personne ne le saura jamais. Dès six heures du soir, tout Sens avait eu vent du mariage projeté, et les salons de madame Simonard étaient pleins, comme aux plus beaux jours. Elle se promenait de groupe en groupe avec des airs de discrétion mystérieuse à mourir de rire ; elle avait des sourires pleins de diplomatie et de malice, et clignait de l'œil à mettre en éveil les juges d'instruction des quatre-vingt-six départements. Elle se sentait, elle, madame Simonard, le centre de tous les regards, de toutes les interrogations; elle éclatait dans sa peau, s'il est permis de faire, par métaphore, allusion à cet accessoire chez une personne qui en avait dissimulé le moins qu'elle avait pu la blancheur et le velouté.

Elle s'exécuta enfin, et Dieu sait les variations brillantes dont elle orna ce thème, et elle termina son histoire par cette phrase mémorable :

— Ah ! c'est un mariage qui m'a donné bien du mal !... bien du mal ! répéta-t-elle en s'éventant de toutes ses forces.

Et tandis qu'elle se faisait ainsi de fête dans ce bonheur, qu'elle avait failli rendre impossible, Georges, seul en sa chambre d'hôtel, écrivait à son ami, l'inspecteur d'assurances, qui l'avait détaché sur une fausse piste :

« Mon vieux camarade,

» Deux mots en courant. Tout a réussi, et je suis le plus heureux des hommes. Il n'y a qu'un point de changé, mais de peu d'importance : elle n'a pas de dot. J'en suis ravi ; car si elle avait été riche, j'aurais été refusé net. Je cherchais la fortune ; j'ai trouvé le bonheur. C'est jouer à qui perd gagne. Dans un mois, tu seras mon garçon d'honneur, et, s'il plaît à Dieu, le parrain de mon premier dans un an.

» Dieu te *doint* la pareille, comme dit notre bien-aimé Rabelais.

» Ton vieil ami,

» GEORGES. »

P. S. — Mais où diable avais-tu pris qu'elle

était millionnaire? Ah bien! si ce sont là les renseignements que tu donnes à ta Compagnie...

J'assurerai mon fils sur la vie[1]; c'est un client de plus pour toi. Rebonsoir! Je vais faire des rêves d'or. La vie est-elle autre chose qu'un rêve?

1. Me sera-t-il permis de faire remarquer que mon héros se sert là d'une expression fort impropre? Il aurait dû dire: *je m'assurerai sur la vie au profit de mon fils*, ou *je prendrai une assurance sur la vie au profit de mon fils*, mais quoi! il parle là comme tout le monde, et tout le monde parle mal.

UN AMI VÉRITABLE

C'est La Fontaine qui l'a dit :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

J'ai connu cette douceur, et je n'y puis penser encore, après tant d'années écoulées, qu'avec un souvenir attendri. Ah ! quel ami c'était que mon ami Alfred Rebouté, et quelle bonne et charmante année nous avons passée ensemble à Nougriais !

C'est là que je le rencontrai pour la première fois, et que nous commençâmes à nous lier. J'avais vingt ans, un bel âge ; et je venais d'être nommé dans l'administration de l'enregistrement aspirant surnuméraire, une belle position. Les surnuméraires sont des jeunes gens qui attendent, sans recevoir un sou d'appointements,

qu'une place soit devenue libre pour l'occuper à leur tour. J'aspirais donc, en ma qualité d'aspirant, à conquérir le droit de ne rien gagner. Mais je ne m'en souciais guère. Mon père, qui était fort glorieux de moi, me faisait une pension dont l'exiguïté semblerait ridicule aujourd'hui, mais qui était encore en ce temps-là plus que suffisante à un jeune homme de goûts modestes, en province.

C'était un fort bon homme que mon pauvre père. Il s'était amassé quelque petite aisance à cultiver ses terres, qui passaient pour les mieux entretenues du pays. J'aurais volontiers repris sa ferme ; mais il avait de l'ambition pour son fils unique. Il ne voulait pas que mes dix années de latin et de grec, et la brillante éducation que j'avais reçue au lycée, restassent inutiles. Un de ses cousins (cousin à la mode de Bretagne, je crois) était inspecteur général dans l'enregistrement. Cette considération le détermina à me choisir cette carrière, où je ne pouvais manquer d'obtenir un rapide et superbe avancement.

Je n'avais, à vrai dire, d'autre vocation

pour l'enregistrement que ce cousinage éloigné. Mais à dix-huit ans, peut-on savoir ce que l'on désire ? Je fis de mon mieux les compositions exigées. Car une place du gouvernement, fût-ce une place de gabelou, ne va jamais sans examen et concours préliminaires. Il y a toujours en France des milliers de jeunes échappés de collége qui aspirent à devenir aspirants. J'eus donc l'honneur d'être choisi, moi, cent cinquantième, dans l'innombrable foule des concurrents moins heureux. Mon père pleura de joie, m'aligna vingt-cinq louis pour mon premier quartier de pension, y joignit quelques bons conseils, et je partis pour Nougriais, en faisant des écarts de poitrine.

Je puis dire, sans me vanter, que j'étais ce qu'on appelle dans mon pays un beau gars : la tête pas assez fine peut-être ni bien spirituelle, mais franche, ouverte, énergique, et dont le caractère était relevé encore par d'abondants cheveux noirs qui me tombaient de toutes parts sur le cou ; des bras solides et nerveux dont j'aimais à faire saillir les muscles, semblables à de grosses cordes. Un de mes grands triomphes

était de prendre une pelle à feu et de la casser net, d'un seul coup, en la frappant sur mon avant-bras vigoureusement tendu. Je gagnais des paris à rompre un écu de cent sous ou une pièce d'or entre l'index et le pouce. Agile avec cela, gaillardement découpé et adroit à tous les exercices du corps. J'étais surtout un hardi cavalier, sans que j'eusse pris beaucoup de leçons de manége, ni que je susse par principes le fin de l'équitation ; mais je montais à cru les chevaux les plus rétifs, et si ma bête se fût avisée de faire la méchante, je l'eusse étouffée, sans miséricorde, entre mes deux genoux : des genoux de fer et une main d'acier.

Je n'avais donc pas lieu d'être trop mécontent de ma petite personne, et la vérité m'oblige à convenir que j'en étais fort satisfait. Je marchais volontiers dans les rues avec des développements de torse que je jugeais devoir être irrésistibles sur le cœur des femmes. J'étais un peu surpris et honteux tout ensemble de n'avoir, à mon âge et avec cette tournure, pu mettre encore à mal qu'une fille de ferme, plantureuse Gothon, que mon père jeta à la porte, en se moquant de mes amours.

J'avais la tête farcie de romans. Dans ma dernière année de collége, tout en apprenant par cœur l'indigeste manuel que les jeunes Français, sous prétexte de baccalauréat, s'appliquent sur la mémoire, pour parfaire leur éducation, j'avais dévoré de fond en comble le cabinet de lecture voisin. Frédéric Soulié, Eugène Suë, Alphonse Karr, George Sand, Balzac, tous y avaient passé ; mais Balzac surtout. Oh ! celui-là, c'était mon dieu : c'était notre dieu plutôt, car tous les jeunes gens de mon temps ont eu la cervelle tournée de ses récits.

Nous nous imaginions, de bonne foi, le monde où nous allions entrer tout peuplé de duchesses de Maufrigneuse, qui n'attendaient qu'un Rastignac pour se jeter dans ses bras, le protéger, le pousser.

— Je serai Rastignac, me disais-je, les yeux allumés de convoitise. Les faciles et obscurs triomphes que l'on remporte sur les grisettes n'eussent point satisfait mon amour-propre. La maîtresse que je voyais passer dans mes rêves, c'était la femme de la *Physiologie du mariage*,

la femme honnête, celle qui a voiture, laquais et mari. Je lui aurais encore fait grâce des laquais et de la voiture ; jamais du mari. Il me fallait un mari. A cette idée, je sentais des bouffées d'orgueil me monter au cerveau et le feu du désir petiller dans mes veines. Voir une femme s'avancer dans un bal, jeune, belle, radieuse, au bras d'un imbécile de mari, qui s'en croit le propriétaire légal, et se dire à part soi : « Va, mon ami, va, elle est ma chose. J'ai posé mes lèvres sur ces épaules que tu étales avec tant de complaisance aux yeux de la galerie ; ce murmure d'admiration qu'elle soulève autour d'elle, c'est à moi qu'elle le renvoie dans le secret de son cœur. » L'eau m'en venait à la bouche, et les projets les plus incendiaires me trottaient par l'imagination. J'étais parti pour Nougriais, ma nouvelle résidence, du même air qu'Alexandre le Grand dut avoir quand il s'embarqua pour la conquête de l'Asie et de l'univers.

Ce qui paraîtra sans doute singulier, c'est qu'avec ces beaux projets machiavéliques et donjuanesques, j'étais, au fond, le garçon le plus

timide du monde et le plus facile à décontenancer ; très-entiché de mon mérite, très-plein de moi, mais sans usage ni aplomb.

Vantard avec les hommes et faisant blanc de mon épée, sitôt que je me trouvais en présence d'une femme, je ne sais quelle maudite pudeur me prenait à la gorge et me la desséchait. Je rougissais, je balbutiais ; je me sentais, avec fureur contre moi-même, devenir stupide ; j'essayais de cacher mon embarras sous un air aisé et libre ; j'outrais la légèreté de ton et de manières que permet la bonne compagnie et ne me retirais guère sans avoir commis quelque inconvenance, dont le souvenir me faisait pleurer de honte et de rage. Je me traitais, à part moi, d'idiot, de crétin, et me serais arraché, comme l'Arnophe de Molière, tout un côté de cheveux, si la crainte de gâter mes avantages ne m'eût arrêté.

C'est à une de ces déconvenues que je dus de me lier d'une façon très-intime avec Alfred Rebouté. Je le voyais tous les matins au restaurant, où il déjeunait avec nous, à table d'hôte. Il mangeait vite et en silence. C'était un de ces

hommes dont tout le monde dit qu'ils sont très-distingués, parce que rien ne les distingue des autres. Il avait dans toutes ses allures quelque chose de discret et de hautain qui ne plaisait point aux habitués de notre table, mais qui m'avait attiré dès les premiers jours. Je m'étais dit tout de suite que si je pouvais jamais acquérir cette tenue correcte et ce *comme il faut* de manières, je n'aurais plus rien à envier à personne, et porterais des coups bien plus sûrs. Je l'étudiais avec une curiosité sympathique, et laissais à travers la réserve qu'imposait son abord froid percer mon admiration, qui ne tarda pas à fondre la glace entre nous. Nos couverts, à la table d'hôte, se trouvèrent tous les jours, comme par hasard, à côté l'un de l'autre, et tandis que les habitués demeuraient, le repas fini, à débiter des gaudrioles, en buvant le café, le petit verre et ce qui s'ensuit, je pris l'habitude de faire avec lui un tour de promenade. Je lui exposais mes fameuses théories sur les femmes ; il les écoutait en souriant, laissant parfois entendre que l'application n'en était pas toujours bien commode. Je ne le savais que trop,

hélas ! Je l'avais surnommé de Marsay ! il m'appelait Rastignac. Nous badinions tous deux.

Il ne dînait point avec nous. Il était le premier commis, ou plutôt, car ce titre de commis est choquant, il était le secrétaire, le *factotum* d'une des plus grosses maisons de soieries qui fussent à Nougriais. Il avait une besogne considérable, une lourde responsabilité, et mangeait le soir à la table de son patron, qui l'estimait et devait plus tard le mettre à la tête d'une succursale importante. Je ne sus tous ces détails que peu à peu, car il n'était pas grand causeur, et semblait n'aimer en fait de confidences que celles qui recevait.

Je ne lui épargnais pas les miennes. Il m'avait suffi de deux ou trois tours de promenade pour lui conter mon père, ma fortune, mes espérances et surtout mes amours. Ce dernier chapitre se réduisait encore à peu de chose. J'avais élevé, pour l'honneur du récit, l'opulente Gothon qui avait eu les prémices de mon cœur à la dignité de femme de chambre :

— Femme de chambre des vaches? m'avait-il

demandé avec ce sérieux imperturbable qui ne l'abandonnait jamais.

Un autre eût peut-être payé cher cette plaisanterie qui m'attaquait au plus sensible de mon amour-propre. Mais, de lui, le mot ne me parut que spirituel et piquant. J'admirai qu'il eût deviné si juste et lui en sus presque gré. Qui dira jamais pourquoi l'on se sent porté vers de certaines natures par un attrait aussi irrésistible qu'inexplicable? A quarante ans, on se défie de ces élans du cœur; on s'y livre tout entier à vingt, et l'on a bien raison, car ils ne trompent guère; et, pour moi, je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

Où eussé-je versé ailleurs que dans le sein de ce nouvel ami le funeste récit de ma première mésaventure? Je vous ai déjà dit dans quelles idées j'étais arrivé à Nougriais. Je ne ressemblais pas mal à ce lion, dont parle l'Écriture, qui cherche une proie à dévorer. La première que le hasard présenta à mes yeux fut une femme qui aurait dû pourtant m'être trois fois sacrée, la propre femme de mon chef de service. Mais, que voulez-vous? on ne s'appelle pas Ras-

tignac pour rien. Vous pensez bien que j'avais commencé ma tournée de visites officielles par mon directeur, M. Dapremont, qui dans sa correspondance particulière signait avec apostrophe : d'Apremont, pour faire plaisir à sa femme, disait-il. Madame d'Apremont était ce qu'on appelle une femme bien conservée ; elle pouvait sans ridicule n'avouer encore que trente-huit ans.

Un grand, long visage qui affectait des airs rêveurs et mélancoliques, et des cheveux tombant en tire-bouchon jusque sur les épaules, lui donnaient l'apparence d'un saule pleureur. Elle avait la peau très-fine et la taille élégante, bien qu'un peu affaissée. Mais cette indolence ne lui seyait pas mal. Elle parut se mettre pour moi un peu plus en frais d'accueil qu'on n'a coutume de faire avec des fonctionnaires d'un rang aussi humble ; elle daigna me sourire à plusieurs reprises ; je remarquai que ses dents étaient blanches et bien rangées ; elle avait une certaine grâce nonchalante qui corrigeait ce qu'il y avait d'imposant chez elle.

Je sortis de cette première entrevue ébloui,

transporté. Je me demandai aussitôt comment Rastignac se conduirait à ma place : « Evidemment, me disais- je, il n'hésiterait pas ; il se ferait aimer de cette belle personne, dont le crédit et l'influence lui seraient un marchepied commode pour escalader l'avenir.

Il n'y a rien au monde comme les jeunes gens très-naïfs pour méditer les roueries les plus scélérates. Je passai des nuits d'insomnie à comploter le déshonneur de l'enregistrement, dans la personne de son directeur en chef. Mes songes étaient peuplés de tire-bouchons qui voltigeaient à portée de ma main et se laissaient complaisamment attraper, après quelques façons. Le jour, je m'échauffais à la lecture du *Père Goriot* et de la *Physiologie du mariage*. « Cette femme sera à moi, » disais-je en me prenant le poignet, dans l'attitude du serment.

Il est certain que madame d'Apremont ne me recevait point en homme que l'on veut décourager. Elle m'avait dès l'abord invité à ses petits mardis ; elle m'avait indiqué les heures du jour où sa porte était défendue aux simples connaissances ; elle avait bien voulu m'assurer

qu'il ne tenait qu'à moi qu'elle me comptât au nombre de ses meilleurs amis.

Elle ne haïssait pas de me recevoir en déshabillé, un déshabillé fort galant d'ailleurs, et elle disait d'un ton de voix languissante qu'il fallait qu'elle eût bien renoncé à toute prétention pour se montrer à moi dans un négligé si effroyable. Elle portait habituellement chez elle de larges babouches rouges, brochées d'or, qu'elle agaçait du bout de son pied, et elle me faisait remarquer que c'était avoir rompu avec toute coquetterie que d'ensevelir ainsi dans ces informes bateaux un pied qui avait jadis passé pour n'être pas mal, et elle le tirait à demi de la pantoufle. Elle affectait avec moi des manières toutes maternelles, m'appelant *son cher enfant*, me grondant de mes prétendues fredaines, me frappant la joue du bout de son éventail, et, quelquefois même, de l'extrémité de ses doigts. Elle me demandait des détails sur mon installation, sur ma vie, sur mes habitudes, me donnait des conseils sur la façon de me conduire dans le monde, m'indiquait du bout de son index le nœud de ma cravate qui n'était pas à sa fan-

taisie, ou m'attachait à la boutonnière une fleur qu'elle cueillait dans un vase du Japon.

— A qui ferez-vous hommage de cette rose, mauvais sujet ! me disait-elle en souriant.

Le plus souvent je la trouvais à demi étendue sur une espèce de sofa très-court ; et moi, je m'asseyais presque à ses pieds, sur un pouff qui m'était spécialement réservé, et qu'elle appelait le pouff de M. Georges, car elle me nommait, même devant le monde, de mon petit nom.

— Ne suis-je pas un peu la mère, disait-elle en badinant, de tous ces grands garçons-là !

Le pluriel lui venait ici en aide bien à propos. Les grands garçons, c'était moi, et moi tout seul. Je n'étais plus assez novice pour ne pas avoir quelque sentiment de la situation : c'était le cas ou jamais pour moi de livrer ma première bataille. Rastignac à la rescousse ! mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Rien ne me semblait plus aisé, quand je lisais Balzac, que de prendre une femme par la taille, de lui effleurer l'oreille en lui murmurant dans un baiser : Je vous aime ! Mais par une fatalité singulière, les circonstances ne se présentent

jamais aussi favorables dans la vie réelle que dans les romans qui prétendent la peindre. Je désespérais d'en faire naître ou d'en rencontrer une seule qui me donnât quelque chance de succès. C'était une porte qui ne fermait pas ; une femme de chambre habituée à entrer sans frapper ; une visite qui nous dérangeait à l'improviste ; le mari qui rôdait aux alentours ; c'était tout cela, et puis, je le dis bien bas, tout bas, c'était encore autre chose. Eh quoi donc ?

C'était cette diable de timidité sotte dont je ne venais pas à bout de me défaire auprès d'elle. Je la croyais au fond animée de sentiments qui n'avaient rien de trop malveillant ; je ne manquais pas moi-même de bonne volonté : et le moment venu, je n'osais pas.

Non, je n'osais pas. Je tâchais de m'excuser à moi-même mon manque de courage ; je me disais que c'était la femme de mon chef de service et qu'il eût fallu être terriblement corrompu pour violer, de propos délibéré, et les règles de la hiérarchie et les lois de la pudeur. J'ajoutais encore qu'il était plus digne, assurément, de me tenir sur la réserve ; qu'à son âge,

c'était bien le moins qu'elle fît la moitié des avances ; que je me devais à moi-même d'attendre. La vérité vraie, c'est que j'avais peur ; c'est que je ne savais comment m'y prendre, et qu'un échec m'eût terriblement vexé. Je tenais si fort à ma propre estime, j'avais une si prodigieuse et si naïve fatuité, j'étais si barbouillé de Balzac, que je me cachais de mon mieux à moi-même, tantôt sous des raisons sérieuses, tantôt sous un air de conquérante désinvolture, ma déplorable pusillanimité. Je ne parvenais pas à être dupe des vains prétextes dont j'essayais de me la couvrir. Une voix intérieure me criait que j'étais un lâche et que Rastignac se rirait de moi.

Il fallait en finir. Le premier jour que je la trouverai seule... m'étais-je dit. Ce jour vint ; ce jour était un soir, un soir d'hiver, à cette heure douteuse que les braconniers désignent d'une appellation peu poétique, entre chien et loup, et qui est pour les amants de tous les pays l'heure du berger. Quand j'entrai dans son salon, je la vis dans le clair-obscur mystérieux de la chambre, à demi étendue sur un sofa; deux

points lumineux brillaient dans l'ombre ; c'étaient ses épaules qu'un fichu savamment arrangé laissait presque à découvert.

Je me rappelai tout aussitôt cette admirable scène du *Lys dans la vallée*, où le héros de Balzac, un jeune homme de vingt ans, l'âge d'Alexandre le Grand et le mien, l'âge des audaces superbes, se jette en plein bal sur l'épaule nue de la belle madame de Mortsauf et la couvre de baisers brûlants. L'entreprise était pour moi bien moins difficile; car madame d'Apremont était seule; elle me paraissait perdue dans une rêverie favorable à mes projets, que le demi-jour enhardissait encore.

Je m'avançai d'un pas suspendu, après m'être assuré, d'un coup d'œil jeté en arrière, que la porte était bien et dûment fermée. Elle m'indiqua d'un geste silencieux le pouff, mon célèbre pouff, qui était à ses pieds. Mais ses épaules, qui reluisaient sur le velours rouge du meuble, m'attiraient par une sorte d'invincible fascination.

Je m'assis sur un fauteuil qui semblait me tendre les bras à la tête du canapé. Il était un peu haut sur pattes, et de cet observatoire je

plongeais sur le corsage à demi entr'ouvert. Je débutai par les banalités de la conversation ordinaire; elle y répondait de sa voix indolente; je vis bien que si l'entretien se poursuivait sur ce ton, l'occasion tant cherchée s'échapperait encore. Je fis une oraison mentale à saint Balzac, je pris mon courage à deux mains, et retenant mon haleine, fermant les yeux, tandis que le cœur me battait à se rompre, je me penchai doucement vers le bout d'épaule noyé dans la lumière, et j'imprimai à mon siége un mouvement de bascule en avant.

Déjà mes lèvres touchaient le bord de la coupe, quand les deux pieds de devant du fauteuil où j'étais assis se dérobèrent sous moi, glissèrent sur le parquet bien ciré, et filant d'un mouvement brusque en arrière, pensèrent me jeter sur le nez. Je lançai en avant mes bras pour me retenir; ils rencontrèrent le buste de madame d'Apremont, ils s'y attachèrent par un geste de sauvetage instinctif; elle céda à la secousse, et voilà ma directrice, la propre femme de mon chef de service, qui roule pêle-mêle avec moi sur le plancher.

Rastignac eût profité de la surprise. Je ne sus, moi, pauvre imbécile, que jeter un cri, un cri de terreur et de désespoir tout ensemble, un cri où je mis toute mon âme, mais qui eut le tort d'éveiller tous les échos de la maison.

— Relevez-vous donc ! me dit-elle d'une voix basse et impérieuse. On vient.

C'était son mari qui entrait au bruit :

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

Elle s'était prestement rassise, et moi, debout, pâle, décontenancé, je cherchais en vain un mot d'explication. Elle vint à mon secours :

— Ce grand enfant, dit-elle, s'est embarrassé les pieds dans le tapis et il est tombé de tout son long. Vous ne vous êtes pas fait mal au moins? ajouta-t-elle se tournant vers moi.

— Non, madame, je vous remercie, balbutiai-je.

— Vous ne vous êtes pas foulé le bras?

— Ah ! lui dis-je tout bas, ce n'est pas là qu'est la blessure.

Comment cette phrase de roman me monta-t-elle si à propos aux lèvres? qui me donna ce courage, après un accident pareil, sous les

yeux du mari ? Maintenant encore, je n'en sais rien.

— Enfant ! me dit-elle à mi-voix;

Et d'un ton de câlinerie maternelle :

— Rentrez chez vous; soignez-vous bien et ne faites plus d'imprudence pareille. Surtout, insista-t-elle, tandis que je prenais congé, plus d'imprudence.

Et une fois sorti, je me serais battu moi-même, tant j'étais en colère contre ma balourdise.

— Peut-on être aussi maladroit? elle était si bien disposée ! jamais je ne retrouverai une occasion pareille. Elle aura bien vu que je n'étais pas un homme sur qui l'on pût compter. Je n'ai pas trouvé un mot d'excuse ; il a fallu que ce fût elle qui nous tirât de ce mauvais pas, où je l'avais jetée seul. Comme elle doit m'en vouloir ! comme elle doit me trouver ridicule !

Je m'en fus conter ma peine à mon ami Alfred Rebouté. Il me consola comme il put. Il me fit remarquer que cette sottise avait peut-être plus avancé mes affaires que n'eussent fait deux ou trois mois de cour respectueuse et assidue. Il m'encouragea à tenter de nouveau l'aventure,

quand l'occasion s'en présenterait encore. Un jour enfin, comme nous revenions, dans une de nos promenades, sur cet interminable sujet de conversation, et que nous retournions pour la millième fois tous les deux la situation sous toutes ses faces :

— Il y aurait un moyen, me dit-il, de hâter la conclusion de ce grand amour.

— Oh ! grand amour, fis-je avec une moue dédaigneuse. Mais enfin, ce moyen, quel est-il ?

— Vous devriez feindre une autre passion pour quelque belle personne de la ville. Vous exciteriez de cette façon une jalousie qui serait sans aucun doute utile à vos intérêts.

Il ne pouvait m'ouvrir un conseil qui flattât mieux ma vanité de conquérant. Mener deux intrigues de front ! Voir deux femmes aimables se disputer la possession de mon cœur, les tromper l'une par l'autre ! quel rêve ! Je n'aurais donc plus à rougir devant ta grande ombre, ô Rastignac !

Oui, mais le difficile c'était de trouver une Dulcinée ; car je la voulais digne de moi et de mes vastes projets. J'eusse rejeté avec horreur

l'idée d'une simple modiste, cette modiste eût-elle été la Vénus de Milo, avec des bras.

— Vous ne voyez personne dans vos connaissances? me demanda-t-il nonchalamment.

— J'ai beau me creuser la tête... non...

— Ah bien! il faudra voir... nous verrons...

— Nous verrons, répétai-je, en secouant la tête d'un air de menace.

A quelque temps de là, nous nous rencontrâmes sur le cours, un jeudi de musique. C'est l'habitude à Nougriais, dans la belle saison d'été, que la musique du régiment en garnison dans la ville joue le jeudi et le dimanche, dans l'après-midi, sur le cours, qui est la promenade publique. Toutes les dames de la ville se donnent rendez-vous dans cette allée, et s'asseoient en longues files sur des chaises disposées à cet effet. Les hommes se promènent entre ces deux rangées de paires d'yeux féminins ; ils saluent à droite et à gauche, s'arrêtent de temps à autre, et sont ainsi passés en revue.

Nous avions déjà fait deux ou trois tours, quand Alfred Rebouté me dit tout bas, presque à l'oreille :

— Voilà qui est étonnant ! on dirait que ma patronne vous regarde avec des yeux inquiets de savoir qui vous êtes. Il faut que j'en aie le cœur net.

Il se détacha de mon bras, et s'en fut présenter ses hommages à un cercle de chaises qui s'était formé autour de la dame qu'il avait nommée sa patronne.

Pour moi, je continuai ma promenade seul, cachant sous un faux air de crânerie indifférente l'anxiété délicieuse dont j'étais dévoré, et faisant des effets de torse tout à fait prestigieux. Je suivais du coin de l'œil la conversation engagée, et je sentais, avec un plaisir mêlé de crainte, tous les regards de ces dames converger vers moi.

Au bout de quelques minutes, qui me parurent des siècles, mon ami Alfred Rebouté revint me trouver et, me frappant sur l'épaule :

— Parbleu ! me dit-il, savez-vous ce que je viens d'apprendre ? la nouvelle la plus renversante, la plus prodigieuse, la plus stupéfiante, la plus... prenez toutes les épithètes de madame de Sévigné... qui se puisse imaginer jamais. Vous êtes le cousin de ma patronne.

— Ah bah !

— Rien n'est plus sûr. M.D... est de votre famille, n'est-ce pas ? c'est vous du moins, si j'ai bonne mémoire, qui me l'avez dit.

— Sans doute, c'est mon cousin, un arrière-cousin, un petit cousin, je ne sais pas au juste à quel degré n'importe ! nous nous traitons de cousins.

— Eh bien ! madame D.... la propre femme de M. D..., que vous appelez cousin, est elle-même petite-nièce de M. G..., qui est le grand-oncle maternel de ma patronne. C'est elle qui vient, comme je lui disais votre nom, de m'expliquer cette filiation, à laquelle je n'ai pas compris grand'chose, mais qu'importe ! Venez que je vous présente.

Je n'y comprenais rien du tout, mais qu'importe ! comme il disait fort bien lui-même. Je m'avançai, souriant et la bouche en cœur, vers le cercle des chaises, qui s'élargit légèrement à mon approche.

— Madame, dit Alfred Rebouté, en m'indiquant de la main, permettez-moi de vous présenter monsieur...

Elle l'interrompit vivement, et me montrant dans un éclat de rire ses trente-deux dents d'un éclat sans pareil :

— Bonjour, cousin, me dit-elle.

Et elle me tendit la main.

— Ma foi ! puisqu'il en est ainsi, répondis-je, en souriant, bonjour, cousine.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle ; vous voilà comme je vous veux ; asseyez-vous près de moi et causons.

Ma nouvelle cousine, madame Cottavoz, était une très-jolie jeune femme, blonde avec des yeux noirs, ce qui est assez rare, et un petit nez retroussé qui frétillait de malice.

Elle avait de l'esprit jusqu'au bout des ongles, et elle osait être gaie, franchement gaie, au risque de scandaliser la province, qui croit que la réserve, poussée jusqu'à la dignité froide, est la suprême marque de bon ton.

Je ne me rappelle plus un mot de l'entretien qui suivit; mais qu'elle m'amusa ! Elle excellait à mettre le doigt sur les ridicules des gens et à les peindre au naturel d'un trait vif qui saisissait l'imagination.

Elle nous drapa de la belle façon toutes les personnes qui passaient, n'en épargnant aucune, et, je ne sais pourquoi, mais il me sembla, à certains coups d'œil jetés à la dérobée sur votre serviteur, que c'était à moi qu'elle immolait toutes ces malheureuses victimes.

Je la quittai, ravi, déjà amoureux comme un fou.

— Eh bien! qu'en dites-vous? me demanda Rebouté en me ramenant chez moi.

— Délirante! mon ami, délirante!

— Oh! comme vous prenez feu! Songez que Rastignac restait toujours maître de lui; il se faisait aimer, mais ne se laissait pas prendre.

— Croyez-vous donc que je sois pris? m'écriai-je avec une indifférence jouée; non, je veux seulement dire que c'est la maîtresse qu'il me faut, et que je l'aurai.

Je vis se dessiner sur les lèvres de mon ami un sourire énigmatique qui me piqua sensiblement.

— Oui, je l'aurai, répétai-je avec force.

— Hé, hé! le mari est jaloux, prenez garde!

— Oh! le mari! repris-je.

Et j'esquissai dans l'air un geste de la main qui signifiait clairement : Le mari! quelle bête est-ce là, pour que moi, l'élève de Rastignac, je m'en préoccupe! Le mari! allons donc! je n'en ferai qu'une bouchée, du mari! Enfoncé le mari!

Je me couchai sur cette belle pensée; mais je ne pus dormir. Je passai ma nuit à former des plans de séduction, d'un machiavélisme à faire frémir la nature.

Ce que mon ami Alfred Rebouté m'avait dit de la jalousie m'était revenu en mémoire; mais, au lieu qu'il m'avait conseillé d'exciter celle de madame d'Apremont, en affichant une autre maîtresse, c'était ma belle cousine à qui je rêvais d'infliger les tortures de la jalousie, en affectant pour madame d'Apremont des préférences savantes. Il est vrai que madame d'Apremont pouvait bien, en un sens, ne point paraître à madame Cottavoz une rivale fort redoutable, puisqu'elle touchait à la quarantaine. Mais elle rachetait cet inconvénient par un avantage incontestable, elle était de la société, et ma chère cousine, si jolie, si riche qu'elle fût, n'en était pas.

Être de la société ! il faut avoir vécu en province pour bien comprendre le sens de cette locution, pour en sentir toute l'énergie. Être de la société, c'est avoir droit d'entrer aux bals de M. le préfet, de M. *le premier*, de M. le maire, de M. le receveur général, de tous les hauts fonctionnaires qui disent *mes salons*, et qui les tiennent ouverts à la bonne compagnie. Il faut, pour être de la société dans une sous-préfecture départementale, ou vivre de ses rentes, ou exercer ce qu'on appelle une profession libérale. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, ne sont pas regardés comme des professions libérales.

Tel négociant qui gagne cent mille francs par an, qui donne de l'occupation à trente familles d'ouvriers, qui est bien élevé, instruit, aimable, n'est pas de la société. Il voit se fermer devant lui les portes qui s'ouvrent tout naturellement pour un pauvre diable d'employé, sans esprit, qui n'a d'autre titre à la considération publique que de porter la livrée du gouvernement. Telle jeune fille, riche et aimable, épouse un tout petit fonctionnaire, sans avenir, dans l'unique pensée qu'elle dansera aux soirées de la préfec-

ture, qu'on ne fera aucune difficulté pour l'inscrire sur les listes des bals par souscription , elle veut être de la société.

Ce préjugé bête commence à passer aujourd'hui ; il était alors dans toute sa force à Nougriais, vieille ville parlementaire, où les magistrats, de temps immémorial, ont tenu le haut du pavé ; où le plus mince substitut passe roide et gourmé dans la rue, montrant bien par sa contenance qu'il se croit pétri d'une argile plus précieuse que le commun des mortels.

J'étais de la société. Je comptais sur le prestige que me conférait ce privilége pour éblouir madame Cottavoz. Et, de fait, ce fut par là que je m'introduisis peu à peu dans son intimité. Je n'eus pas de peine à m'apercevoir que ma chère cousine enrageait de cette exclusion, qui frappait le commerce à Nougriais.

Eh quoi ! elle était jeune, elle était jolie, elle était riche, elle savait s'habiller, elle avait des diamants, et les portes des salons officiels lui restaient invariablement fermées ! Ses diamants surtout lui tenaient au cœur. C'était pour elle un cruel déplaisir de n'en jouir qu'en famille;

elle aurait bien voulu les étaler chez le préfet, écraser de leur éclat ces mijaurées de la bourgeoisie, qui le prenaient de si haut avec elle.

Elle ne tarissait point de railleries à leur adresse. Elle me taquinait sans cesse sur le nez majestueux et les chapeaux emplumés de mon inspectrice. Je distinguais aisément sous cette petite guerre une nuance de jalousie qui me ravissait. Je comptais bien en profiter quelque jour. Je ne défendais que mollement la vénérable dame, juste assez pour donner plus de prix au sacrifice que je ne manquerais pas d'en faire.

J'avais été présenté au mari comme un cousin fraîchement retrouvé. Il me parut qu'il n'accueillait pas son nouveau parent avec des transports de joie. J'en fus bien aise. J'aurais été mortifié qu'il ne marquât aucune défiance de mon entrée dans la maison. Il me craint, donc j'existe, aurais-je dit volontiers, parodiant le mot de Descartes. C'était un gros homme, de mine très-affairée, et que l'on disait fort intelligent dans les choses de son négoce. Mais il ne possédait d'autre esprit que celui du commerce, et il avait l'inconvénient de suer largement, de

s'éponger avec fracas et de souffler comme un phoque après qu'il avait monté ses deux étages. Le mot de Rebouté me revint en mémoire quand je le vis pour la première fois : « Prenez garde, il est jaloux. » Je haussai les épaules ; lui, un tigre ! l'éléphant du Bengale tout au plus ! Ce mot me rassura. Le grand Balzac m'avait appris le dédain que l'on doit faire de l'animal nuisible qui s'appelle un mari.

Je commençai donc à pousser ma pointe. Je pris invariablement l'habitude d'aller quatre ou cinq fois par semaine chez ma cousine, aux heures mêmes où elle ne recevait personne. Elle me chargeait de ses petites commissions, et je venais lui en rendre compte. Un soir je restai à dîner, pressé par elle, et elle me dit gracieusement que je n'avais plus besoin d'invitation, étant de la famille, que mon couvert serait toujours mis à sa table. Je n'usai de cette invitation générale qu'avec beaucoup de discrétion d'abord; mais elle me faisait des reproches si gracieux, quand je manquais trop longtemps, qu'après avoir consulté mon ami Alfred, qui me garantit

la sincérité de ses reproches, je vins presque tous les soirs.

— Me voilà votre pensionnaire, dis-je un soir à madame Cottavoz.

On s'extasia sur ce mot, qui fut déclaré très-spirituel et devint le texte de plaisanteries quotidiennes. Un plat ne pouvait être manqué qu'on ne se récriât sur les plaintes qu'allait en faire sans doute le pensionnaire mécontent; lorsqu'une friandise s'ajoutait à l'ordinaire des repas : — Monsieur le pensionnaire est-il satisfait de la cuisine ? disait ma cousine avec malice ; c'est pour lui que l'on a commandé cet extra.

Il faut dire que sous ce voile de badinage aimable, ma cousine avait pour moi mille attentions cachées, qui me gonflaient le cœur de joie et de tendresse. J'oserai aussi avouer que parfois j'en étais embarrassé, et que je lui aurais souhaité plus de retenue et de prudence, car je craignais qu'elle n'éveillât la susceptibilité du mari, qui n'avait pas encore témoigné à mon égard d'inquiétude bien sensible. Je ne saurais énumérer tous ces menus suffrages dont son affection me comblait ; c'était un coup d'œil de

côté qu'elle me lançait, comme à la dérobée; une allusion flatteuse qui m'arrivait en pleine poitrine et me faisait rougir jusqu'aux oreilles; une tasse de thé, qu'elle me sucrait elle-même, à mon goût, et qu'elle m'offrait ensuite avec de petites mines, toute pleines de gentillesse; un coussin qu'elle me demandait de préférence; son châle qu'elle me priait de raffermir sur ses épaules; le bout de ses doigts, qu'elle abandonnait à une pression secrète de la main; quelqu'un de ces mille riens délicieux qui semblent échapper aux femmes, et qui ont tant de puissance à persuader les hommes.

Il est vrai que si, par aventure, nous restions seuls un instant, la scène changeait aussitôt; elle reprenait son ton froid et je ne sais quel air d'ironie paisible, dont j'étais cruellement déconcerté.

Ce sang-froid railleur me glaçait les mots sur les lèvres.

Un soir, où le hasard me ménagea quelques minutes de tête-à-tête, il m'arriva, lui prenant la main qui traînait sur le dos d'un fauteuil, de la regarder avec des yeux que je croyais les plus

passionnés du monde, elle m'éclata de rire au nez :

— Ah! que vous êtes drôle, cousin, s'écria-t-elle, quand vous faites des yeux comme ça!

Je me sentis ridicule et la trouvai bien ingrate. Mon ami Rebouté me remontait le moral. « C'est qu'elle a peur de vous et d'elle-même, me disait-il. Devant un tiers, elle peut se livrer, sans danger et sans crainte, aux mouvements de son cœur; la solitude l'effraie et la met en garde. » Cette explication concordait trop bien avec les suggestions de ma vanité pour que je ne l'admisse pas du premier coup.

— C'est de l'amour inconscient, lui répondis-je, ou de la coquetterie. L'un ou l'autre, n'est-ce pas? Si c'est coquetterie, j'en viendrai bien à bout; si c'est amour inavoué, c'est elle-même, un beau jour, qui tombera dans ma main, comme un fruit mûr.

— Assurément! répliquait Rebouté, qui était surpris lui-même de ma science précoce du monde et des femmes.

Les manèges de ma cousine ne pouvaient durer toujours sans attirer l'attention du gorille

que la loi lui avait donné pour époux. Les coquilles que ce gros bipède s'était laissé complaisamment poser sur les yeux en tombèrent par écailles. Il se mit à tourner autour de nous deux avec une défiance sournoise. Je ne pouvais plus monter chez sa femme que je n'entendisse aussitôt par derrière craquer les marches de l'escalier sous son pas d'hippopotame. A table, il avait fait, sous je ne sais quel prétexte, mettre mon couvert entre le sien et celui de Rebouté, afin sans doute que je ne pusse frôler le bout du pied de ma cousine!

Le soir... mais ça, c'est de ma faute, et je n'ai à me plaindre que de moi-même. J'avais eu l'imprudence de déclarer que je savais tous jeux et les jouais à la perfection. Tous les soirs donc, après le dîner, le cruel mari me proposait un piquet à écrire, et tandis que nous étions installés tous deux, l'un en face de l'autre, devant un tapis vert, ma pauvre petite cousine se morfondait d'ennui, tirant l'aiguille sur quelque ouvrage de femme, auprès de Rebouté, qui ne savait que lui dire, et lui parlait à demi-voix pour cacher son déplaisir. Je ne les voyais pas,

car le bourreau avait le soin de me les placer dans le dos; mais je souffrais de leur malaise.

A la longue, le piquet à écrire m'exaspéra; nous essayâmes de l'écarté, de l'impériale, du bezigue même. Tous ces jeux ne tardèrent pas à s'user; j'avais, en battant les cartes, des fourmis plein les jambes. Ma cousine, qui vit bien mon irritation secrète, et qui cherchait à la calmer, de temps à autre par quelqu'un de ces mots délicats dont elle avait le secret, me proposa, pour varier les plaisirs de la soirée, de faire des lectures à haute voix. Je n'étais pas sans posséder sur cet article un certain talent, dont je tirais vanité. Elle apporta un volume d'Alfred de Musset et me pria de lui lire quelques morceaux.

J'acceptai avec empressement. Je comptais que la poésie effaroucherait ce prosaïque pachyderme et le ferait fuir au cercle; mais non, il déclara qu'il adorait les vers et s'installa sur un bon fauteuil, entre le lecteur et sa femme, près de qui se tenait rivé et bâillant ce pauvre Alfred Rebouté. Je n'avais pas lu deux pages que ce mari sans idéal dormait lourdement,

laissant sa tête flotter sur le dos du siége ; sa femme, ma divine cousine, écoutait, les yeux humides, ce merveilleux roman de *Portia*, et son cœur était si plein qu'à un instant je la vis qui prenait la main de Rebouté, et qui la serrait avec force, comme si elle eût cédé à un mouvement de sympathie irrésistible. Ah ! c'était ma main que la sienne allait chercher ainsi par un geste involontaire ! Si j'eusse été près d'elle, à ses pieds ! si ce maudit poussah nous eût laissés seuls ! Mais non, il laissait échapper de temps à autre quelque grognement d'approbation : Très-joli ! très-joli ! pour nous faire croire qu'il écoutait ! Je lui aurais tordu le cou de bon cœur.

Le jeudi et le dimanche nous nous donnions rendez-vous à la musique. Rien ne m'eût été plus facile que d'offrir le bras à ma cousine et de faire, sans blesser aucune convenance provinciale, un tour de promenade avec elle, tandis que son mari, suant, soufflant, geignant, s'effondrait sur une chaise ; mais le misérable préférait me garder.

— Mon cher Rebouté, disait-il à son commis,

ayez la complaisance de donner le bras à ma femme et de la promener un peu... pardon de cette corvée... Notre cousin me tiendra compagnie.

Et ce malheureux Afred était réduit à s'exécuter. Son air contrit m'eût amusé, si j'avais eu le cœur à rire. Il me lançait un long regard de commisération et de reproche. Et moi je restais à subir les niaiseries de ce cruel marchand de soies, que je donnais à tous les diables.

Une fois seul avec mon ami, j'éclatais en imprécations furieuses, et contre cette brute de mari, et contre ma cousine elle-même, que j'accusais de maladresse. Il me représentait mon injustice ; il me disait que rien n'est jamais perdu avec la femme, et qu'il faut savoir attendre l'heure, comme un chien à l'affût. Il me promettait de glisser adroitement mon éloge, quand l'occasion s'en présenterait ; de plaider ma cause, sans en avoir l'air.

Je le remerciais avec effusion, bien qu'à vrai dire je l'eusse tenu quitte de ce dernier engagement. Il avait, hélas ! peu de crédit sur l'esprit de ma cousine, qui semblait le porter sur

ses épaules. Elle le traitait souvent, en face, avec une telle dureté d'expressions que le mari était obligé d'intervenir, de s'excuser pour elle près de son commis. Mais le pauvre garçon avait une égalité d'humeur inconcevable ; il essuyait ces bourrasques sans mot dire, et quand madame, après l'avoir ainsi malmené, lui demandait, sur un signe de monsieur, son bras pour faire un tour, il l'offrait avec une résignation méritoire. Elle le prenait d'un air maussade, et moi je restais en proie à M. Cottavoz, qui se mouvait dix pas en arrière. J'enrageais, non sans en être intérieurement chatouillé, d'inspirer une jalousie aussi féroce.

Le secret de cette cour assidue que je faisais à madame Cottavoz n'avait pas laissé de transpirer dans Nougriais. Il en était venu quelque chose aux oreilles de mon inspectrice, que j'avais un peu négligée, il faut bien l'avouer, dans ces derniers temps. Elle me lança, la première fois que je fus lui rendre visite, des allusions où je crus voir percer du dépit et de l'aigreur. Sa mauvaise humeur fut pour moi un trait de lumière. Elle renouvela chez l'élève et l'émule

de Rastignac l'idée du projet machiavélique que j'avais entrevu comme en un rêve, et je m'en ouvris le lendemain à mon ami Alfred Rebouté :

— Ma cousine m'aime, lui dis-je, cela est évident, n'est-ce pas ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Et cependant mes affaires n'avancent point près d'elle. Que faudrait-il pour l'entraîner à une démarche décisive, pour la pousser jusqu'au bout dans le sens où la porte son cœur ?

— Oui, que faudrait-il ? répéta mon ami Rebouté en écho.

— Il faudrait exciter sa jalousie plus que je n'ai fait encore. Je me suis laissé accaparer par elle ; c'était un tort. J'ai planté là cette pauvre madame d'Apremont, qui est au désespoir. J'aurais dû afficher au contraire les soins que je lui rendais ; j'aurais dû témoigner d'une assiduité plus tendre près d'une femme que ma cousine regarde comme sa rivale. Eugénie — c'était le petit nom de ma cousine, et je m'oubliais parfois à le lui donner devant Rebouté, qui disait toujours respectueusement madame Cottavoz — Eugénie aurait commencé par

m'en vouloir ; mais je connais les femmes : elle n'eût pas tardé à être piquée d'un chagrin si vif que, pour me disputer à un autre amour, elle n'aurait pas manqué de se découvrir, et il se serait bien présenté quelque circonstance dont j'aurais fait mon profit. Mais rien n'est encore perdu et je vais mettre à exécution ce nouveau plan de campagne.

Alfred Rebouté, qui était pourtant discret et froid de sa nature, ne put retenir un geste d'admiration. Il loua beaucoup mes projets, mais il me fit judicieusement observer que si je ne voulais pas perdre le bénéfice de cette ruse de guerre, il fallait que je n'eusse pas l'air d'abandonner trop complétement ma cousine. Il était bon que je continuasse de jouer auprès d'elle, bien qu'avec plus de réserve, le même jeu qu'auparavant.

— Et puis, ajouta-t-il d'un ton pénétré, songez que vous lui êtes utile.

— Oh ! je sais que la pauvre petite femme n'est pas heureuse et que sans moi... soyez tranquille ! je ne la délaisserai pas.

Il me serra la main avec force.

— Vous êtes bon ! me dit-il.

— Oui, je suis un bon garçon !

— Meilleur que vous ne croyez vous-même !

Et il me serra la main de nouveau. Ce brave Rebouté ! excellent cœur ! va!

Je retournai donc, ainsi qu'il avait été convenu, chez madame d'Apremont, qui, après m'avoir quelque temps boudé, se détendit et m'accueillit bientôt de la façon la plus agréable. Je n'oserais pas dire que je faisais grande figure dans son salon, car il y a toujours, chez un chef de service, des préséances hiérarchiques qu'une maîtresse de maison est obligée d'observer; mais elle me distinguait assurément, et c'est grâce à sa recommandation que j'avais monté le premier degré de l'échelle administrative. J'avais été nommé surnuméraire. Cet avancement me flattait d'autant plus que je le devais à la bienveillance d'une personne du sexe. Il me présageait une brillante destinée, lorsqu'un événement imprévu, mettant aux prises les deux femmes entre qui je partageais mes faveurs, renversa toutes mes espérances et me fit sentir la vérité du proverbe qui dit qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

Trois préfets avaient déjà passé à Nougriais, depuis que j'y étais installé. Le dernier qui vint était un homme amoureux de popularité et qui parlait sans cesse de la fusion des classes, qu'il prétendait être le dernier mot du progrès social. Au premier bal qu'il dut donner, il se fit présenter les listes d'invitation qui servaient pour ces circonstances, et de sa main, sans consulter personne, rompant avec les vieux usages, il y ajouta les noms des huit ou dix négociants les plus considérables de la ville. Ce fut une révolution quand les cartes d'invitation, que l'on envoie toujours à l'avance furent distribuées, et qu'il n'y eut plus de doute possible. Toutes les dames de la société poussèrent des cris d'horreur, et le nez de mon inspectrice, ce nez majestueux, ce nez digne de la cour du grand roi, s'allongea désespérément sur la ruine des convenances.

Celui de madame Cottavoz faisait au contraire plaisir à voir, tant il se retroussait et frétillait avec des airs d'impatience victorieuse. La chère cousine nageait dans la joie du triomphe. Elle allait donc pour la première fois se mesurer, face

à face, avec ces pimbêches du monde officiel, les écraser du luxe de ses toilettes et de ses diamants. Elle avait des conférences avec les nouvelles invitées, qui se réunissaient chez elle, et c'étaient des discussions sans fin sur une coupe de robe ou sur un arrangement de coiffure. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces dames avaient trop d'affaires en tête pour que je ne fusse pas quelque peu oublié. Mon souvenir disparaissait derrière ces monceaux de chiffons.

Je me rejetai vers l'autre camp. Une sombre consternation y régnait. Comment parer ce coup terrible? Lutter de magnificence et de goût avec les femmes des commerçants n'était pas une entreprise bien commode. Elles étaient infiniment plus riches, et le malheur voulait qu'elles fussent jolies. J'avais les oreilles rebattues des plaintes et des récriminations de madame d'Apremont et de ses amies, qui s'étaient organisées en conciliabule et qui cherchaient un bon tour à jouer à leurs rivales. On avait mis bien des projets en avant : les priver de danseurs, se lever des banquettes où elles s'assoiraient, refuser de faire vis-à-vis... toutes ces proposi-

tions avaient paru, après examen, inexécutables. On m'avait demandé mon avis; je n'en avais point.

Un matin, j'étais à mon bureau, quand mon chef immédiat me fit venir dans son cabinet et me dit non sans une certaine urbanité :

— A quatre heures, madame d'Apremont vous attend chez elle. Elle a besoin de vous pour un service dont elle vous entretiendra elle-même.

J'assurai à M. le chef de bureau que j'étais tout à fait aux ordres de madame d'Apremont, et, à l'heure indiquée, je fus au rendez-vous, brûlant de curiosité.

Madame d'Apremont commença par me demander, d'un air grave, si j'étais capable de garder un secret, un grand secret. Je me confondis en protestations. Pour plus de sûreté, elle me fit jurer ma parole d'honneur que je ne révélerais rien du projet qu'elle allait me confier.

— Il s'agit, me dit-elle, d'une conspiration. Oseriez-vous en être?

— Ah! madame, m'écriai-je avec transport, conspirer avec vous!...

— C'est bien, reprit-elle d'un ton plus doux. Asseyez-vous là.

Le quadrille des Polonais était, cet hiver-là, au commencement de sa vogue, qui a été courte. Les chroniques parisiennes et les journaux de modes ne parlaient plus que du quadrille polonais, qui avait le privilége de tourner toutes les têtes à Paris. Cette nouveauté n'était pas encore arrivée à Nougriais, où nous ne la connaissions que de nom. Elle n'en excitait que mieux les imaginations en éveil. C'était précisément sur cette circonstance qu'avait spéculé madame d'Apremont. Elle avait eu l'idée de s'entendre avec sept dames de son monde. A frais communs, on avait mandé un maître de danse de Paris, pour apprendre, en catimini, le quadrille polonais. Au moment où le bal serait le plus animé, où les boutiquières étaleraient leurs grands airs et leurs diamants, l'orchestre ferait une halte et attaquerait la ritournelle du nouveau quadrille.

— Vous voyez l'effet! me dit-elle. Les voilà renvoyées à leurs banquettes et condamnées à regarder les autres. Nous ferons durer ce qua-

drille tant qu'il nous plaira ; nous le recommencerons au besoin : ce sera l'événement de la soirée. Il nous fallait huit cavaliers. J'ai naturellement compté sur vous, qui êtes un fin danseur. Mais vous sentez que le secret le plus absolu est indispensable jusqu'au dernier moment. C'est chez moi que se feront les répétitions ; vous y viendrez exactement ; j'obtiendrai de M. d'Apremont qu'il vous donne congé. Je vous retiens pour mon danseur, à moins, ajouta-t-elle avec coquetterie, que vous ne vouliez pas de moi.

J'aurais voulu refuser qu'il m'eût été impossible de le faire ; mais, sur le premier moment, je n'y songeai point. Je ne vis que le plaisir de cette aventure, qui tranchait avec éclat sur le fond monotone de notre vie quotidienne. J'étais tout fier par avance du personnage que je ferais dans cette soirée mémorable, et je sentais une certaine joie à me montrer ainsi à ma cousine dans toute ma gloire, à l'en accabler, à la piquer de jalousie.

Ce n'est qu'après avoir recouvré mon sang-froid que je fis réflexion combien cette mystification, dirigée contre elle, lui serait désagréable ;

je risquais de me brouiller avec elle pour la vie. Je n'envisageais pas sans terreur cette éventualité funeste. Et d'un autre côté, le moyen de me soustraire à des engagements pris !

J'étais bien perplexe. Il faut croire que les incertitudes de ma pensée se reflétaient sur ma figure ; car le soir même, mon ami Rebouté me dit à dîner :

— Qu'avez-vous donc ? je vous trouve un visage extraordinaire.

— Moi, je n'ai rien, lui répondis-je, absolument rien.

Mais cet excellent ami n'était pas homme à se méprendre. Je vis bien qu'il m'examinait longuement, à la dérobée, non sans un certain air de méfiance. Les soupçons qu'il lui était permis de concevoir contre moi m'étaient fort douloureux. Tromper un ami si dévoué ! cela me crevait le cœur. Mais quoi ! j'avais donné ma parole d'honneur. Il faut lui rendre cette justice, il eut le bon goût de ne pas m'interroger. Je crois que s'il m'eût un peu pressé de questions, le secret dont j'étais gonflé m'eût échappé des lèvres. Il se lisait sur toute ma figure et dans toute ma

contenance. Je marchais d'un pas important et mystérieux, comme un diplomate qui porte en sa redingote la paix ou la guerre.

J'avais, quand l'heure du rendez-vous sonnait, des regards affairés et tout pleins de cachotteries ; je me coulais vers mon chapeau et de là vers la porte, avec une affectation de silence qui attirait sur moi tous les yeux. Je ne pus me tenir de glisser à l'oreille de mon ami ces deux mots significatifs :

— Pardonnez-moi, je vous dirai tout...

— Je ne veux rien savoir... c'est sans doute du bal?...

— Oui... chut!...

Et je pris une attitude de sphinx.

En rentrant chez moi, dans l'après-midi, je trouvai ce petit billet parfumé, que je lus avec tous les transports de joie que l'on peut imagiginer :

« Cousin,

» On ne vous voit plus. Que devenez-vous? Venez ce soir prendre une tasse de thé à la maison. Ces messieurs me laissent seule et je

m'ennuie. Vous me distrairez, j'en ai grand besoin. Je suis si triste !

» On vous attend, beau chevalier, et l'on vous serre la main.

» A vous,

» EUGÉNIE. »

Je baisai cent fois ce délicieux billet. Ce qui me charmait le plus, c'était qu'elle ne l'eût signé que de son petit nom ; il semblait qu'elle m'autorisât ainsi à le lui donner. Vous pensez la toilette que je fis, et les essences dont je m'inondai ! Ma cousine aimait les parfums. Il me parut qu'elle aussi s'était mise en frais pour moi ; bien qu'elle ne dût pas aller dans le monde, la robe qu'elle avait revêtue, pour moi, pour moi tout seul, laissait voir un bout d'épaule... Ah ! mes amis, quelle épaule ! ronde, blanche, appétissante... la tête vous en eût tourné.

Vous comprendrez aisément comment la mienne ne put résister. Ce furent des chatteries de gestes, des câlineries de voix dont vous n'avez aucune idée, des yeux plongés dans les yeux, des frôlements de mains, et toujours ce diable

de bout d'épaule, que je dévorais du regard. Au milieu d'une foule de compliments et de mots à double entente, elle me taquina sur les relations que j'entretenais dans l'autre camp :

— Vous avez tort, cousin, me dit-elle avec bonhomie, et d'autant plus tort qu'on ne vous apprécie pas à votre valeur. Ces dames se moquent de vous.

Le serpent de l'amour-propre blessé me mordit au cœur.

— Ah ! dis-je en jouant l'indifférence, et quelles sont ces dames ?

— Mais... je ne sais... madame d'Apremont, je crois.

— Vraiment ! madame d'Apremont ! repris-je d'un petit ton de fatuité et de persiflage.

— Prenez garde ! cher cousin, elle vous donne de l'eau bénite de cour. Vous n'êtes pas si bien avec elle que vous pensez, à moins que ce ne soit pour nous en faire accroire...

Cette supposition me révolta, et je marquai mon indignation par un haut-le-corps significatif.

— Si je voulais pourtant... m'écriais-je.

— Eh bien?

— Eh bien! je vous prouverais que je ne m'en fais accroire ni à moi ni aux autres.

Elle eut un sourire si moqueur que je ne pus y tenir, et lui contai en deux mots la faveur particulière dont venait de m'honorer madame d'Apremont.

— Mais au moins vous ne me trahirez pas? dis-je à ma cousine. C'est un secret. J'ai manqué pour vous à mon serment. Mais je sais que je puis avoir confiance en vous.

— Assurément, dit ma cousine, laissant tomber sa tête dans sa main, dans l'attitude d'une personne qui médite.

Elle me demanda brièvement quelques détails, puis, par un changement brusque de manières, elle parut ne plus s'occuper de moi :

— Pardon! me dit-elle, cousin, je suis un peu lasse; je sens ma migraine qui va me prendre ; soyez assez bon pour me laisser seule.

Je fis la grimace :

— Au moins pourrai-je vous revoir demain?

— Non... pas demain... ni après-demain...

je me célerai pour tout le monde jusqu'au jour du bal. Vous savez que, pour les femmes, un bal est un jour de bataille, et je n'ai pas trop du temps qui me reste pour faire mes préparatifs... ne venez donc pas... ma porte serait fermée...

Et comme je me retirais, boudant :

— Allons ! méchant enfant, je veux faire quelque chose pour vous. Venez le soir du bal chez moi. Je m'habillerai de bonne heure ; vous serez le premier à voir ma toilette de bal. Vous m'en direz votre avis, et si elle vous plaît... eh bien ! si elle vous plaît, j'aurai l'honneur, monsieur mon cousin, de vous demander le premier quadrille.

Elle m'effleura la joue du bout de son gant que je baisai avec délices, et je m'en retournai chez moi le ciel dans le cœur. Il est bien vrai que pendant la nuit une voix importune s'éveillait au fond de mon être et me reprochait mon indiscrétion ; mais je me rassurais par des raisonnements d'une logique incontestable : Qu'importe que ma cousine sache par avance le tour que ces dames méditent, si elle ne peut

l'éviter? Ma sottise, si c'en est une, ne saurait avoir de conséquence.

Le lendemain j'eus honte de refuser à Rebouté une confidence que j'avais faite à une autre. Je me résolus à lui tout dire; mais comme je m'embarquais dans un long préambule, il y coupa court aussitôt :

— Mon ami, me dit-il, puisque c'est un secret, voilà qui me suffit, je ne veux pas le savoir. Vous avez eu tort de ne pas le garder pour vous seul; je n'entends pas que pour moi vous aggraviez votre faute.

Les larmes me viennent aux yeux quand je songe à cette délicatesse de sentiments, à cette noblesse et à cette franchise de langage.

Je passai les deux derniers jours presque tout entiers chez madame d'Apremont, nous avions répétition avant déjeuner, après; avant dîner, après; nous employions tout notre temps à bien nous mettre tous dans la tête les figures et le rhythme de ce quadrille. Je les avais appris en un instant; mais il y avait parmi nous quelques cervelles dures et quelques jambes récalcitrantes. Le jour même du bal, nous fîmes

une dernière répétition, une répétition générale, qui nous satisfit complétement. Nous pouvions répondre que le soir il n'y aurait pas le moindre accroc.

A la sortie, je rencontrai par hasard sur la place mon ami Rebouté.

— Il paraît, me dit-il, que vous avez fait à votre cousine une promesse, je ne sais laquelle, pour ce soir, huit heures. Elle me charge de vous la rappeler.

— Merci ! mais je ne l'avais pas oubliée.

Oh! non, je ne l'avais pas oubliée. A huit heures sonnant — les bals commencent en province de meilleure heure qu'à Paris — je me présentai chez elle. On m'introduisit après quelques pourparlers à voix basse avec la femme de chambre. Je la trouvai qui se désolait au milieu de gaze et d'étoffes. Elle était à demi vêtue, et avait jeté rapidement sur ses épaules nues un châle pour me recevoir. Elle frappait du pied ; elle pleurait presque et paraissait en proie à une crise de désespoir aigu :

— Eh ! qu'y a-t-il, cousine ? m'écriai-je, effrayé de cette douleur, et n'y comprenant rien.

— Il y a que je suis perdue, que je n'irai pas au bal ce soir ; non, j'aime mieux n'y pas aller. Je n'irai pas.

Ce ne fut pas sans peine que je lui arrachai le secret de son chagrin.

Elle possédait parmi ses bijoux, un collier de perles noires, qui était de toute beauté. Elle ne le mettait que dans les grandes occasions. Elle avait compté s'en parer pour ce fameux bal, son premier bal à la préfecture.

— Eh bien ? demandai-je.

— Eh bien ! ce collier, je viens de m'apercevoir que je ne l'ai plus.

— Il vous a été volé ? m'écriai-je.

— Oh ! ce n'est pas cela.

Elle m'entama une assez longue histoire, dont je ne me rappelle plus bien tous les détails, tant elle l'entremêla de gémissements et d'imprécations. Il en résultait qu'elle avait prêté ce collier à une de ses amies pour figurer à une fête officielle ; qu'elle ne s'en était pas autrement inquiétée, n'ayant jamais eu besoin de cette parure, et qu'elle avait été toute saisie en ouvrant son écrin de n'y plus trouver cette pièce.

Je m'étonnai ingénûment d'un oubli aussi étrange ; je me récriai : « Cela est-il possible? Comment avez-vous fait ? Cette négligence est impardonnable. » Toutes mes exclamations ne changeaient rien à la chose. La pauvre femme restait là, abattue, navrée, et de grosses larmes tombaient de ses yeux.

— Que faire ? sanglotait-elle.

— Mais ne pouvez-vous envoyer un domestique chez votre amie, pour lui réclamer votre collier ?

— Eh ! il est trop tard. Mon amie habite Briancy, vous savez bien, cette jolie petite ville, perdue dans la montagne, à deux ou trois lieues d'ici.

— Oh ! il y a plus de trois lieues, interrompis-je, à cause des détours.

— Vous voyez bien ! s'écria-t-elle, vous le dites vous-même ; il y a plus de trois lieues. Que vais-je devenir? Et le bal ouvre dans deux heures. Je sais bien qu'il ne serait pas convenable que j'y entrasse une des premières. J'ai donc trois ou quatre heures encore devant moi...

A ce moment une porte s'ouvrit :

— Ah ! s'écria-t-elle, voici M. Rebouté ; il est homme de bon conseil ; il va nous tirer de là.

Elle le mit vite au courant de la situation. Il écouta sans mot dire, et l'histoire finie, il tira sa montre, avec l'air de tranquille assurance que dut avoir Bonaparte, le jour de Marengo, quand il dit : Il est deux heures, la bataille est perdue ; il me reste le temps d'en gagner une autre.

— Vous l'avez dit, madame, nous avons quatre heures devant nous. Il n'en faut pas trois pour aller à Briancy et pour en revenir à franc étrier. Mais je ne crois pas que vous deviez charger d'une mission si délicate un domestique ou un inconnu. Ce sera moi, madame, qui, si vous le permettez, vous rendrai ce service. Je suis malheureusement un médiocre cavalier ; mais je crois que monsieur votre cousin ne monte guère mieux que moi.

— Comment ! m'écriai-je piqué. Mais je suis de première force, au contraire.

— J'ignorais, je vous demande pardon... C'est à moi, en ce cas, de m'effacer devant vous...

Excellent Reboûté! quel cœur! Vous le voyez: la fortune lui offrait là une occasion de rendre à sa patronne un signalé service. Il me la repassait, sans en avoir l'air, par-dessous main. Je lui jetai un regard mouillé de reconnaissance.

— Madame, dis-je fièrement à ma cousine, c'est donc moi qui vous rapporterai votre collier. Écrivez-moi un bout de billet, et dans deux heures je suis ici.

— Vous ne ferez pas d'imprudence au moins? N'allez pas vous tuer pour une sotte fantaisie. J'y renoncerais tout de suite, si je savais que vous deviez vous exposer...

— Ne craignez rien, cousine; vous me donnez, en vous intéressant à ma vie, une raison de plus d'y tenir moi-même.

Elle se fit apporter un buvard, et tandis qu'elle me rédigeait mon firman, mon ami Alfred, après m'avoir tiré à part, me disait:

— Vous allez prendre le cheval de la maison, il est à deux fins; c'est vous dire que, n'étant pas exclusivement cheval de selle, vous ne devez faire qu'un fond médiocre sur sa rapidité...

— Oh ! ne vous inquiétez pas ; les chevaux ça me connaît, et il faudra bien que celui-là marche, ou qu'il dise pourquoi.

— Il aimera sans doute mieux marcher, répondit en riant mon ami.

Madame Cottavoz avait fini d'écrire.

— Tenez, cousin, me dit-elle, en me tendant un billet parfumé, voici votre lettre. Allez vite, revenez de même, et dites-vous, tout le long de la route, que l'on vous attend avec impatience.

— Et n'y aura-t-il rien pour le commissionnaire ?

— Fi! le vilain, qui ne travaille pas pour l'honneur ! Faites votre prix, mon brave homme.

Et comme elle me vit pâle, hésitant, elle s'approcha de moi, tendit sa joue et me souffla à voix basse cette phrase, qui me sembla plus ravissante que l'harmonie de toutes les sphères célestes :

— Paie-toi donc, grand nigaud !

J'enveloppai rapidement sa taille de mon bras, et je l'embrassai d'un baiser délicieux, qui glissa de la joue sur le coin de la lèvre. Elle poussa un faible cri, et se sauva, tout éperdue,

traînant derrière elle un froufrou de soie.

Je compris alors pour la première fois la force de ces beaux vers, où le Cid, encouragé par un mot de sa maîtresse, s'écrie :

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne enferme de vaillants !

Et moi aussi, je me serais écrié, comme le Cid : Qu'on me donne le dernier des bidets, la plus déplorable des rosses ; qu'on me fourre un cheval de bois entre les jambes, et j'escalade l'Himalaya, et je décroche les étoiles par douzaines pour lui en faire un collier de diamants.

Rebouté ne s'était pas trompé en me mettant en garde contre le cheval qu'il allait me fournir. Cette Rossinante n'avait de sa vie connu d'autre allure que le petit trot, ce qu'on appelle dans la campagne un trot de mule de curé. La cravache ne l'enlevait que pour une minute; elle reprenait tout de suite le train dont elle avait l'habitude, le seul dont elle fût capable. Je vis bien qu'avec cette bête maudite, je n'arriverais jamais. J'eus vite pris mon parti. Je m'étais lié avec le dresseur du marchand de chevaux de

Nougriais ; je savais qu'il en avait reçu un, le matin même, abominablement rétif, mais qui avait un fond de tous les diables. J'allai lui demander de me le prêter pour deux heures.

— Je veux bien, me dit-il, mais vous vous casserez le cou.

— Soyez tranquille !

— Je vous sais bon cavalier; n'importe! méfiez-vous. La bête est bien maligne.

Je ne l'eus pas plutôt enfourché que je partis comme une flèche. Il faut croire que l'état de surexcitation où je me trouvais avait doublé mes forces, et que le cheval sentit son maître, car il n'eut qu'une velléité de révolte, que je domptai, rageusement, à coups de cravache et d'éperons. Il se résigna et fila doux. Je veux dire qu'il fila raide.

La nuit était fort noire, et il y avait, comme on dit, de la neige dans l'air. Elle ne tarda pas à tomber, silencieusement, par légers et épais flocons, avec une intensité aveuglante. La route s'enroulait aux flancs de la montagne, comme les devises autour d'un mirliton. J'avais des envies folles, tant j'étais pressé, de couper au

plus court, et de grimper tout droit, à vol d'oiseau, pour m'affranchir de tous ces détours. Je ne me rendais pas un compte bien exact du temps déjà dépensé; les minutes me paraissaient longues comme des heures. Je m'étonnais comment, emportés tous deux, cheval et cavalier, dans notre course vertigineuse, nous voyions s'allonger indéfiniment devant nous l'espace que nous dévorions. Ce chemin, je l'avais fait plus d'une fois, en plein jour, à pied, et il ne m'avait jamais paru, comme aujourd'hui, interminable. C'était comme un fait exprès, et le sang me bouillait dans les veines, tandis que la neige m'enveloppait de ses tourbillons.

Enfin les parois de la montagne, qui encaissaient la route, s'écartèrent peu à peu, et s'ouvrirent en un long plateau, où je vis poindre des monticules de neige, alignés dans un certain ordre : c'était Briancy. Autre embarras; je ne savais pas de quel côté trouver la maison où j'étais adressé. A cette heure-là, et par un froid pareil, tout le monde devait être ou couché, ou calfeutré chez soi. J'aperçus une lumière qui veillait à une fenêtre; j'y poussai mon cheval,

et frappai violemment, à coups redoublés. La croisée s'ouvrit ; une vieille parut :

— Est-ce qu'on fait un semblable vacarme chez les gens, à pareille heure? Que voulez-vous?

Je criai le nom de la personne à qui j'avais affaire :

— Ah bien ! vous avez de la chance, dit la vieille. C'est la maison en face.

J'avais de la chance, en effet. Il me prit une sueur froide en pensant que j'aurais pu errer une grande demi-heure dans cette petite ville, avant de trouver l'adresse dont j'avais besoin.

— Pourvu que tout le monde ne soit pas couché! me dis-je avec frayeur.

Je heurtai à plusieurs reprises avec fracas ; j'entendis qu'on remuait de l'autre côté de la porte; elle s'ouvrit, et dans l'encadrement apparut un visage de jeune bonne :

— C'est ici madame Bastienne Courchamps ?

— Oui, monsieur.

— Puis-je lui parler?

— Elle est en soirée avec monsieur; mais si monsieur veut l'attendre...

L'attendre! Je poussai un rugissement sourd.

— Non, mon enfant, non, je ne puis pas l'attendre; mais tu sais où elle est, sans doute? Est-ce loin d'ici?

— Ce n'est pas loin, et c'est loin; c'est loin sans l'être.

— Eh bien! voilà dix francs pour toi; va-t-en vite chercher ta maîtresse, ou son mari, cela m'est égal, remets-lui cette lettre et dis-lui que j'en attends la réponse, qu'il me la faut à l'instant même; à l'instant même! entends-tu?

Il faut croire que j'avais le regard fauve, en parlant ainsi, car elle recula, comme épouvantée, se jeta sur ses sabots et partit en courant, sans même prendre de mante.

Non, personne ne saura jamais ce que je souffris dans l'intervalle. Une demie sonna à l'horloge de l'église. Quelle était cette demie? était-ce neuf heures et demie ou dix heures et demie? Je repassais en mon esprit toutes les probabilités, faisant le compte des minutes employées ou perdues à chacune des étapes de cette histoire.

J'avais une si furieuse envie que ce fût seu-

lement neuf heures et demie que mon calcul aboutissait toujours à ce résultat; mais j'étais obligé, pour y arriver, de rogner de toutes parts, et je n'avais point de confiance en mon arithmétique. Je me maudissais d'avoir oublié ma montre.

— Ils ne viendront donc pas! répétais-je les dents serrées; vous verrez qu'ils ne viendront pas!

J'aperçus enfin, au bout de la rue, deux masses noires qui se dirigeaient de mon côté. Elles étaient précédées d'une troisième, qui marchait en avant, portant un falot. Tous trois se mouvaient avec une lenteur désespérante. On eût dit que ces gens-là se promenaient pour leur plaisir. J'aurais de bon cœur lancé contre eux mon cheval, qui piaffait d'impatience.

— C'est vous, monsieur, me demanda le mari, qui nous avez fait l'honneur de nous apporter une lettre de madame Cottavoz?

— Apparemment.

— Et vous êtes resté là, au froid, à nous attendre! A quoi donc avez-vous pensé, Marthe, de ne pas faire entrer monsieur? Veuillez en-

trer; on va jeter un fagot dans la cheminée; ce sera l'affaire de dix minutes.

— Vous avez pu voir par la lettre de madame Cottavoz que je suis très-pressé. Je vous serais obligé de me donner, sans plus de retard, la réponse qu'elle demande.

Il s'embarqua dans des compliments à perte de vue, que j'allais arrêter net, quand un coup, sonnant à l'horloge, me fit tressaillir. Il continuait de parler; je n'entendais plus; je comptais intérieurement : cinq, six, sept, et j'allai ainsi jusqu'à dix. Là, il y eut un temps d'arrêt; il me sembla que mon sang ne circulait plus, tant j'avais peur qu'un onzième et dernier coup ne succédât aux dix autres. L'intervalle me parut immense, et je poussais déjà un profond soupir quand le onzième coup m'éclata à l'oreille.

— Cette réponse, monsieur, m'écriai-je, cette réponse !

Et l'impitoyable imbécile reprenait déjà sa litanie :

— Entrez donc, vous nous désobligeriez en n'entrant pas...

Quand tout à coup... avez-vous jamais reçu

une cheminée sur la tête? une balle dans le dos? êtes-vous tombé d'un quatrième étage? Non, eh bien! vous ignorez la sensation d'effarement, de consternation et de terreur dont je fus saisi quand l'horloge m'envoya à l'improviste un douzième coup à travers les airs.

Je bondis sur mon cheval :

— Minuit! mais répondez donc, monsieur; donnez-moi ce collier.

Ma voix sonnait comme la trompette de Jéricho; elle épouvanta le mari, qui balbutia tout ahuri :

— Mais ce collier, monsieur, nous ne l'avons plus. Il y a deux mois que nous l'avons rendu à madame Cottavoz. Nous ne pouvons nous expliquer qu'elle l'ait oublié.

Je sentis la terre tourner autour de moi. D'un mouvement de rage folle, j'enfonçai mes éperons aux flancs de ma bête, et partis en laissant à ce couple d'idiots un effroyable juron pour adieu. Il ne s'agissait plus de reprendre le même chemin; je me lançai résolûment dans le sentier qui descendait droit et à pic sur la vallée. Je me précipitai, ou plutôt je roulai

comme une avalanche jusqu'au bas de la montagne. Comment mon cheval ne s'abattit point dix fois, comment je ne passai point par-dessus sa tête et ne me brisai point les membres sur un rocher, je n'en sais plus rien aujourd'hui. Je ne vois dans ma mémoire que deux rangées blanchâtres courant en sens contraire de moi, avec une rapidité vertigineuse, comme dans un rêve. J'étais en effet une manière d'halluciné, et dans mon cerveau vide battait à coups redoublés cette phrase de la ballade allemande : « Les morts vont vite ! les morts vont vite ! »

Je traversai Nougriais, et, sans descendre de cheval, je sonnai violemment à la porte de madame Cottavoz. La maison était obscure ; une femme de chambre m'ouvrit en bâillant et m'apprit que sa maîtresse était depuis longtemps partie pour le bal. Je renfonçai avec fureur mes éperons dans le ventre de ma pauvre bête, et j'arrivai chez moi. Là, je lui rendis la liberté, comptant sur son instinct pour qu'elle retrouvât son écurie, et puis... si vous saviez comme à cette heure je me souciais peu d'un cheval !... je montai mon escalier quatre à quatre, et j'en-

trai dans ma chambre comme un coup de vent.

Une idée m'avait tout à coup jailli devant les yeux comme un trait de flamme. Et le quadrille des Polonais! et madame d'Apremont! Cette pauvre madame d'Apremont, je l'avais parfaitement oubliée! Mais enfin! c'était ma directrice! la femme de mon chef! Qu'avait-elle dû penser quand, cherchant son cavalier dans le bal, elle ne l'avait pas trouvé? Je m'imaginai sa colère de femme offensée! Ce malheureux quadrille! l'avait-on essayé sans moi! arriverais-je à temps?

Je m'étais jeté sur les tiroirs de ma commode, comme un lion sur une proie. J'en tirai, en les bousculant, et chemise, et faux-col et cravate blanche. En un tour de main je fus habillé. Et tout en passant mes habits, avec quelle hâte! vous le savez, grand Dieu! une tempête de pensées contraires bouleversait mon pauvre crâne, affaibli et fatigué d'inquiétude. Je maudissais la légèreté de ma cousine, et je me demandais avec effroi ce qu'elle allait penser du peu de succès de ma démarche. J'apercevais le visage irrité de mon inspectrice, et je sentais

les regards de toute la ville peser sur ma chétive personne, cause d'un si affreux désastre ! Mon sang courait si vite dans mes veines que je l'entendais distinctement battre à coups pressés sous mes tempes. J'aurais dû être gelé : la sueur me coulait du front à grosses gouttes.

Au sortir de chez moi, en habit noir, en bottes vernies, je sondai l'ombre d'un regard désespéré, y cherchant une voiture. Il n'y en avait plus. Je me lançai, à pied, à travers cette plaine de neige. Je courus... je courus... je me trouvai enfin au détour d'une rue, en face de la préfecture, dont les croisées étincelaient de lumière. Des bouffées d'orchestre m'arrivaient à travers les fenêtres fermées. Un grand frémissement me passa dans le dos : j'avais cru reconnaître une phrase du quadrille des Polonais.

Au vestibule je jetai, sans même attendre un petit carton, mon paletot aux mains d'un domestique, et je montai ; la première personne que je vis accourir au-devant de moi était mon ami Rebouté.

Permettez-moi de m'arrêter ici, et de reprendre haleine. Je vivrais cent ans qu'il me

serait impossible d'oublier le récit qu'il me fit, court, heurté, désolé, et qui me plongea dans le plus affreux désespoir. Bien des années se sont écoulées depuis cette heure, et tous les détails m'en sont encore présents à la mémoire.

Laissez-moi la revivre avec vous.

Le secret du quadrille polonais, médité par les dames de la société, s'était ébruité dès le commencement du bal. Ces dames, en effet, n'avaient plus eu le moindre intérêt à le garder, une fois passé le moment où leurs rivales auraient pu prendre leurs mesures. Il eût été d'ailleurs assez difficile de tenir jusqu'au bout sur ce mystère le couvercle du silence hermétiquement fermé. Il avait bien fallu mettre dans la confidence le chef d'orchestre, pour qu'il apportât les parties, et le préfet lui-même. C'était donc dans le bal une attente universelle, un chuchotement à toutes les oreilles : A minuit... vous savez... le quadrille des Polonais...

Vers minuit, c'était l'heure marquée, il se répandit sur la face du bal comme une ombre d'inquiétude et d'agitation. Les danses s'arrêtè-

rent, et l'on vit des émissaires se croiser en tous sens, d'un air effaré, portant et reportant des paroles de tous les côtés. Toutes les tables de jeu s'étaient vidées comme par enchantement, et tous les hommes (*densum humeris vulgus*, dit Virgile) se pressaient curieusement aux portes, attendant le quelque chose promis. Cinq minutes se passèrent, qui parurent fort longues à ce public haletant. Il ne comprenait rien au retard apporté. Enfin, on vit une jeune femme se lever, dire en souriant un mot à l'oreille du préfet ; il s'inclina et s'en fut au chef d'orchestre, à qui il adressa un signe.

La ritournelle du quadrille des Polonais éclata dans le salon.

Les huit couples des dames de la société se levèrent à la fois, mus comme par un ressort, et vinrent se placer au beau milieu du salon. Mais, ô disgrâce ! ô terreur ! un nom manquait à l'appel ; c'était le mien ! madame d'Apremont — d'Apremont avec une apostrophe — la femme de mon chef de service, n'avait pas son cavalier, et elle interrogeait l'étendue avec une colère mal dissimulée.

L'orchestre, après avoir épuisé les mesures de la ritournelle, les avait reprises une première fois, puis une seconde, et les huit groupes, dont un boiteux, se regardaient dans une consternation inexprimable. Un des sept cavaliers, après avoir pris l'avis de ces dames, se dirigeait déjà vers le chef d'orchestre pour arrêter la musique, quand il se produisit un de ces coups de théâtre qui font événement dans l'histoire d'un pays. Nougriais pourra vivre des milliers de siècles, elle n'oubliera jamais le spectacle extraordinaire qu'il lui fut donné de voir dans cette soirée mémorable.

Huit dames se levèrent, toutes les huit appartenant au commerce; huit jeunes gens les accompagnaient. Les huit couples s'allèrent planter fièrement dans l'autre salon, et ma cousine dit de sa jolie voix flûtée, que l'on entendit depuis le vestibule jusqu'au fond du dernier boudoir :

— Mais nous allons danser, nous, le quadrille des Polonais.

Des bravos éclatèrent de toutes parts; il y eut une poussée vers le salon, où s'étaient rangés dans l'ordre sacramentel les huit groupes des

dames du commerce ; elles se trémoussaient déjà sur leurs jambes, tandis que l'orchestre recommençait pour la quatrième fois son incessante ritournelle.

Les dames de la société étaient restées confondues, anéanties. La foudre tombant au milieu d'elles ne les aurait pas plus étonnées. Elles ne pouvaient cependant céder ainsi la place sans résistance. On fit signe à un jeune homme, fort bon danseur, à qui l'on dit : « Laissez-vous conduire, et tout ira bien ! »

Hélas ! ce ne fut pas sa faute, au malheureux ! mais dès la seconde figure il embrouilla si bien la chaîne des allées et des venues, que ce fut bientôt dans tout le quadrille un désordre pitoyable, et que toutes ces dames, au désespoir, durent s'arrêter et demander grâce.

Et cependant l'autre salon offrait le spectacle d'un quadrille des Polonais dansé avec une sûreté, une grâce, une élégance qui faisaient l'admiration de tous les assistants.

Ces dames de la société, abandonnées de leur public, rouges de honte, furieuses, humiliées, se joignirent elles-mêmes aux autres spectateurs.

Oh! je ne songe point sans effroi au nez de mon inspectrice! un trombone, s'allongeant pour une note grave, ne saurait donner qu'une faible idée de ce nez déconfit et sombre!

Le quadrille terminé, les bravos reprirent de plus belle, et l'on cria *bis*, comme au théâtre.

M. le préfet daigna sourire, complimenta quelques-unes de ces dames, et, se tournant vers le chef d'orchestre, donna ordre que l'on recommençât. Ce fut cette fois un triomphe, un délire! Toutes ces dames étaient jeunes, jolies; le plaisir de jouer à leurs rivales un tour d'écoliers donnait plus de piquant à leur beauté; elles étaient toutes habillées avec goût, et leurs cheveux étincelaient de diamants. Vous vous imaginez aisément les imprécations furieuses qui furent lancées contre mon absence par les huit dames de la société et surtout par mon inspectrice!

Les dernières mesures du second quadrille prenaient fin, lorsque j'arrivai sur le perron de l'hôtel.

J'écoutais le récit de mon ami Rebouté dans une sorte d'hébêtement, comme un homme ivre

qui roule partout, au hasard, des yeux vagues et stupides. Le fait est que toutes ces phrases me frappaient l'oreille sans que le sens en pénétrât dans mon esprit. J'avais simplement la sensation d'un immense et irréparable désastre. Je me levai, chancelant :

— Il ne me reste plus qu'à m'aller noyer ! murmurai-je.

— Allons donc ! me dit chaleureusement mon ami, il n'y a qu'un moyen de sauver la situation : c'est de la braver. Entrez au salon ; donnez-moi le bras, et tête haute !

J'écoutai ce conseil ; j'avais une envie folle de revoir ma cousine, de lui conter ce que j'avais fait pour elle, de recueillir de sa bouche un sourire de remercîment. Je ne la vis point tout d'abord ; mais j'entendis son rire, ce joli rire argentin et frais, qui s'échappait en fusées au milieu d'un groupe d'habits noirs empressés autour de la reine du bal. J'attendis une éclaircie, je me glissai près d'elle, et le premier objet qui me frappa les yeux fut le collier de perles noires qui brillait à son cou et qui en rehaussait la blancheur éclatante. Je demeurai

devant elle, à cette vue, la bouche ouverte, immobile de surprise.

— Ah! c'est mon collier que vous regardez ainsi!... Oui, je l'ai retrouvé cinq minutes après votre départ. Merci tout de même, cousin, merci.

Et elle se remit à causer avec les jolis cœurs qui l'entouraient.

Je fus saisi d'un mouvement de rage, qui se résolut bientôt en un horrible accablement de douleur. C'était donc là la reconnaissance des femmes! on risquait tout pour satisfaire un de leurs caprices, sa position, son honneur, sa vie, et voilà le gré qu'elles vous en savaient! Ah! ingrate! trois fois ingrate!

Je compris que les pleurs allaient me jaillir des paupières, et que je donnerais un spectacle ridicule à tout ce monde assemblé. Il me semblait que tous les yeux se fussent fixés sur moi avec une curiosité maligne. Je fis un effort extraordinaire pour rappeler mes esprits, et pour promener hardiment sur toutes les banquettes un regard circulaire. A ce moment, je reçus un coup, dont tout mon être sentit le

soubresaut. Sur ce fond de visages, qui faisaient galerie, j'avais vu, se détachant dans un relief terrible, le nez menaçant, le nez vengeur de mon inspectrice. Ce nez tout chargé de malédictions me cloua sur la place, comme l'ouverture de la gueule d'un serpent fascine un oiseau. Je frissonnai et fus saisi d'un grand tremblement, mes dents claquaient.

— Qu'avez-vous? me dit tout bas Alfred Rebouté. On dirait que vous allez vous trouver mal. Auriez-vous la fièvre? ce ne serait pas étonnant, après tant d'émotions.

— Oui, j'ai un peu de fièvre... Rentrons.

Et comme je me retirais, je me trouvai nez à nez avec mon inspecteur, qui me lança un regard foudroyant. C'était, dans la vie ordinaire, un majestueux Prudhomme, qui abondait en sentences :

— Voilà quarante ans, me dit-il, que je suis dans l'administration. Je n'ai pas encore vu de scandale pareil à celui que vous venez de causer. Demain, vous aurez de mes nouvelles.

Je n'aurais jamais pu arriver jusqu'à ma porte si Rebouté ne m'avait prêté le secours de

son bras. Il me déshabilla lui-même, car je n'en avais plus la force; j'étais un corps inerte; il me coucha et m'offrit de me veiller. Tant d'amitié me touchait jusqu'aux larmes. Je le suppliai de me laisser seul. Je lui promis de dormir à poings fermés.

Dormir! dormir! cette nuit ne fut pour moi qu'un long et horrible cauchemar. Une fièvre ardente la peupla d'hallucinations, qui m'arrachaient des cris d'épouvante et d'horreur. Tantôt je me sentais emporté à travers le vide sur un cheval fantôme et je piquais droit dans un abîme sans fond, tandis qu'une voix sépulcrale me soufflait tout bas à l'oreille : Les morts vont vite! les morts vont vite !

D'autres fois, je me passais autour du cou le collier de perles noires, que je voyais s'agiter ensuite, avec un petit bruit de couleuvres filant dans des feuilles sèches, et c'était alors autour de mes bras et de ma poitrine un hideux enroulement de vipères, gonflées de venin, que ma cousine excitait à me mordre.

Le jour vint enfin, chassant ces rêves monstrueux. Je voulus me lever , une effroyable

courbature me força de me remettre au lit, et d'y attendre les événements.

Ils furent, hélas! plus tristes que je n'aurais pu le supposer d'après l'histoire de la veille. La première lettre que je reçus et que j'ouvris, avec quel battement de cœur? vous vous l'imaginez aisément! était conçue en ces termes :

« Cher monsieur,

» Le cheval que nous vous avons prêté hier nous est revenu ce matin de lui-même, absolument fourbu et dans un état pitoyable. Le vétérinaire, que nous venons d'appeler, nous a déclaré qu'il ne passerait pas la nuit. Il est évident que vous l'avez soumis à un travail hors de toute mesure avec ses forces. Vous ne trouverez donc pas mauvais, cher monsieur, que nous fassions constater la nature et le prix du dommage. Et nous avons l'honneur d'être, en attendant un mot de vous sur cette affaire, vos obéissants serviteurs. »

— Allons! bon, m'écriai-je, j'avais bien besoin de cette nouvelle tuile! en voilà pour mes huit

cents francs au bas mot. La journée s'annonce bien...

Une demi-heure après, seconde lettre, lettre officielle celle-là; je la reconnus bien vite à l'aspect majestueux de l'enveloppe et au cachet de cire qui la fermait :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous annoncer que, par décision de M. le directeur de l'enregistrement, en date du..., vous êtes envoyé à Pilnets, en qualité de surnuméraire.

» Vous vous rendrez immédiatement à votre poste.

» M. le directeur me charge de vous prévenir que si vous ne profitez pas de la leçon qui vous est infligée, il serait obligé d'en venir à des mesures plus sévères, et se verrait réduit à vous retrancher pour jamais de l'administration de l'enregistrement... »

Et il n'est que neuf heures un quart! dis-je en regardant la pendule.

A neuf heures et demie, troisième lettre, qui me bouleversa : car je sentis au parfum du

papier d'où elle venait ; je l'ouvris avec des palpitations.

Enfer et damnation ! c'était l'écriture du mari.

« Monsieur et cher cousin,

» Quel que soit le plaisir que nous puissions avoir, ma femme et moi, à cultiver votre précieuse connaissance, vous devez penser qu'après l'abominable scandale d'hier, il est impossible que nos relations subsistent sur le pied où les avait mises une estime mutuelle. Cette histoire est la fable de la ville, et il faut laisser aux commentaires le temps de s'épuiser. Je pense donc que vous sentirez la nécessité de suspendre jusqu'à nouvel ordre les visites que vous vouliez bien nous rendre. Ma femme se joint à moi pour vous exprimer ses regrets, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée... »

Et de trois ! nous ferons une croix quand nous serons à dix. Ce n'était plus une pierre qui me tombait sur la tête, c'était une pile de moellons. Il y a, comme cela dans la vie, des

jours néfastes, où les malheurs fondent en troupe sur un pauvre diable.

A dix heures, un coup de sonnette retentit; mon cœur ne s'y trompa point. C'était l'ami Alfred Rebouté. Il venait me conter tout ce qui se disait en ville : mon nom était dans toutes les bouches. J'avais crevé trois chevaux, j'avais voulu assassiner une respectable bourgeoise, à qui je demandais une parure qu'elle n'avait jamais eue, j'étais un hypocrite qui avait joué double jeu et qui avait sacrifié les dames de la société à une coquette qui s'était moquée de moi...

— C'est un déchaînement! me dit Rebouté. J'ai pris partout votre défense. Mais que puis-je contre toute une population ?

— Et elle? m'écriai-je avec désespoir.

— Elle! vous savez, mon ami, que je n'ai pas l'honneur de ses confidences; il est probable qu'elle vous aime au fond, qu'elle est pénétrée de reconnaissance pour vous. Mais il lui sera bien difficile de vous recevoir. L'opinion publique est terriblement montée contre vous.

— Mais pourquoi? dites-moi pourquoi?

— Rastignac la méprisait, me dit simplement Alfred Rebouté.

Ce mot-là me rappela à moi-même.

— Vous avez raison, lui dis-je. Aujourd'hui je fais ma malle, et ce soir, je pars. Je dompterai ce monde qui méconnaît toutes les supériorités réelles, qui les jalouse et qui les hait. Je secouerai sur cette ville la poussière de mes sandales.

— Et vous ferez bien, me dit mon ami d'un ton pénétré.

Le soir, il était à la diligence. Il m'embrassa longuement avant de m'embarquer.

— Ah ! vous me manquerez souvent, me dit-il d'un ton touché. Je vous regretterai plus d'une fois. Votre cousine aussi ; elle m'a chargé de vous le dire.

— Elle vous a chargé !...

Il tira mystérieusement un petit papier de sa poche ; je baisai fiévreusement l'enveloppe.

Il n'y avait que ces mots :

« Cousin, bon cousin, cher cousin,

» Si votre cousine a un conseil à vous donner, c'est de ne pas oublier, dans le cours de votre vie, ce vieux proverbe :

» On ne court pas deux lièvres à la fois.

» Adieu, cousin, et sans rancune.

» Signé : E. »

Je déchirai ce billet en petits morceaux ; j'allais rentrer en fureur ; mais mes yeux tombèrent sur l'honnête, bon et aimable visage de mon ami Rebouté.

Je lui tendis la main ; je tins la sienne serrée jusqu'au moment où il me fallut monter dans la voiture ; et, comme elle s'ébranlait, prête à partir, je répétai encore, à part moi, ce vers délicieux et vrai :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

IL NE FAUT JAMAIS DIRE

FONTAINE...

Nous étions jeunes en ce temps-là et le plus vieux d'entre nous n'avait pas trente ans. Nous avions formé une petite société, dont l'unique but était de s'amuser et de rire. C'est dire assez que l'on n'y faisait point de politique. La plupart d'entre nous appartenaient à la basoche ; quelques-uns à l'école des Beaux-Arts ; d'autres s'escrimaient de la plume ; tous bons vivants et joyeux compagnons. On s'était connu sur les bancs du collége ; les hasards de la vie parisienne, après nous avoir dispersés et lancés dans différentes directions, nous avaient réunis

un beau jour. Il avait suffi d'une rencontre sur le boulevard :

— Tiens ! c'est toi !

— Oui, c'est moi !

Comme dans la fameuse chanson. On s'était serré la main.

— Viens donc dimanche à Bougival. Tu y retrouveras de vieux Labadens.

Bougival était notre lieu de réunion hebdomadaire. Quelques-uns d'entre nous y allaient encore en semaine; mais le dimanche, c'était fête, et il y avait une amende pour tout membre qui s'absentait sans excuse valable. Tout l'équipage était sur le pont.

Ce n'est point une simple métaphore : nous possédions un bateau, acheté à frais communs, de nos propres deniers. Quel bateau, mes amis ! Comme nous n'étions fort riches ni les uns ni les autres, notre choix s'était arrêté sur une grande guimbarde, une manière de bateau de blanchisseuse, lourd d'allures, disgracieux de formes, qui allait ou plutôt qui était censé aller à la rame et à la voile. Le fait est que trois vigoureuses paires de bras avaient toutes les

peines du monde à l'ébranler, et qu'il fallait que le vent soufflât en tempête pour le pousser en avant, quand il avait déployé sa voile. Deux considérations nous avaient décidés : c'est qu'on y pouvait tenir une vingtaine à l'aise, et qu'il nous avait été cédé pour le prix du bois.

Il y avait eu de longues discussions sur le nom à donner à ce monument ; mais la majorité se composait chez nous d'apprentis avocats et de futurs avoués : notre bateau fut baptisé par eux le *Palais*, et les vieux loups de Seine qui ont navigué entre Asnières et Bougival à des époques lointaines, vers 1858 ou 1859, doivent se rappeler encore de quel éclat brillait ce nom glorieux, en majuscules blanches, à la proue de notre navire.

Ah ! c'est que nous avons eu notre moment de célébrité ! Jamais, depuis que la Seine porte de petits bateaux qui vont sur l'eau, jamais, de mémoire de canotier, on n'avait vu une embarcation si ample, si étoffée, si majestueuse en sa marche, affichant un si parfait dédain des vaines élégances ! Il n'y a pas à dire : nous étions imposants ! Nous nous avancions à tra-

vers la foule des yoles et des périssoires avec la lente et hautaine nonchalance de ces superbes molosses, qui voient indifféremment sauter à leurs jambes une meute de méchants roquets hargneux.

Tous les bérets bleus et toutes les coiffes roses nous connaissaient de longue date. On nous accablait en passant de quolibets moqueurs, que nous nous plaisions à renvoyer du fond de notre bateau avec de longs éclats de rire. Nous n'étions jamais en reste de gaillardises et de chansons. Toutes ces plaisanteries n'étaient peut-être pas toujours du meilleur goût, et quelques-unes auraient assurément effarouché les chastes oreilles des rosières de Bougival ; mais les rosières se hasardent rarement sur l'eau, ou si elles le font, elles ont tort et compromettent gravement leur rose. Et puis, c'est une question qui n'a encore été élucidée par aucun des membres des cinq académies, de savoir s'il y a sérieusement des rosières à Bougival, en France. Je n'y en ai point connu pour ma part.

Le matin, nous déjeunions chez la mère Four-

naise. J'ignore si la guinguette de la mère Fournaise continue de se mirer au bord de la Seine. Les Prussiens ont passé par là, et je n'y suis plus retourné depuis ces jours de désolation et de tristesse. Je sens que j'aurais quelque chagrin à voir bouleversé et changé un endroit dont j'ai emporté dans ma mémoire un si délicieux tableau. C'était une bien petite maison que celle de la mère Fournaise, et bâtie, comme on dit, en boue et en crachats. Mais la mère Fournaise me rappelle la mère Grégoire de la chanson:

Nous avons-t-y ri, nous avons-t-y bu
Chez la mère Grégoire !...

Ah ! oui, nous y avons bu et ri. Il y avait un assez grand jardin, divisé en petites tonnelles, qui donnaient sur la rivière et servaient de salles à manger. La plus grande nous était toujours réservée ; car nous jouissions d'une certaine considération dans l'établissement, ayant l'habitude de régler tous les dimanches soirs et de payer comptant, sans trop regarder à la note.

Les canotiers étaient si nombreux que la mère Fournaise n'avait pas assez de monde pour le service. Nous allions nous-mêmes chercher nos plats à la cuisine, et nous volions parfois ceux qui avaient été commandés par d'autres compagnies. Que de fois j'ai vu revenir notre maître-queux, poursuivi par la mère Fournaise, et rapportant un canard de contrebande, qui rissolait dans la lèche-frite. Pauvre canard ! malheureux déjeuneurs ! en deux temps et quatre mouvements, la bête était dépecée, dévorée, engloutie. Les volés n'y voyaient que du feu, et nous prenions ensuite des airs innocents, à pâmer de rire, que nous retrouvions cotés, au plus juste prix, sur la carte. Ah ! quel ennui de vieillir, et qu'il fait bon d'avoir vingt ans ! Voyons ! rendez-m'en trente, et n'en parlons plus !

La mère Fournaise avait, pour achalander son restaurant, deux grands éléments de succès: sa fille d'abord... la jolie fille ! une vierge de Raphaël, dont nous étions amoureux tous... mais chut ! ne parlons pas du beau sexe... et puis un certain petit vin, que nous appelions le re-

jinglet de la mère Fournaise. J'ignore si *rejinglet* est de la bien bonne langue et se trouve dans le dictionnaire de Littré. Mais peu importe ; ça se comprend.

Ça se comprend plus que ça ne se buvait. Non, mes enfants, à moins d'avoir été régalé d'Argenteuil première, vous n'imaginerez jamais ce qu'était le rejinglet de la mère Fournaise : un clairet âpre au goût, qui grattait, en passant le gosier, commme une râpe; très-rafraîchissant d'ailleurs, et qui avait le grand mérite de ne point porter l'eau.

Aussi n'en mettions-nous jamais. C'était un axiome de notre société que tous les méchants sont buveurs d'eau, et nous avions fait le serment de n'en jamais boire, serment solennel que nous avions prêté sur des têtes ornées de cheveux blonds, à moins que ce ne fussent des cheveux noirs. Vous comprenez qu'à cette distance les souvenirs se peuvent emmêler. Supposons qu'ils étaient châtains, et ne nous brouillons pas pour si peu de chose. Nous avions tous fulminé contre les buveurs d'eau l'excommunication majeure, et cette boisson indigne était absolument proscrite de notre table.

Nous avions, hélas ! oublié le proverbe : Il ne faut jamais dire : fontaine, je ne boirai jamais de ton eau.

Les jours de régates étaient nos grands jours. Non pas que nous fussions tourmentés d'un fol orgueil, et que nous nous missions en tête d'aspirer aux prix. Non, nous étions de ceux que leur grandeur attache au rivage. Mais ces dimanches-là nous faisions, dès le matin, la toilette du *Palais*, nous renouvelions les agrès détériorés ou cassés, nous reprisions les voiles trouées ou déchirées par le vent, nous inspections les rames, et nous passions une couche de couleur sur les parties défraîchies du bateau. Il fallait soutenir l'honneur du pavillon.

Nos joies ne se bornaient pas là. Nous prenions autant de peine à réconforter les rameurs qu'à bichonner l'embarcation. Le traditionnel gigot à l'ail se flanquait d'un homard en salade, où l'on n'épargnait ni le vinaigre, ni le poivre, ni les autres ingrédients, que le divin Rabelais — notre maître à tous — a congrûment appelés : les éperons de la soif. Aussi buvait-on ferme. Les bouteilles ne faisaient que paraître

et disparaître, et le rejinglet coulait à flots pressés dans les verres toujours vides. Nous les tarissions avec une si extraordinaire rapidité qu'elle faisait vaguement songer au Sahara. Il est bien véritable que ce rejinglet n'était pas fait précisément pour porter à la tête. Mais dame ! vous savez, à force d'en boire ! et puis, il faut bien l'avouer, vers la fin du déjeuner, les têtes une fois échauffées par le vin et les chants, les quolibets et les rires, il était fort rare qu'un de nous ne s'écriât pas tout à coup, comme poussé par une inspiration d'en haut :

— Si nous buvions une fine bouteille, mais, là, une bonne bouteille !

— Va pour la bonne bouteille, criait-on.

La mère Fournaise ne possédait dans sa cave que du vin de Champagne, et du beaune première. Ce beaune avait le droit de s'appeler *première*, puisqu'il n'y en avait pas d'autre. Le champagne ! on eût rougi d'en prononcer seulement le nom. Nous tenions, comme les bohêmes de Murger, que le champagne est du coco épileptique, et que le premier devoir du vin est d'être rouge.

On apportait donc le beaune première, le vin à deux francs. On débouchait à grands cris les bouteilles, dont le bataillon serré allait toujours s'élargissant sur un coin de la table. Nous contemplions d'un œil humide leurs rangées envahissantes. Ah ! le noble et plantureux spectacle ! de quel écrasant mépris nous aplatissions les êtres sans énergie, ces cœurs débiles, que l'infirmité de leur nature obligeait à mêler au vigoureux cru de la Bourgogne ce breuvage insipide, incolore, que nous flétrissions du nom de protoxyde d'azote, pour lui épargner une appellation plus déshonorante encore. De l'eau ! pouah ! des buveurs d'eau, fi ! l'eau ne devait servir qu'à porter des bat aux, et parmi eux, le plus triomphant de tous, le *Palais* !

C'est ainsi qu'un jour, par une superbe matinée d'automne, nous renouvelâmes, les mains tendues, notre serment réglementaire ; oui, nous jurâmes encore une fois de ne jamais boire d'eau, et nous nous acheminâmes vers notre embarcation, qui nous attendait, immobile, attachée à la berge.

Nous y sautâmes, en nous bousculant, et nous

allions détacher l'amarre, quand l'un de nous, mettant la main en auvent sur les yeux, s'écria :

— Tiens ! Alfred !

C'était Alfred et ce n'était pas lui. Jamais nous n'avions vu Alfred, le dimanche, que vêtu de la vareuse blanche et coiffé du béret rouge. Il arrivait dans une tenue éblouissante : chemise à petits plis, gilet ouvert, redingote harmonieuse, pantalon gris-perle, un stick à la main et le lorgnon à l'œil. Nous poussâmes un cri de surprise.

— Lui, Alfred, sous ce costume, déguisé en homme du monde, un dimanche !

Nous le hélâmes tout d'une voix.

— Ohé ! du canot !

Il nous répondit de loin, par un bon et joyeux ohé ! et sa figure s'illumina d'un large sourire. Il nous conta qu'il était invité à passer l'après-midi et à dîner ensuite chez le bâtonnier, à sa campagne de Chatou, et que, passant si près, il avait cédé au désir bien naturel de nous serrer la main et de nous dire bonjour.

— Allons ! un tour en barque.

— Non ! ça n'est pas possible ! le bâtonnier m'attend ? que dirait le bâtonnier ?

— Viens donc ! nous te mettrons à l'avant du bateau ! tu nous feras honneur ! tu seras l'homme bien mis du *Palais*.

Il faut vous dire qu'Alfred était encore le plus gai, le plus vaillant de nous tous. Il était vice-capitaine, capitaine en second, si vous aimez mieux, et de sa voix de Stentor, dans un vieux porte-voix, il commandait la manœuvre, quand le grand chef se reposait de ses fatigues. Personne n'avait le rire plus sonore, et un soupçon de ventre croissant ajoutait à sa noble prestance ce je ne sais quoi d'achevé que l'obésité donne aux natures généreuses.

Il avait bonne envie de se joindre à nous ; mais il résistait ; le spectre du bâtonnier se dressait devant sa conscience, et lui rappelait sa promesse.

— Non, ce n'est pas possible, disait-il chancelant, pas aujourd'hui.

Mais, tandis qu'il était là, hésitant, quatre d'entre nous avaient, sur un signe du capitaine, exécuté cette manœuvre de guerre qui est connue sous le nom de mouvement tournant. Ils étaient arrivés à pas de loup derrière lui, l'avaient saisi

à bras le corps, et l'enlevant, comme une plume, l'avaient jeté, au milieu d'un vacarme d'éclats de rire, de mains en mains, dans le fond du bateau.

A peine y fut-il déposé qu'au cri de ohé! hiss! un vigoureux coup d'aviron détacha le bateau du rivage ; il se mit en route, emportant le pantalon gris-perle de notre ami, qui répétait d'un air désolé :

— Que dira le bâtonnier, mon Dieu! que dira le bâtonnier?

Mais ce n'était là que le commencement de ses tribulations, et le cruel avenir lui en réservait bien d'autres.

Nous avions hissé le grand mât et mis toutes voiles dehors. Mais il n'y avait pas un souffle de vent dans l'air. Il eût bien fallu se résoudre à ramer, si nous ne nous étions laissés aller au courant, qui nous portait de lui-même à Croissy. Il n'est rien de plus délicieux que les rives de la Seine à cet endroit. D'un côté, les bords de l'île, ombragés d'arbres verts ; de l'autre, ces aimables coteaux de Bougival et de Marly, tout chargés de villas, forment un paysage fin, dis-

cret, spirituel, et pour tout dire d'un seul mot, civilisé, où se sent le voisinage de Paris.

Il y a de beaux lieux qui inspirent la mélancolie et excitent à rêver. Bougival et Marly sont riants et gais. De ce long rang de maisons de campagne qui s'étagent à diverses hauteurs dans la verdure, et que terminent, à l'horizon lointain, les arches à demi-ruinées de l'aqueduc, il se dégage une atmosphère de plaisir lumineux, qui amuse l'esprit en même temps que les yeux sont réjouis. Sur la rivière, où circulent les canots de toute grandeur et de toute forme, on n'entend que des éclats de rire et des chants. Autour des barques, les baigneurs tirent leur coupe, et s'appellent les uns les autres par de joyeux ohé ! Les pêcheurs à la ligne gravement assis, aux anses qui se découpent dans l'île, contemplent ce spectacle et répondent aux apostrophes des canotiers par des quolibets. Une forêt qui s'éveille au matin et s'emplit du gazouillement des oiseaux jaseurs ne donne qu'une faible idée de l'animation répandue sur ces deux rives par un beau dimanche d'été.

Nous étions connus de tout le monde ; le

Palais descendait avec son habituelle majesté d'allure à travers les huées amicales qu'il soulevait de toutes parts sur son passage. Notre camarade, l'homme bien mis, était le point de mire de tous les lazzis. Nous l'avions placé bien en vedette, sur le devant du bateau, pour nous faire honneur, *Il écoppait* pour me servir de l'expression consacrée. C'était un événement que la présence d'une gravure de modes aussi correcte, dans ces parages peuplés de vareuses et de bérets. Les femmes, au passage, trempaient dans l'eau leurs jolis doigts roses, et les lui lançaient sous forme de gouttelettes à travers son gilet. Et lui, embouchant le porte-voix, ripostait à ces agaceries par des plaisanteries rabelaisiennes, qui eussent fait rougir un carabinier, mais dont elles ne faisaient que rire.

Il y avait ce jour-là grande joûte de canots sur la Seine, car c'était la fête du pays. Nous y assistâmes, sans y prendre part bien entendu, bien que tous les canotiers nous y invitassent, par moquerie ; mais notre grandeur ne nous permettait pas de nous mêler à ces jeux enfan-

tins. Nous n'avions, pour nous tenir en place, qu'à donner de temps en temps un léger coup de rame. Ce n'était pas un travail bien fatigant ; l'heure n'en vint pas moins où nous déclarâmes tout d'une voix qu'il *faisait soif*, et l'on convint de faire escale sur l'autre rive, en face d'un petit bouchon que nous connaissions bien et dont je ne puis à cette heure retrouver le nom dans ma mémoire.

On aborda; nous débarquâmes l'homme bien mis, et deux d'entre nous marchèrent à ses côtés en guise de gendarmes, pour l'arrêter net s'il lui prenait envie de nous échapper. Mais il n'y pensait plus qu'à moitié. Il tirait sa montre de temps à autre par manière d'acquit : « J'ai encore le temps, » murmurait-il.

On entra dans l'auberge, et selon l'usage antique et solennel, on demanda un bischof. Le bischof, je donne ces détails pour les ignorants, se fait dans un grand saladier. Vous me demanderez peut-être pourquoi dans un saladier plutôt que dans une soupière. Parce que ça ne serait plus du bischof. Ainsi le veut la sévérité des anciens us. On met au fond du sala-

dier un nombre considérable de morceaux de sucre, qu'on laisse fondre dans un peu d'eau ; et sur ce mélange on verse deux ou trois bouteilles de vin blanc ; on agite et l'on sert. C'est du bischof. Goûtez-y, vous m'en direz des nouvelles.

Le sucre était déjà à sa place, et le préposé au bischof allait verser l'eau par-dessus, quand un scrupule retint son bras... De l'eau ! ... C'était de l'eau !

— Et notre serment, malheureux !

Allions-nous donc, trois heures après l'avoir prêté, violer à la face des cieux un serment aussi solennel ! Car il n'y avait pas à dire : nous avions juré ! nous avions fortifié ce serment de toutes les imprécations connues chez les canotiers de la Seine. Nous avions chanté à tue-tête : *Si parmi nous il est des traîtres*, en appuyant le dernier mot d'un terrible fausset.

L'homme bien mis nous fit observer que l'eau ne figurait point dans le bischof à titre d'eau ; qu'on ne la buvait point pour elle-même ; qu'on ne l'y souffrait que pour le service qu'elle rendait en fondant le sucre, opération dont le vin

blanc ne viendrait jamais à bout tout seul.

Ces explications indignèrent notre loyauté. Le déjeuner nous avait rendus farouches. Il n'était pas étonnant que lui, qui avait consacré aux vains plaisirs de la parure un temps que nous avions employé à boire théologalement, cherchât ainsi des détours pour nous ouvrir le chemin du crime. Ce sont les estomacs vides qui font les consciences larges. Périsse le bischof, plutôt qu'un serment !

— Mais le sucre ne fondra jamais, objecta l'homme bien mis.

— Il fondra, ou il dira pourquoi ! nous écriâmes-nous en chœur.

Et tous, à grand renfort de cuillers, au risque de casser le saladier, nous frappâmes sur les morceaux de sucre, qui s'émiettaient sous nos coups. Nous eûmes du mal ; mais la vertu, qui n'est souvent récompensée que dans le ciel, le fut cette fois autour du saladier. Il était excellent, ce bischof, et à mesure que le saladier se vidait, nous nous plaisions à le remplir, afin de savourer plus longtemps notre héroïque action.

Nous étions fort émus. Non, vous me croirez si

vous voulez : mais je vous donne ma parole que nous sortîmes de là fort émus. L'homme bien mis, lui-même, s'était attendri; il demandait pardon avec larmes de l'opposition qu'il avait faite. Il nous promettait de conter au dîner du bâtonnier notre belle conduite.

— Sans vous, nous disait-il, je me serais déshonoré ! à tout jamais déshonoré ! et vous m'avez rappelé au sentiment du devoir ! Il a du bon vin, le bâtonnier. Je n'y mêlerai pas une goutte d'eau. A bas l'eau !

— A bas l'eau ! répétâmes-nous après lui.

Nous remontâmes dans notre embarcation. Le vent avait fraîchi dans l'intervalle. C'était fort heureux pour nous ; car je ne sais comment nous aurions remonté le courant ; nous eussions été incapables de ramener cette lourde machine au moyen des rames seules. Le capitaine commanda la manœuvre; le timonier se plaça au gouvernail ; les matelots dressèrent la voile qui s'enfla joyeusement, et nous partîmes.

Était-ce une illusion de nos sens légèrement surexcités par les incidents du jour ? est-ce qu'en effet la brise, devenue plus forte, nous poussait

d'un mouvement plus rapide? il nous semblait que nous volions sur la surface de l'eau! Jamais le *Palais* n'avait fourni une course aussi folle. Nous lancions au ciel des hourras d'orgueil et de joie. Nous rattrapions les yoles stupéfaites, et passant devant elles, nous leur lâchions des bordées de calembours dédaigneux.

Nous franchîmes, ainsi emportés comme par une tempête, la maison de notre hôtesse, la mère Fournaise. Tous les habitants étaient rangés sur la rive et nous regardaient avec un visible étonnement. Rossinante, le jour où elle galopa, n'excita pas une émotion plus universelle. Pour nous, nous ne nous connaissions plus; nous exultions, nous étions fous.

Notre bateau, le mât haut et droit, courait à ce moment sur le pont de Chatou, dont les arches sont fort basses, comme on sait.

L'homme bien mis, le seul qui eût conservé quelque sang-froid, vit le danger.

— Sacrebleu! mes amis, dit-il, nous allons chavirer; jamais le grand mât ne passera là-dessous.

— Il passera, s'écria le capitaine.

— Je te dis qu'il ne passera pas.

— Il n'y a qu'une volonté à bord, celle du capitaine. Il passera.

L'homme bien mis jeta sur son costume flambant neuf un regard désespéré. Il puisa sans doute une nouvelle énergie dans la contemplation de son gilet, car il s'élança sur le timonier et voulut s'emparer du gouvernail.

— Matelots ! cria le capitaine d'une voix tonnante, emparez-vous de ce factieux qui gêne la manœuvre.

Nous pouffions de rire. Nous saisîmes le révolté à bras-le-corps, et, lui tenant les jambes et les mains, nous l'empêchâmes de bouger. Il se débattait comme un beau diable :

— C'est absurde, répéta-t-il. On m'attend chez le bâtonnier. Il ne la trouvera pas drôle !

Et cependant les deux rives s'étaient garnies de curieux ; sur le pont, c'était comme un long cordon de têtes grouillantes, penchées en dehors du parapet ; de tous côtés, les barques accouraient pour prendre leur part du spectacle. C'était un orage de rires et de cris :

— Passera, passera pas !

Et notre bateau courait toujours droit sur le pont, comme un cheval échappé qui pique contre un mur. Nous nous tenions debout, prêts à la catastrophe. L'homme bien mis s'était affaissé dans nos bras. Tout à coup, nous sentîmes une horrible secousse, suivie d'un long craquement. Le haut du mât cassé râclait avec bruit la voûte du pont, sous lequel le *Palais* essayait de s'engager. Un heurt survint, l'embarcation bascula et nous versa tous dans la rivière.

Il y eut un grand cri, puis plus rien ! Nous barbotions au fond de l'eau, quelques têtes reparurent tout aussitôt ; puis toutes, les unes après les autres ; on tira des voiles ceux qui s'y trouvaient empêtrés. Les yoles affluèrent de toutes parts ; on se compta ; tant de tués que de blessés, il n'y avait personne de mort.

Mais rien ne peut vous donner une idée de l'état lamentable et de la figure piteuse de notre ami, l'homme bien mis, quand il émergea du fond de la Seine, et que de bienveillants sauveteurs l'eurent hissé sur leur canot. Sa chemise, aux plis éblouissants, s'était ouverte, les boutons ayant cédé sous la violence du coup. L'eau s'y

était engouffrée, elle l'avait gonflée en deux poches hideuses, d'où elle s'écoulait toute sale avec un clapotement sinistre. Deux torrents s'échappaient de son pantalon, tout souillé de boue.

— Et le bâtonnier qui m'attend ! répétait-il avec un désespoir comique.

Rien n'était plus facile qu de nous changer, nous autres; mais ce fut le diable pour lui ôter ses bottines et décoller ses habits. Au lieu de lui prêter une vareuse, nous nous amusâmes à emprunter pour lui la garde-robe du père Fournaise, qui était deux fois plus gros. Nous l'habillâmes des pieds à la tête, et à chaque pièce de cet accoutrement qu'il revêtait en soupirant de douleur :

— Mais si, lui disions-nous, tu es très-bien. Le bâtonnier sera enchanté de te voir.

Quand sa toilette fut terminée, nous lui apportâmes un miroir.

— Non, décidément, ça n'est pas possible.... murmura-t-il.

Le fait est que ça n'était pas possible. On recommença à rire sur nouveaux frais et chacun

se mit à conter ses impressions, et de quelle façon l'aventure avait tourné pour lui.

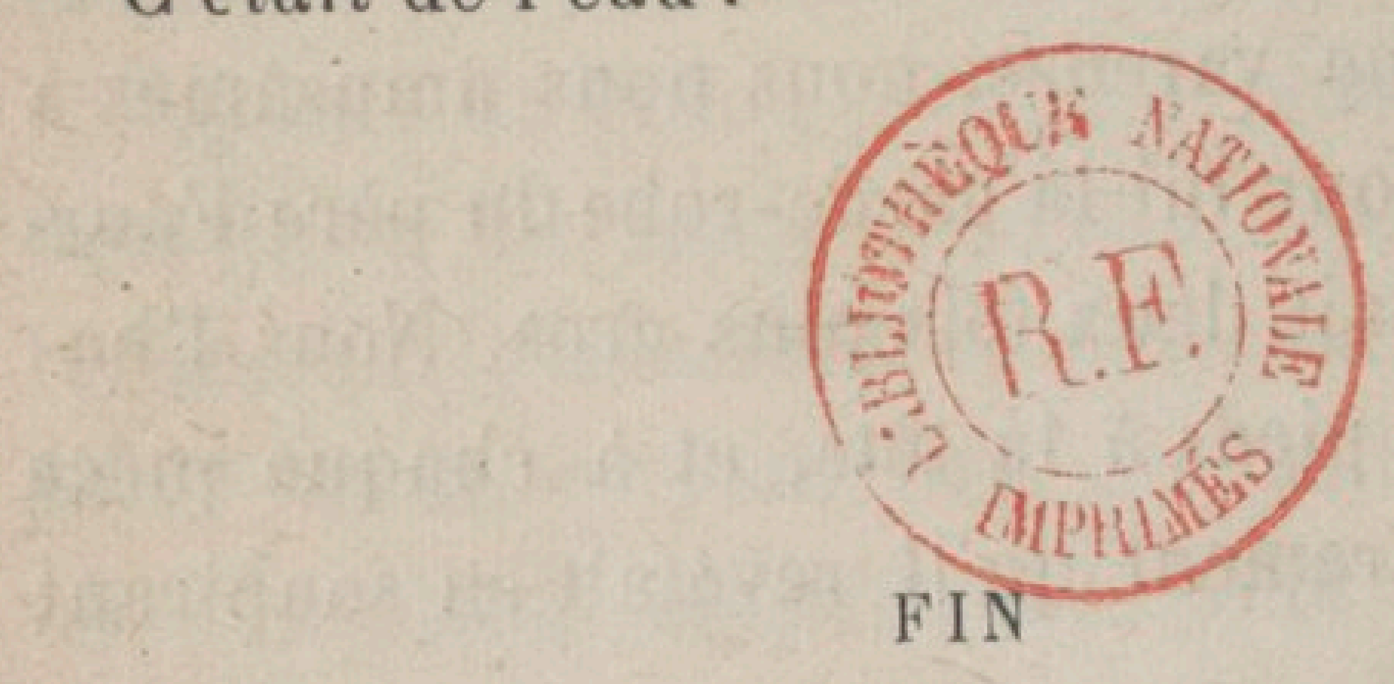
— Ma foi ! dit l'un de nous, j'ai tout de même bu un bon coup !

Et sur ce mot, comme frappé d'une idée subite, il s'arrêta consterné.

— Eh bien quoi ? nous écriâmes-nous ; qu'y a-t-il là d'étonnant ? nous aussi !

— Malheureux ! c'était de l'eau !

C'était de l'eau !



FIN



TABLE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.

